SHOUT
SHARE
IT

VOYAGE

AU BRÉSIL.

IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARANCIÈRE.

VOYAGE

AU BRÉSIL,

DANS LES ANNÉES 1815, 1816 ET 1817,

Alexander Philipp

PAR S. A. S. MAXIMILIEN,

PRINCE DE WIED-NEUWIED;

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR J. B. B. EYRIÈS.

OUVRAGE ENRICHI D'UN SUPERBE ATLAS, COMPOSÉ DE 41 PLANCHES
GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE, ET DE TROIS CARTES.

TOME TROISIÈME.

BUREAU OF
AMERICAN ETHNOLOGY
LIBRARY.
10576

PARIS,
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.
1822.

RB
F2511
.W64
v.3

GB2
M45

2511
X6414
S21
t.3
SCNHRB

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME TROISIÈME.

Pages.

CHAPITRE XV.

VOYAGE DE SAN-PEDRO D'ALCANTARA A TRAVERS LES FORÊTS, A BARRA DA VAREDA DANS LE SERTAM. 1

L'Estreito - d'Agoa. — Le Rio - Salgado. — Sequeïro-Grande. — Joaquim-dos-Santos. — Ribeirão-da-Issara. — La Serra-da-Çuçuaranna. — Traces des Indiens Camacans. — João de Deos. — Séjour sur le Rio-da-Cachoeïra. — Le Rio-do-Catolé. — Beruga. — Barra-da-Vareda. *ib.*

CHAPITRE XVI.

SÉJOUR A BARRA-DA-VAREDA ET VOYAGE JUSQU'AUX CONFINS DE LA CAPITAINERIE DE MINAS-GERAËS. 68

Description du pays. — Angicos. — Vareda. — Bétail sauvage du Sertam. — Les Vaqueïros. — Tamburil. — Ressaque. — Ilha. — Valo, douane sur les limites

Pages.
de Minas-Geraës. — Aspect des Campos-Geraës, leur description, objets remarquables. — Chasse de l'Éma ou Nandu et du Cériema. 60

CHAPITRE XVII.

VOYAGE DES FRONTIÈRES DE MINAS-GERAES A ARRAYAL DA CONQUISTA. 128

Vareda. — Occupations des vaqueïros. — Chasse du jaguar. — Arrayal da Conquista. — Excursion chez les Camacans à Jiboya. — Observations sur cette tribu des habitans indigènes. *ib.*

CHAPITRE XVIII.

VOYAGE DE CONQUISTA A BAHIA ET SÉJOUR DANS CETTE CAPITALE. 175

Vallée pittoresque d'Uruba. — Cachoeira. — Le colonel João Gonçalvès da Costa. — Le Rio-das-Contas. — Le Rio Jiquiriça-Laje : aventure désagréable dans cet endroit. — Emprisonnement à Nazareth-das-Farinhas. — L'île d'Itaparica. — Ville de Bahia. *ib.*

CHAPITRE XIX.

RETOUR EN EUROPE. 251

Traversée de San-Salvador à Lisbonne. — Départ pour Falmouth. — Voyage dans l'intérieur de l'Angleterre. — Départ pour Ostende. *ib.*

Pages.

APPENDICE I.

Observations sur quelques accidens causés par la morsure des serpens au Brésil. 281

II.

Notice sur la manière d'entreprendre, dans le Brésil, des voyages relatifs à l'histoire naturelle. 285

III.

Vocabulaires des peuples indigènes du Brésil dont il est fait mention dans cette relation de voyage. 305

VOCABULAIRE BOTOCOUDY. 311
DE LA LANGUE DES BOTOCOUDYS. 329
VOCABULAIRE MACHACALI. 339
— PATACHO. 341
— MALALI. 344
— MACONI. 348
— DES CAMACANS CIVILISÉS DE BELMONTE, NOMMÉS MENIENGS PAR LES PORTUGAIS. 352
— DES CAMACANS OU MONGOYOS DE LA CAPITAINERIE DE BAHIA. 355

NOTICE SUR LA PETITE CARTE JOINTE A LA RELATION. 361
CORRECTIONS ET ADDITIONS. 365

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

VOYAGE

AU BRÉSIL.

CHAPITRE XV.

VOYAGE DE SAN-PEDRO D'ALCANTARA A TRAVERS LES FORÊTS, A BARRA DA VAREDA DANS LE SERTAM.

L'Estreito-d'Agoa. — Le Rio-Salgado. — Sequeïro-Grande. — Joaquim-dos-Santos. — Ribeirão-da-Issara. — La Serra-da-Çuçuaranna. — Traces des Indiens Camacans. — João de Deos. — Séjour sur le Rio-da-Cachoeïra. — Le Rio-do-Catolé. — Beruga. — Barra-da-Vareda.

Le 6 janvier 1817; mes mulets furent chargés de bonne heure, et je donnai le signal du départ. J'avais fait élargir le sentier qui mène à travers les plantations de San-Pedro au chemin des forêts, c'est-à-dire que j'en avais fait enlever le bois brûlé. Nous arrivâmes bientôt à la route, et nous la suivîmes à l'ombre des arbres gigantesques jusqu'à un endroit nommé Rancho-do-Veado. Quelques-uns de nos mulets de somme enfoncèrent en passant sur un pont pourri de vétusté ; grâces au secours de l'actif José Caëtano, ils ne furent pas précipités dans le lit du ruisseau. Un autre obstacle nous attendait à un lieu marécageux et bourbeux sur les bords d'un torrent; nous vînmes à bout de le surmonter, et vers le soir nous campâmes près de l'Estreito-d'Agoa, petit ruisseau dans lequel un pont ruiné était aussi tombé. Nous allumâmes notre feu entre de grands arbres près du ruisseau; nos chasseurs arrivèrent successivement. Quelques-uns m'apportèrent le gaviao do sertam (*falco nudicollis*, Daudin), oiseau de proie dont j'ai dejà parlé, et dont la voix singulière se fait entendre de tous les côtés dans ces grands bois. Son plumage est noir, avec le reflet brillant de l'acier, le dessous du corps est blanc ; la gorge nue, ainsi que l'iris et l'œil, sont d'un rouge carmin très-vif.

Les oiseaux que l'on avait tués n'étant pas bons à manger, quelques-uns de mes gens allèrent à la pêche qui fut heureuse. Assis sur une poutre du pont renversé ils jetaient leurs

DSI

hameçons à l'eau, lorsqu'ils aperçurent un serpent à la nage qui dévorait une grosse grenouille; on le tua d'un coup de fusil : c'était une belle espèce de couleuvre. De larges bandes transversales jaune pâle et brun rougeâtre alternent successivement tout le long de son corps. Aucun des Brésiliens qui m'accompagnaient ne connaissait ce reptile (1).

Le 7 on ouvrit un sentier avec la serpe, pour pouvoir passer le torrent à côté du pont. Je pris les devans, et je trouvai dans la forêt, encore mouillée par la rosée abondante, plusieurs inambous de l'espèce du macuca ou macucara (*tinamus brasiliensis*, Latham), et du chororào (*tinamus variegatus*) : ils s'envolèrent avec grand bruit dans le plus épais du bois, où je n'en pus tuer aucun. Nous aperçûmes sous de vieilles souches un morceau de terre, qu'un tatou géant avait amassée en creusant son trou. Ce singulier animal, qui est très-grand et très-fort, ayant coutume de fouiller la terre entre les racines les plus grosses des vieux arbres, pour y faire son trou qui est très-profond, on ne peut pas y pénétrer aisément; nous n'en avons vu aucun durant notre voyage, quoique nous ayons fréquemment rencontré leurs tanières.

---

(1) Cette couleuvre est probablement le *coluber versicolor* de M. Merrem. Voyez son Essai du *Système des amphibies*, p. 95.

Nous craignîmes d'être encore arrêtés à un second pont; heureusement il se trouva plus solide, et nos animaux chargés purent y passer sans encombre. Nous arrivâmes ensuite sur les bords du Rio-Salgado, d'où nous n'eûmes plus qu'une demi-legoa à parcourir pour atteindre notre campement: cette petite rivière, large en cet endroit de quarante à cinquante pas, se jette à peu de distance dans l'Ilheos ou Rio-da-Cachoeïra, elle est de même remplie de quartiers de rochers: ses eaux étaient fort basses; nous l'avons passée à gué, et grimpés sur la rive opposée nous avons aussitôt allumé notre feu.

Nous avions un peu de loisir, nous nous mîmes à chasser. On tua plusieurs singes mirikis (1), quelques macucas, un mutum (2), et des capueïros (3). Tout ce gibier fut aussitôt dépouillé, placé sur des grils faits avec des bâtons, et boucané.

---

(1) *Atelès.*

(2) *Crax alector.*

(3) *Perdix guianensis.*

On poussa une reconnaissance dans la solitude qui nous entourait: c'était une forêt épaisse et non interrompue. Sur la rive orientale de la rivière on trouva encore des traces de la plantation établie, il y a deux ans, par le capitam Filisberto Gomes-da-Silva lorsque l'on travaillait à la route. Des buissons couvraient déjà l'emplacement qui avait été cultivé, on ne le reconnaissait qu'à l'absence des grands arbres, et aux cabanes en argile qui avaient dans ce temps-là servi aux ouvriers d'église et d'habitation. Nos bêtes de somme n'y trouvèrent pas même de l'herbe à brouter, parce que les plantes ligneuses étaient déjà devenues trop hautes et trop fortes, preuve de la promptitude incroyable avec laquelle, dans ces régions chaudes, la végétation se développe.

Heureusement toute trace de culture n'avait pas disparu; on découvrit près des cabanes une grande quantité de touffes de piment. Leurs fruits astringens nous furent très-agréables, car dans ces forêts humides, où l'on se nourrit principalement de poisson, cette épice est excellente pour la digestion, et peut aussi passer pour un fébrifuge très-salutaire. Quand on voyage dans les bois antiques du Brésil, on porte ordinairement du piment desséché pour en faire usage aux repas.

Les tapirs et les cabiais parcourent aujourd'hui ces plantations abandonnées, et mangent les restes des plantes utiles, puisque l'homme n'est pas en état dans ces déserts reculés d'en faire usage.

Notre repas se composa de trois espèces de poissons, le piaou, le piabanha et le traïra : ils sont très-communs dans cette rivière. Le temps nous favorisa; la nuit fut humide, mais chaude; étendus auprès d'un grand feu nous oubliâmes toutes nos fatigues.

Le 8 janvier on chargea les mulets de grand matin, parce que je voulais faire une forte journée. La route monte et descend continuellement; de petites montagnes et des vallées se succèdent sans cesse. Dans le canton nommé *Sequeiro-Grande* la forêt offre une grande quantité de vieux arbres très-gros et très-hauts; on y voit aussi le fromager ou barrigudo (*bombax*), arbre singulier, et le mamao-do-mato, dont j'ai parlé en décrivant mon voyage sur le Belmonte, ils y sont très-communs. On rencontre dans les forêts de l'Amérique méridionale des arbres immenses par leur dimensions en hauteur et en grosseur, qui présentent un aspect singulier dans l'endroit où ils sortent de terre. A quatre et cinq pieds du sol, et souvent plus haut, sortent des jets qui s'allongent de plus en plus, et finissent par former des appendices comprimés comme des planches qui s'enfoncent obliquement dans la terre et y deviennent les grosses racines de ces arbres. Le missionnaire Quandt a aussi trouvé ces arbres singuliers à Surinam. Il dit que les Indiens frappent avec leurs haches sur ces racines quand ils cherchent les personnes qui se sont perdues dans les forêts (1).

Les oiseaux qui dans ces solitudes profondes animent les forêts sont principalement les différentes espèces de pic, le picucule (*dendrocolaptes*) plusieurs espèces de moucherolles ou gobe-mouches, des fourmillers (*myothera*) et quelques espèces de petits perroquets, que les Portugais nomment *parikitos*, et dont les troupes criardes volent avec rapidité entre les cimes des arbres ; enfin les inambous (*tinamus*). Je n'ai rencontré nulle part autant de mirikis; ces singes sautaient en troupe du faîte d'un arbre à un autre, ou bien gambadaient le long de la route en s'échappant. Peu accoutumés au voisinage de l'homme, ils s'enfuient à son aspect ; mais nos chasseurs ne les perdaient pas de vue, les ajustaient et leur tiraient des coups de fusil. Souvent ces gros singes blessés restaient suspendus sur les arbres, ou bien s'étendaient sur une grosse branche pour se cacher. Leur chair fait presque la seule nourriture du voyageur dans ces forêts.

---

(1) Quandt — *Nachrichten von Surinam* p. 60, avec une figure. On voit aussi, dans l'Hitoire des guerres du Brésil par Baerl, la figure d'un arbre semblable sur le premier plan de la planche 8.

Casparis Barlæi, *Rerum per octennium in Brasiliâ gestarum Historiâ;* Amsterdam, 1647 — 1 vol. in-folio.

Quelques-uns de mes chasseurs, épars dans ces bois immenses, me racontèrent qu'ils avaient vu une petite espèce de singe noir que nous n'avions pas encore rencontré, et qu'ils n'avaient pas pu atteindre. On m'avait déjà parlé à Ilheos de cet animal non encore décrit, ainsi j'avais le plus grand désir de le connaître; c'est ce qui arriva quelques jours après.

La voix du juo (*tinamus noctivagus*), nommé *sabele* dans ce pays, s'était de nouveau fait entendre à nos oreilles après un assez long intervalle. En effet cet oiseau, qui se trouve partout depuis Rio-de-Janeiro jusqu'au Belmonte, paraît ne pas fréquenter le voisinage de la côte maritime depuis ce fleuve jusqu'à Ilheos.

Nous nous trouvions sur la route de Minas, à la hauteur de la partie du Rio-dos-Ilheos nommée *Porto-da-Canoa* parce que l'on a remonté jusque là en pirogue. La forêt dans laquelle nous nous trouvions dans la soirée est de l'espèce que l'on nomme dans ce pays *catinga*. A mesure que l'on s'éloigne des plaines basses et humides de la côte maritime, le sol s'élève insensiblement et devient graduellement plus sec, les arbres sont moins hauts. Les mêmes sortes qui dans les forêts vastes, humides et touffues de la côte, s'élancent à une hauteur considérable, restent ici beaucoup plus basses. Ces forêts sèches offrent aussi une quantité d'arbres d'espèces particulières. Le sol y est tapissé de touffes épaisses de bromelia, dont les feuilles armées de piquans sont très-incommodes pour les chasseurs brésiliens qui vont toujours pieds nus; le capin de sabelé, joli graminée dont les feuilles délicatement pinnées fournissent une bonne nourriture aux mulets, n'est pas moins commun ; malheureusement nous ne l'avons pas trouvé en fleurs (1). Il couvre entièrement de ses touffes d'un beau vert l'ancien chemin et les autres clairières.

La route du catinga était incommode et embarrassée par toutes sortes de plantes : des solanum très-hauts et de diverses espèces intéressantes, plusieurs mimosa et le cançançao (*jatropha urens*) nous incommodaient beaucoup par leurs piquans, et semblaient même vouloir nous dépouiller de nos vêtemens : nous étions tous plus ou moins ensanglantés. Pour comble d'infortune nous rencontrions souvent des nids de marimbondos qui rendaient notre état encore plus pitoyable : l'espèce qui est d'un noir brun nous attaqua surtout avec tant de furie dans un certain endroit, que tous nos animaux s'emportèrent, et que les hommes, piqués à la fois par cinq ou six de ces insectes, firent encore entendre des plaintes long-temps après. La figure et les mains gonflées, les genoux déchirés, nous parcourions par une chaleur accablante ces bois extrêmement touffus. Vers le soir un nouvel inconvénient se présenta pour nos animaux : des ravines profondes coupaient le terrain alternativement avec des hauteurs considérables ; on apercevait des vallées sombres, d'un aspect sauvage, où régnait une fraîcheur perpétuelle : le long des torrens limpides qui se précipitaient par-dessus les rochers, croissaient des fleurs magnifiques que l'homme n'est jamais venu admirer dans ces lieux écartés ; les pas solitaires du Patachos chasseur, du tapir, ou du jaguar, interrompent seuls le silence de ces déserts inhabités. La chaleur avait desséché les ruisseaux dans plusieurs vallées; il fallut donc, malgré la lassitude de nos animaux, parcourir encore une grande distance pour arriver à un endroit où nous aurions de l'eau près de notre camp. Enfin nous avons trouvé un clair ruisseau qui s'échappait à travers une forêt sombre : on lui a donné ainsi qu'à la vallée le nom de *Joaquim-dos-Santos*, parce qu'à l'époque de l'établissement de la route un homme de ce nom y avait construit une hutte pour vendre des provisions aux travailleurs. Nous avons campé le long du ruisseau, et l'on a aussitôt apprêté trois mirikis qui avaient été tués dans la journée. La plante à belle fleur rouge qui se rapproche des bignonia dont j'ai parlé dans ma relation du Belmonte (1), ainsi qu'une autre à fleur orangé foncé, ornaient notre camp; des feuilles de palmier nous ont servi à bâtir une cabane légère pour nous préserver de la rosée.

---

(1) Cette herbe a des tiges hautes d'un pied et demi, ses feuilles sont délicatement pinnées, ses stipules étroites, presque linéaires. Je n'ai vu ni la fleur ni la graine : ses touffes serrées forment un très-beau gazon.

Pour nous remettre un peu de la longue marche de la veille, nous n'avons, le 9, parcouru que trois legoas. Nous avons trouvé dans les bois une quantité de plantes intéressantes et de fleurs magnifiques dont nous avons enrichi nos herbiers. Les troncs des arbres étaient entrelacés de taquara à petites feuilles qui formaient des touffes épaisses. Quelques petits torrens avaient encore une eau limpide et fraîche : le bignonia à fleur écarlate fleurissait sur leurs rives. Les éminences et les vallées se succédaient continuellement. Sur les hauteurs les forêts étaient des catingas ; dans les enfoncemens elles offraient encore des arbres très-hauts; leur fraîcheur fait d'autant plus de plaisir, que sur les collines le terrain est sec et échauffé.

---

(1) M. le professeur Schrader a reconnu cette belle plante pour un genre nouveau de la famille des Bignones ; mais le fruit lui a manqué pour le déterminer complétement.

Nos chasseurs tuèrent, sur le bord d'un ruisseau, dans une vallée ombragée de grands arbres, plusieurs singes, entre autres le singe à poitrine jaune que nous avions déja vu sur le Rio-Belmonte : on reconnut, en l'examinant, qu'il avait déjà été percé, depuis peu de temps, d'une flèche de sauvage.

On arrive dans ce canton sur les bords du corrego de Piabanha, qui est regardé comme le point extrême des excursions que les Patachos de la côte font dans l'intérieur.

Le territoire des Indiens Mongoyos ou Camacans commence à ce corrego et s'étend dans le sertam.

Depuis cet endroit nous avons trouvé fréquemment sur le côté de l'écorce des arbres exposé au nord le plus grand papillon du Brésil (*phalœna agrippina*) (1) qui a jusqu'à neuf pouces et demi de largeur (mesure de France) : il est d'un gris blanchâtre sale avec quelques taches noires; il reste, pendant la chaleur du jour, collé contre les arbres, et ne quitte cette position qu'à la fraîcheur du soir. Il fallait pour le prendre s'en approcher avec la plus grande précaution; cependant il s'envolait souvent. Enfin je m'avisai d'un moyen plus sûr ; le jeune Botocoudy Quêck s'avança tout doucement et lui tira une flèche à pointe obtuse : le papillon étourdi tomba aussitôt à terre ; Quêck avait acquis un grand degré de dextérité dans cette espèce de chasse.

---

(1) Cramers *Schmetterlingen*, t. I, pl. 87, fig. a. —Meriau, insectes de Surinam, pl. 20.

Etant parvenus à une chaîne de montagnes (*serra*) sur lesquelles croissaient beaucoup de barrigudos et d'autres gros arbres, nous en avons trouvé plusieurs renversés dans le chemin. Il fallut donc se frayer une route à travers la forêt; opération qui nous prit beaucoup de temps. Dans les catingas, nous avons souvent observé des tiges colossales de cactus tetragones et pentagones : nous en avons vu entre autres un qui s'élevait jusqu'à cinquante et soixante pieds, au milieu des arbres à feuilles, et qui avait deux pieds de diamètre. D'autres espèces de ce singulier végétal parviennent aussi à des dimensions prodigieuses dans ces régions équatoriales : par exemple, le *cactus brasiliensis* très-commun dans ce pays, et que Pison a décrit et représenté dans son livre (1).

Parmi les animaux de cette région boisée, nous avons souvent rencontré, dans les lieux humides couverts par les arbres, l'itania ou crapaud cornu (*bufo cornuta*). Nous en avons eu plusieurs individus, encore très-jeunes, qui se distinguaient, par la vivacité des couleurs vert clair et brunâtre de leur dos, de ceux qui étaient plus âgés (2). On prit sur le tronc d'un arbre un lézard pourvu sous le cou d'une grande poche orangée qu'il gonfle quand on s'approche de lui (3).

---

(1) Page 191.

(2) M. Tilesius a donné la figure de ce crapaud, dans le *Magazin der Gesellschaft naturforschender Freunde zu Berlin*, 3e année (1808), pl. III. Elle est assez bonne, mais inexactement coloriée; car je n'ai pas trouvé à ce reptile les couleurs violette et orange vives que représente la figure; c'est cependant la meilleure de toutes celles que je connais, car celles qu'on en a données dans les ouvrages d'histoire naturelle sont de véritables caricatures. M. Tilesius a publié la sienne d'après une femelle: le mâle a des couleurs très-différentes.

(3) C'est un anolis que je regarde comme une espèce nouvelle, et que j'ai nommé *anolis gracilis*. Il a quelque ressemblance avec l'anolis à point blanc de Daudin, dont cependant il paraît différer suffisamment. Il a le corps très-svelte, la tête allongée, étroite, presque en forme de trompe;

Nous avons aussi aperçu fréquemment un crapaud rougeâtre à dos marqué d'une croix

---

elle fait à peu près le tiers de la longueur de son corps, à l'exception de la queue, qui a plus de deux fois la longueur du reste du corps. La tête ressemble par sa forme à celle du jacaré; au-dessous de la gorge se trouve un grand sac membraneux de couleur orangée sur lequel on voit quelques raies de grosses écailles vert clair; le reste du corps est couvert d'écailles très-fines qui imitent le chagrin. Un appendice menbraneux, peu élevé, se prolonge sur le dos et la racine de la queue; l'ouverture des oreilles est nue; toutes les parties supérieures de l'animal sont d'un brun rougeâtre foncé et marquées de petits points blancs disposés en lignes transversales: on observe en quelques endroits du corps une légère teinte verte. La description que Daudin a donnée de son anolis à points blancs est trop imparfaite pour pouvoir décider quelque chose sur l'identité de ces deux animaux.

J'ai trouvé au Morro-d'Arara, dans les forêts du Mucuri, un autre serpent allongé, et à queue très-longue: je l'ai nommé *anolis viridis*. Sa queue a plus de deux fois la longueur du reste de son corps, couvert comme celui de de l'autre de petites écailles. La couleur de l'animal, qui change suivant qu'il est différemment affecté, est agréable à la vue; elle est ordinairement d'un beau vert clair, traversée, depuis la tête jusqu'à la queue, de sept bandes transversales plus foncées, qui souvent paraissent tantôt vert foncé, tantôt noirâtres, tantôt brunâtres. Les côtés sont marqués de points blancs circulaires qui, lorsque l'animal est agité, deviennent bleu verdâtre. La queue est triple de couleur noire (1). On la désigne dans cette partie du Brésil, de même que tous les autres crapauds, par le nom commun de *sapo* qui est Portugais.

Occupés de la contemplation des nombreuses curiosités naturelles de ces forêts nous sommes arrivés à un endroit qui nous a offert les premières traces du séjour des hommes dans ces solitudes écartées. Des Camacans errans avaient quelques semaines auparavant campé dans ce lieu, où ils avaient élevé plusieurs cabanes. Elles étaient de forme carrée et formées de perches attachées ensemble ; des morceaux d'écorces d'arbres posés négligemment composaient la couverture : la terre tout à l'entour

---

vert clair à la racine, avec des raies transversales et des taches de couleur plus foncée; vers la pointe elle est plus brunâtre, avec des raies transversales noirâtres brunes.

Ces deux espèces d'anolis vivent dans les forêts sur les arbres. Les Brésiliens leur donnent le nom de *caméléon* (camaleão) qui leur convient assez, car la dernière, au moins, change de couleur.

(1) *Bufo crucifer.* C'est sans doute le crapaud perlé (*bufo margaritifer*) de Daudin. (*Histoire naturelle des rainettes, des grenouilles et des crapauds*, p. 89. T. XXXIII de l'*Histoire naturelle.*)

était jonchée de plumes de mutums et de jacutingas qui avaient servi de nourriture aux sauvages. Nous avions trouvé leurs anciennes demeures, mais nous ne pûmes pas deviner vers quel endroit des bois ces chasseurs avaient tourné leurs pas. Notre conducteur et son jeune Camacan, qui connaissait bien ces forêts, nous assurèrent qu'à notre gauche, par conséquent au sud, nous avions passé une des aldéas de ces Indiens les plus grandes et très-peuplées.

Brûlés du soleil et piqués par les orties et les marimbondos, nous sommes arrivés le soir au Ribeirão-da-Issara qui roule sur des cailloux ses eaux claires comme le cristal, mais qui en ce moment était peu considérable, et nous nous sommes arrêtés dans une solitude romantique de cette vallée, sous de vieux arbres. On ôta le bagage de dessus les mulets, et on le suspendit aux plantes sarmenteuses. Nous aurions passé une bonne nuit à la belle étoile, si après minuit un violent orage, accompagné d'une forte pluie, ne nous eût pas tiré de notre profond sommeil. Dans ces cas-là on couvre le bagage avec des cuirs de bœuf, et on se met à l'abri d'un manteau épais ainsi que d'un parapluie si l'on a eu l'attention de s'en pourvoir. Emporter avec soi une tente ou une cabane est très-incommode, parce que leur transport exige beaucoup de mulets, et que ces animaux étant en trop grand nombre trouveraient difficilement à se nourrir dans les forêts continues au milieu desquelles on voyage. L'homme qui se décide à entreprendre une excursion semblable doit jouir d'une santé excellente, être capable de soutenir les fatigues de tout genre, être animé par un zèle ardent pour le motif de son voyage, supporter tranquillement et gaîment toutes les incommodités, s'accommoder aux privations, et savoir prendre du bon côté toutes les contrariétés qu'il éprouve. Nous contemplions avec un calme philosophique les torrens de pluie qui fondaient sur nous, et nous trouvions même sujet de rire en voyant les groupes singuliers formés par notre troupe pour se garantir chacun à sa manière, le mieux qu'il pouvait, des inclémences du temps. Nous nous consolions mutuellement avec l'espoir que cette pluie fâcheuse ne tarderait pas à passer; cependant nous ne pouvions nous empêcher de réfléchir que nous serions fort mal à l'aise si elle durait plusieurs jours; car alors les hommes et les animaux surtout tombent promptement malades, ceux-ci ne pouvant pas supporter l'humidité. Des troupes entières de voyageurs ont perdu la vie de cette manière, en peu de temps, dans ces forêts épaisses et humides.

Enfin le jour parut, et, quel bonheur! le soleil dissipa les nuages et rendit le courage à toute notre troupe. Elle en avait besoin, car il fallut charger sur nos mulets, affaiblis par le manque de nourriture, notre bagage mouillé et rendu plus lourd par l'humidité, puis continuer notre marche pénible à travers les montagnes et les vallées. Nous étions si avancés que nous aurions pu atteindre en un jour le point auquel on passe pour la dernière fois le Rio-da-Cachoëira. Toutefois, pour ne pas trop exiger de nos mulets pesamment chargés, nous avons partagé notre journée en deux marches.

Le premier jour, qui était le 10 janvier, la route était passablement dégagée de fortes broussailles; mais des plantes basses, armées de piquans, le *jatropha urens*, et surtout une espèce de houx, de même que des buissons de mimosa et les marimbondos, nous incommodèrent cruellement. Les derniers nous tourmentèrent cependant moins que nous ne devions le craindre, car nous agîmes hostilement contre eux, et nous détruisîmes plusieurs de leurs nids. Nous traversâmes un pays montueux, que l'on appelle *Serra-da-Çuçuaranna*, parce qu'en ouvrant la route on y tua l'animal de ce nom, qui est le cougouar ou jaguar rouge. Les montagnes de cette chaîne ne sont pas très-hautes, mais elles sont âpres et arides, couvertes de débris de rochers et de cailloux, au milieu desquels s'élève une forêt touffue d'arbres de hauteur médiocre ou un catinga, dont le sol, dans les endroits un peu dégagés, surtout sur le chemin, est tapissé de capin de sabelé, belle graminée dont j'ai parlé plus haut.

En marchant dans les touffes serrées de cette plante, nous avons dérangé le nid solitaire d'un macuca (1), qui pond ses gros œufs à terre. On trouve fréquemment ces nids dans ces forêts, et ils ont servi de nourriture à plus d'un voyageur. La relation des aventures tragiques de madame Godin, qu'on lit dans La Condamine, nous en fournit un exemple frappant. Elle dut la conservation de ses jours à ces œufs qu'un heureux hasard lui fit découvrir, tandis que ses compagnons d'infortune expiraient de fatigue à ses côtés.

---

(1) *Tinamus Brasiliensis* (Latham).

Le meilleur de mes mulets de somme tomba malade sur une des hauteurs de la Serra-da-Çuçuaranna, et resta en arrière ; il fallut en conséquence charger un des mulets de selle. Malgré tous les secours qu'on lui administra, le mulet mourut : sa perte nous fut très-sensible.

Des oiseaux que nous avions long-temps cherchés en vain, les rois des vautours (1), se montrèrent à l'instant à nos yeux planant au haut des airs ; leur odorat subtil leur avait indiqué tout de suite la présence d'un corps mort ; mais leur prudence les retenait à une distance considérable. Je fis inutilement cacher un chasseur en arrière pour les tromper. Cependant, comme je désirais avoir un de ces animaux en vie, je passai la nuit dans le voisinage, près d'un torrent nommé *João de Deos*, d'après un Indien enterré sur ses bords dans le temps où l'on travaillait à la route. On plaça sur son tombeau une croix qui s'y voit encore. Un Brésilien de la classe inférieure ne passe pas volontiers la nuit dans un lieu où quelqu'un est enterré, car la peur des revenans est encore très-forte chez lui. Dans ces cas-là il ne manque jamais de marmoter quelques prières sur le chapelet; mais quand il est réuni à d'autres, il a plus de courage, parce qu'il croit que l'esprit sera effrayé du nombre.

---

(1) *Vultur papa*, L. *Urubu rey.*

La place que j'avais choisie près de la croix pour y placer notre camp avait déjà été prise par un singe (1), qui, en nous voyant, se sauva en faisant des gambades. Nous trouvâmes d'autres créatures vivantes dans ce lieu : c'étaient deux petits colibris (2) qui n'avaient pas encore de plumes; ils étaient dans un nid, fixé au feuillage tendre d'un jeune arbre et construit en coton rougeâtre jaune. Nous prîmes les petits sous notre protection.

Ayant encore présent à notre souvenir les torrens de pluie de la nuit précédente, on abattit un bignonia, on en enleva l'écorce, et on en couvrit une cabane que nous construisîmes à la hâte avec des perches. Les voyageurs se font des ranchos dans ces solitudes avec les feuilles solides des palmiers, quand ils en peuvent trouver; on fiche quelques perches en terre, on y en attache d'autres en travers, et on couvre le tout de manière qu'il en résulte un abri penché obliquement. Si ces feuilles manquent, comme dans la plupart des endroits où passe notre route, par exemple à San-João-de-Deos, on détache de grandes plaques d'écorce d'arbre et on en couvre la hutte : celle du pao d'arco est la plus employée dans ces occasions.

---

(1) *Cebus xanthosternos.*

(2) *Trochilus ater.* Voyez mon second volume.

Le 11 janvier les chasseurs qui avaient passé la nuit près du mulet mort arrivèrent, et me racontèrent qu'ils avaient inutilement essayé de tuer un roi des vautours et l'avaient toujours manqué ; alors nous avons décampé. La tropa ne tarda pas à atteindre au Riberão-da-Cajaseira, puis au Ribeirão-das-Minhocas. Nous avons trouvé sur ses bords, pour la première fois, le beau corbeau à barbe bleue (*corvus cyanopogon*) (1), que l'on appelle *geng-geng* dans le sertam de Bahia. Nous avons tué plusieurs de ces oiseaux, car ils ne sont pas farouches : leur plumage est simplement noir et blanc ; on les reconnaît à une tache bleue à côté du dessous du bec ; le sommet de la tête est orné d'une petite touffe de plumes.

---

(1) L'*acahé*. Azara, tom III, p. 152.

Nous avons aussi tué dans cet endroit, pour la première fois, le sahui noir (*sahuim preto*) dont j'ai déjà fait mention. Je fus très-content d'avoir ce joli animal qui est une espèce nouvelle, et qui se distingue par des couleurs très-tranchées (1). Ces sahuis vivent en petites troupes de quatre à douze individus, et courent sur les cimes des arbres. Ils sont très-nombreux dans les grandes forêts de ces cantons; mais il paraît qu'ils ne se répandent pas sur un espace étendu, car je ne les ai pas trouvés dans d'autres endroits. Si l'on s'approche de l'arbre sur lequel ils sont posés, ils prennent l'alarme, se cachent derrière les grosses branches, regardent avec curiosité en avançant la tête, et cherchent à s'échapper. On les tue aisément, néanmoins ils sont trop petits pour qu'on les mange. On fait quelquefois dans le sertam des bonnets de leur peau, mais généralement on n'en tire aucun parti. Le genre des petits sahuis (1) est extrêmement nombreux dans les forêts de l'Amérique méridionale : on en connaît actuellement plusieurs espèces, et il est certain qu'en faisant des recherches plus exactes dans ces forêts on en découvrira encore davantage.

---

(1) *Hapale chrysomelas*. Longueur du corps, huit pouces huit lignes; de la queue, onze pouces onze lignes. Face entourée de longs poils roux doré qui sont droits comme chez le *simia rosalia*; le poil de l'avant-bras a aussi cette belle couleur. Une raie roussâtre règne sur la longueur de la moitié de la queue; le reste du corps est d'un noir foncé.

Nos chasseurs ne tuaient généralement que de petits animaux, et surtout des singes. Nous désirions vivement de rencontrer un jaguar, ce vœu ne fut pas accompli ; cependant nous apercevions souvent les traces récentes de cet animal carnassier, et nous trouvions fréquemment des arbres sur lesquels ils avaient aiguisé leurs griffes dangereuses, car le jaguar gratte à cet effet l'écorce des arbres. Nous ne fûmes pas plus heureux pour les pécaris dont nous trouvions souvent les vestiges ; nous ne pûmes en tuer un seul : les coups de fusil que nous tirions, le bruit que faisaient nos mulets, et qui retentissait au loin dans cette forêt solitaire, joints aux cris des tropeïros, pouvaient bien en être la cause. Nos chiens aboyaient avec force quand ils découvraient un animal, et quelquefois ils forçaient ainsi les *teius*, gros lézards (1), à se réfugier dans les creux des arbres ; il aurait fallu les en tirer avec la hache, mais le temps nous manquait pour cette opération.

---

(1) *Jacchus, hapale et midas.*

La forêt fut fortement mouillée par la pluie durant une partie de la journée ; bien loin de nous mettre à l'abri, elle faisait retomber sur nous les eaux du ciel. Il fallait songer à se procurer un abri pour la nuit qui menaçait de nous envoyer des torrens. Nous prîmes donc des feuilles de pattioba partout où nous en trouvions, et chargés de ce fardeau salutaire nous arrivâmes, avant le coucher du soleil, sur le bord du Rio-da-Cachoeïra.

---

(1) Les ouvrages d'histoire naturelle contiennent beaucoup d'inexactitudes sur le teiu. Par exemple on croyait, d'après les individus conservés dans l'esprit-de-vin, que ce lézard à queue arrondie est noir avec des taches bleuâtres, tandis que ces taches sont jaunâtres. (*Règne animal*, par M. Cuvier, tom. II, p. 27, etc.) Je n'ai pas non plus observé que ce grand lézard plonge dans l'eau, quoique M. de Humboldt le dise. (*Relation du Voyage au nouveau Continent*, tom II. p. 80.) Seba a probablement représenté cet animal sur la planche XCVI, figure 1, 2 et 3 de son premier volume ; mais ces figures ne sont rien moins qu'exactes, parce que le fond de la couleur doit être noirâtre, avec des taches jaune clair. La première figure de la planche XCIX offre des couleurs trop différentes pour pouvoir l'appliquer à cet animal.

Le Rio-dos-Ilheos ou da Cachoeïra se passe dans cet endroit pour la dernière fois : il y fait un coude, et coupe au sud la route, le long de laquelle il coule ensuite constamment jusqu'à la mer. La route continue à se prolonger droit à l'ouest, et toutes les rivières qui la traversent vont se jeter dans le Rio-Pardo. Le Rio-da-Cachoeïra est très-petit dans cet endroit, il était en ce moment si bas qu'on pouvait aisément le passer à gué ; son lit est rempli de débris de rochers et de pierres ; un peu plus haut il se partage en deux, et l'on arrive aux corregos qui lui donnent naissance. Nous n'avons pas tardé à rencontrer sur sa rive gauche quelques cabanes en perches, et nous les avons couvertes avec les feuilles de pattioba dont nous nous étions munis. Nos gens eurent bientôt un grand plat de poissons, notamment de piabanhas, qui firent notre repas du soir.

Mes mulets étaient passablement fatigués du voyage à travers les forêts, dans lesquelles ils avaient trouvé bien peu de fourrage vert, et notre provision de maïs était presque entièrement consommée. On jugea donc qu'il serait nécessaire d'en aller chercher à un village de Camacans situé dans la forêt, et que notre jeune Indien de cette nation connaissait. José Caëtano offrit de l'y accompagner, pour prendre le maïs dont nous avions besoin, et même, s'il était possible, pour nous amener des Indiens qui nous suivraient et nous aideraient dans nos chasses.

L'aldéa des Camacans étant éloignée d'une journée et demie de route, il fallait se résigner à passer quatre à cinq jours dans ce désert solitaire. Je fis accompagner Caëtano et le jeune Camacan par Manoel, mon mulâtre, homme robuste et hardi; tous trois bien armés, munis de poudre et de plomb ainsi que des vivres nécessaires : ils partirent le 12 janvier de grand matin.

Nous sentions le besoin pressant d'avoir de la viande fraîche pour pouvoir en manger alternativement avec le poisson, dont l'usage trop continu donne la fièvre. Pendant qu'une partie de mes gens jetaient l'hameçon, les autres parcouraient les forêts voisines : ils y tuèrent une grande quantité de sahuis noirs et de gris (1);

---

(1) *Jacchus penicillatus* (Geoffroy), Ouistiti pinceau.

mais ces petits animaux, qui sont à peine de la grosseur des écureils, ne suffisaient pas pour apaiser la faim des chasseurs. Ce canton parut peu abondant en gros gibier bon à manger : en cinq jours nos chasseurs ne tuèrent que trois guaribas, un gigo (1), un jacupemba et quelques autres oiseaux, indépendamment d'un grand nombre de sahuis. Au bout de quelques jours les poissons ne voulurent pas mordre à l'hameçon, de sorte que nous fûmes réduits à la viande salée et à la farinha. Les bêtes de somme n'étaient pas mieux pourvues que les hommes, car sur la terre, ombragée par la forêt touffue, il ne pousse pas beaucoup d'herbe, et le long de la route on ne trouvait que des arbustes durs et la plupart épineux. Il n'était donc pas surprenant que ces animaux intelligens cherchassent sans cesse à retourner vers des pâturages dont le souvenir reste profondément gravé dans leur tête. Notre principale inquiétude était actuellement causée par la crainte de les voir rebrousser chemin, et nous avions besoin de toute notre vigilance pour les en empêcher. On les avait en conséquence fait avancer dans l'ancienne route de la forêt, et comme elle est impraticable sur les côtés, tant le bois y est touffu, on l'avait fermée derrière eux par de longues perches et de jeunes arbres posés transversalement. Ils s'échappèrent cependant, suivant leur coutume, dès que la nuit fut venue; nous les entendîmes près de nous trotter à travers la rivière, sans pouvoir les distinguer à cause de la grande obscurité : nous eûmes beaucoup de peine à les ramener. Nous reconnûmes bientôt que tous nos efforts n'aboutissaient à rien, car à peine les avions-nous laissés qu'ils percèrent de nouveau l'épaisseur du bois, et coururent vers le fleuve. Alors nous pûmes supposer qu'un autre motif se joignait à celui de chercher de meilleurs pâturages pour les porter à s'échapper; en conséquence je dépêchai, au point du jour, deux chasseurs en avant pour reconnaître la route; ils découvrirent les traces de deux gros jaguars qui, pendant la nuit, avaient passé dans notre voisinage : ils n'auraient sans doute pas manqué, s'ils l'avaient pu, d'enlever une couple de mulets. D'après cette aventure, nous avons plus souvent battu ce canton, et le soir nous avons allumé de grands feux sur le chemin.

---

(1) *Callithrix melanochir.*

Le temps de notre repos dans ce lieu écarté fut utilement employé à parcourir dans tous les sens les forêts dont nous étions entourés. Notre récolte en plantes curieuses fut très abondante; nous trouvâmes, entre autres, beaucoup de fougères intéressantes. Je me bornerai à citer une des plus belles, l'*asplenium marginatum*, qui s'élève à dix et douze pieds de hauteur, et que nous n'avons trouvée qu'une seule fois pendant tout notre voyage; on peut par conséquent le mettre au nombre des raretés de ce canton.

Nous augmentâmes notre collection d'oiseaux de plusieurs espèces nouvelles, entre autres le picucule roux (1), à bec très-long courbé en faux, et une autre espèce voisine des picucules, à plumage brun rougeâtre, qui grimpe le long des arbres, et les frappe de son bec en faisant entendre un cri singulier (2).

---

(1) *Dendrocalaptes trochilorostris* du musée de Berlin.

(2) Cet oiseau appartient à une famille qui a de l'affinité avec les picucules et les fauvettes. M. Temminck leur a donné le nom d'*anabates* dans la nouvelle édition de son *Manuel* d'*Ornithologie* (tom. I, p. 52). Je désigne par celui d' *anabates leucophtalmus* l'espèce dont je parle dans le texte. Longueur du mâle, huit pouces deux lignes et

Le quatrième jour de notre station sur les bords de la rivière nous entendîmes, le 16, vers midi, un coup de fusil qui réveilla aussitôt en nous l'espérance de voir revenir promptement Caëtano et ses compagnons. Bientôt nous entendîmes plusieurs voix retentir dans l'épaisseur de la forêt, et nous aperçûmes de l'autre côté du fleuve Manoel avec deux Camacans. Il portait à la main un très-beau faucon d'une espèce nouvelle que je ne connaissais pas encore. José Caëtano n'était pas revenu avec eux, parce que, conformément à notre arrangement, il avait pris le parti de retourner de l'aldéa à San-Pedro-d'Alcantara avec son Camacan.

Manoel me raconta qu'il avait trouvé un

---

demie, envergure onze pouces trois lignes. Tout le dessus du corps est d'un roux foncé ou brun rougeâtre; la couleur du croupion passe insensiblement au roux clair; queue de la même couleur; la base des plumes est brun noirâtre : menton, gorge et dessous du cou, blanc jaunâtre clair, qui tranche nettement avec les couleurs du corps; la teinte blanchâtre passe au jaunâtre sale en s'éloignant de la poitrine : ventre gris jaunâtre pâle passant à l'olive brunâtre sur les côtés; abdomen brunâtre jaune très-pâle; tectrices de l'aile intérieures, jaune roux clair rougeâtre : front un peu plus rougeâtre; iris gris perlé pâle ou blanc argenté.

petit village d'Indiens Camacans, qui vivaient encore dans un état de grossièreté extrême. Il n'y avait que cinq hommes : l'un d'eux était très-malade d'une blessure au pied. Ces Camacans vivaient presque uniquement de la chasse; ils ne cultivaient qu'un petit nombre de plantes pour leurs besoins très-bornés ; ainsi nous ne pûmes malheureusement pas obtenir du maïs pour nos mulets. Dans quelques-uns de ces rancharias ou villages de Camacans, on n'a pas encore vu de blancs. D'autres aldéas, situées plus près du sertam, récoltent assez de coton, de manioc et de maïs pour que l'on puisse se procurer chez eux ces denrées.

Les Camacans, ou les Mongoyos, comme les nomment les Portugais, sont placés un peu plus haut sur l'échelle de la civilisation que leurs voisins les Botocoudys et les Pâtachos. Ils cultivent généralement quelques végétaux utiles, et ont depuis un grand nombre d'années vécu en paix avec les colonies européennes. Les deux hommes de cette tribu qui venaient d'arriver à notre camp étaient bien faits, robustes et musculeux ; entièrement nus, à l'exception du tacanhoba ou gaîne de feuilles d'issara que les hommes portent à la manière des Botocoudys.

Leurs oreilles et leurs lèvres n'étaient pas défigurées. Quelques-uns laissent leur chevelure croître si longue, qu'elle leur descend jusqu'aux hanches et leur donne un air farouche ; d'autres au contraire la coupent en rond à la nuque : cette mode est cependant peu commune. Leurs arcs et leurs flèches étaient façonnés avec beaucoup de délicatesse. Je donnerai par la suite de plus amples détails sur ce peuple.

Un des deux Camacans qui vinrent à notre camp avait tué à coups de flèches un faucon blanc dans son nid, au haut d'un arbre très-élevé, et à une distance à laquelle nos meilleurs fusils ne touchent pas toujours le but. Le plaisir que j'éprouvai en obtenant ce bel oiseau fut d'autant plus grand que nous l'avions aperçu plusieurs fois planant au haut des airs sans avoir jamais pu nous le procurer. Dans la suite de mon voyage il ne s'est plus offert à ma vue (1).

Nos deux sauvages regardèrent fixement les étrangers sans proférer un seul mot, et s'assirent auprès du feu. Quand ils se furent un peu reposés, je les envoyai à la chasse. Leur habileté à cet exercice, pour ainsi dire innée chez eux, est vraiment extraordinaire; ils revinrent le soir avec deux gros singes (1) et un jacupemba. Tous ces animaux avaient la poitrine transpercée par la vigoureuse flèche des Camacans.

---

(1) C'est sans doute le petit aigle de la Guiane de Mauduit (*Falco guianensis*). Daudin, tom. II, p. 78.

Le même soir nous fûmes témoins d'une des scènes de chasse les plus animées que l'on puisse se figurer. Nous étions tous occupés dans nos cabanes d'une manière différente, quand une nombreuse troupe de loutres parut dans la rivière, qui n'était pas très-profonde. Ne se doutant pas de notre présence dans ces lieux, ces animaux timides s'étaient avancés jusqu'à ce point. Comme l'eau était trop basse pour qu'ils pussent s'y cacher, chacun courut aux armes. Malheureusement elles n'étaient pas en très-bon état, et quelques fusils firent long feu; quelques coups manquèrent, et nos chiens refusèrent d'attaquer les loutres qui mordaient fortement à droite et à gauche. De sorte qu'elles échappèrent à cette chaude attaque, à l'exception d'une seule que Manoel tua d'un coup de serpe lorsqu'elle voulut s'échapper par-dessus un rocher. Les loutres du Brésil ont une très-belle fourrure qui n'est pas aussi estimée dans ce pays que l'est chez nous celle de la loutre d'Europe: elles sont très-communes dans l'Amérique méridionale, et y deviennent très-grandes; elles ont pu donner lieu à la tradition des syrènes qui habitent soit dans les mers, soit dans les rivières. Quandt (1) et d'autres écrivains ont ajouté foi à l'existence de ces êtres singuliers; et tous les jours des feuilles publiques répètent en Europe que dans telle ou telle contrée on a trouvé une femme marine: tant la croyance aux prodiges même les plus absurdes est difficile à déraciner dans les pays qui se vantent le plus de leurs progrès dans la civilisation.

---

(1) *Cebus xanthosternos.* Ce singe, dont j'ai déjà fait mention, a ensuite été représenté dans l'ouvrage de MM. Geoffroy et Frédéric Cuvier sur les mammifères, sous le nom de *saï à grosse tête.*

Obligé de renoncer à toute espérance de nous procurer du maïs à l'aldéa des Camacans, je ne prévoyais pas la possibilité de trouver un moyen de donner une meilleure nourriture à mes mulets; en conséquence je fis, le

---

(1) P. 106.

17, le signal du départ. Les deux sauvages, ne voulant pas nous accompagner plus loin, retournèrent chez eux, après avoir échangé contre des couteaux et d'autres bagatelles leurs arcs et leurs flèches. La chaleur était très-forte, les hauteurs couvertes de catingas nous parurent extrêmement arides ; l'eau était très-rare. Ayant trouvé beaucoup de feuilles d'issara nous les emportâmes afin de nous en faire un abri pour la nuit. Nous parcourûmes deux legoas et demie, et nous nous arrêtâmes vers le soir sur les bords d'un corrego limpide. Le lendemain 18 nous nous remîmes en route et nous fîmes trois legoas de plus. Vers le milieu du jour, nous atteignîmes la vallée de Buqueirão; elle est ombragée par de hautes forêts; un petit ruisseau presque desséché la parcourt en serpentant. Ses bords, de même que tout le fond de la vallée, étaient couverts de la manière la plus pittoresque de fougères de formes diverses. Il y croissait plusieurs espèces *d'anemia* et notamment un *pteris* encore inconnu (1), dont les feuilles stériles sont sagittées ; les fécondes, au contraire, sont profondément et diversement découpées comme plusieurs autres belles espèces de cette famille intéressante. Mon chien couchant fouilla soigneusement ces broussailles et me rapporta soudainement un grand macuca qui n'était pas du tout blessé et qu'il avait probablement surpris dans son nid. Nos chasseurs qui étaient allés en avant joignirent à ce gibier un second macuca, un gigo, et un sabelé (1).

---

(1) M. Schrader, professeur à Gœttingen, a nommé cette plante intéressante *pteris paradoxa*.

La pente douce que nous fûmes obligés de gravir en sortant de la vallée du Buqueirão fut si pénible pour quelques-uns de nos mulets, épuisés de fatigue, qu'ils devinrent insensibles aux coups, et restèrent beaucoup en arrière des autres ; ensuite ils furent couverts de sueur, car la chaleur était accablante et l'atmosphère remplie de matière électrique qui cherchait à se mettre en équilibre par une quantité d'éclairs : le tonnerre se faisait fréquemment entendre, à l'instant où nous établîmes notre camp entre deux corregos limpides dont le canton a tiré son nom de *Duos Riachos*. Nous voyions avec inquiétude la nuit s'approcher, parce que nous étions obligés de la passer sans aucun abri, et que les coups de tonnerre, répétés sans cesse au-dessus de la vallée, nous faisaient craindre d'être assaillis par un orage. Nous cherchâmes en conséquence à nous arranger le mieux possible, avec des peaux de bœuf, une espèce de cabane, qui cependant ne nous aurait pas beaucoup protégés contre les torrens de pluie dont sont accompagnés les orages des tropiques. Par bonheur il ne plut pas, et les nuages se dissipèrent.

---

(1) *Tinamus noctivagus.*

Le bois que nous coupâmes dans les environs de notre camp répandait une odeur de canelle aromatique ; ce qui lui a fait donner par les Brésiliens le nom de *Canella*. Je n'ai pu m'en procurer ni les fleurs ni le fruit, mais c'est sans doute cet arbre qu'Arruda a décrit sous le nom de *linharia aromatica*.

La distance de notre camp au Rio-Catolé était de quatre legoas. Nous les avons parcourues le 19. La route passe par de nombreuses hauteurs au milieu d'une forêt non interrompue ; nous traversâmes plusieurs corregos : beaucoup de végétaux et d'oiseaux intéressans s'offrirent à nos recherches. Vers le soir nous atteignîmes un endroit situé sur les bords du Catolé dans un lieu où il ne croissait que des broussailles. Quelques années auparavant le capitam mor Antonio Dies de Miranda y avait fait établir une plantation par ses nègres, ensuite elle avait été abandonnée, et l'emplacement était de nouveau un désert. Une grande cabane en terre et couverte d'écorce d'arbres, qui avait servi de logement aux nègres, était en très-mauvais état et remplie de fourmis, de chiques et de lézards (1) qui avaient quatorze pouces de longueur et même davantage; malgré son mauvais état, elle nous fournit un abri passable contre la pluie et le soleil; c'est pourquoi, malgré ses incommodités, nous nous y abandonnâmes au sommeil après avoir fait un repas frugal avec une certaine quantité de piabanhas, de guaraïbas et d'autres poissons, pêchés dans la petite rivière.

On compte de Catolé à Beruga, premier endroit où l'on rencontre des habitations humaines, à peu près deux journées de route. Je résolus d'y envoyer à l'avance quelques-uns de mes gens avec les mulets qui ne portaient rien, pour nous y procurer du maïs, car nous ne pouvions pas espérer de tirer notre bagage de cette solitude inhospitalière avant d'avoir rendu les forces à nos bêtes de somme par une nourriture plus substantielle. Pendant que j'attendais le retour de ces hommes, je fis fouiller les forêts par les autres dans toutes les directions.

---

(1) *Stellio torquatus.*

Divers oiseaux animaient les buissons dans notre voisinage, notamment des troupes d'anacans (*psittacus severus*, L.) et de tiribas (*psittacus cruentatus*), ainsi que d'oiseaux plus petits, entre autres de moucherolles, colon ou suriri colon (1), de gros-becs bleus à gorge blanche (2), et de plusieurs espèces ayant de l'affinité avec les picucules et les fauvettes, que M. Temminck, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, a réunis en un nouveau genre sous le nom d'anabates. Ces oiseaux se distinguent par leur voix composée de plusieurs tons très-hauts ; ils sautent et grimpent sur les branches des arbres, et sont dans un mouvement continuel. Je me bornerai à faire mention de quelques espèces nouvelles que j'ai trouvées dans cet endroit; *l'anabates erytrophtalmus* (1), le *leucophtalmus*, *l'atricapillus* (2) à front d'un beau noir, le *macrourus* (3), etc. Ils bâtissent, avec de petites branches sèches qui s'entrecroisent les unes les autres, un nid pendant, de forme singulière ; nous en observâmes plusieurs dans notre voisinage, suspendus à de vieux arbres isolés. Les buissons moins élevés servaient d'asile au gros-bec bleu à gorge blanche, au tantagara à tête rayée (1), et à plusieurs petites espèces de gros-becs, de fauvettes et de moucherolles. Le merle du Brésil (*turdus brasiliensis*) se tenait au milieu des roseaux qui entouraient le rivage. Un oiseau non décrit, à voix forte à trois tons, était de même commun dans cet endroit. Il a de l'affinité avec les individus de la famille des fauvettes qui ont un bec courbé et allongé (1). Je l'avais déjà trouvé sur les bords du Rio-Doce, mais ensuite je ne l'avais plus rencontré.

---

(1) *Le colon* Azara. *Voyages*, etc., tom III. p. 369.

(2) *Loxia grossa.*

---

(1) Longueur, sept pouces neuf lignes; envergure des ailes, sept pouces huit lignes; iris d'un rouge ardent; front, gorge et la plus grande partie du dessous du cou, de même que toute la queue, roux, les dernières de couleur moins vive et moins belle que le front et la gorge. Tout le reste du corps gris brun olive passant un peu au rougeâtre sur la poitrine et sur le ventre; les ailes ont une forte teinte de roux. Les doigts extérieurs ne sont que très-peu réunis.

(2) Illiger le nomme *sylvia rubricata*. Le front, une bande à travers les yeux et une autre depuis le dessous du bec jusqu'au-dessous de l'œil sont d'un brun noir. Une raie entre le front et l'œil, une autre au-dessous de l'œil, la gorge, les côtés, le dessus du corps, le bas du dos, la queue et toutes les parties inférieures sont roussâtres; le ventre a une teinte olive brunâtre; queue d'un rouge clair, dos brun roux foncé, ailes de la même couleur mais un peu plus foncées et bordées de jaune brunâtre.

(3) *Sylvia striolata* du musée de Berlin. Longueur, dix pouces six lignes; envergure des ailes, huit pouces onze lignes; la queue a plus de trois pouces trois lignes de longueur; l'oiseau la porte un peu étalée, ce qui le fait reconnaître de loin; elle est d'un jaunâtre clair et rousse. Toutes les parties supérieures du corps sont rousses brunâtres, se rapprochant beaucoup du roux foncé. Les plumes du front

---

sont noires à leur extrémité, rousses dans le reste de leur longueur, et les tuyaux sont d'un rougeâtre plus vif: dessus du cou un peu plus clair; les tuyaux sont jaune roussâtre clair, tout le devant du corps est brun rougeâtre coupé de bandes jaune roussâtre, bas du dos et plumes du dessus de la queue rouge roussâtre, le premier à raies plus claires.

(1) *Tanagra silens*, L.

(2) Cet oiseau paraît appartenir au nouveau genre *opetiorynchos* de M. Temminck. Je lui donne le nom spécifique de *turdinus*, parce qu'il a des traits de la grive

Le courlis vert (1) habite aussi par couples les bords des ruisseaux solitaires qui traversent ces forêts : il se tient sur les vieilles souches au milieu de l'eau, et fait entendre sa voix forte dont le son est singulier : les Brésiliens le nomment *carauna*, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut : on le tua près de notre demeure, et mon chien alla le chercher dans l'eau pour l'apporter à terre. Ce chien trouvait surtout de l'occupation avec l'aperea ou preias, petit quadrupède qui

---

d'Europe. Mâle : longueur, sept pouces onze lignes ; envergure des ailes neuf pouces, toutes les parties supérieures gris brun clair ; bordure des plumes un peu plus pâle, surtout à la tête et au-dessus du cou ; raie au-dessus de l'œil, depuis le bec jusque derrière la tête ; gorge, dessous du cou, et poitrine blanchâtres ; gorge non tachée, dessous du cou, poitrine et ventre parsemés de taches gris brun isolées, un peu anguleuses ; plumes du milieu de la queue tachées de noir brunâtre sur les côtés, et marquées auprès de celles-ci de taches jaune rougeâtre pâle, grandes plumes de l'aile bordées de rougeâtre pâle et de taches transversales de même couleur.

On trouve au Brésil plusieurs autres oiseaux semblables qui forment une famille ayant beaucoup d'analogie avec les fauvettes, et se distinguant tous par une voix forte, mais singulière et peu mélodieuse.

(1) *Tantalus Cayennensis*.

était très-commun dans les broussailles, près de notre cabane; il cherchait continuellement ces animaux; on en tua plusieurs; mais nous autres Européens nous n'aimions pas leur chair trop molle. Je trouvai dans ce lieu jadis cultivé la confirmation de l'assertion que les grandes forêts de l'intérieur sont plus pauvres en animaux d'espèces différentes que les cantons cultivés : car partout où le terrain est dépouillé de bois, on rencontre une plus grande diversité d'animaux. Les parties intérieures des grandes forêts ont aussi leurs animaux particuliers; mais c'est sur la lisière des territoires cultivés que l'on rencontre dans les forêts le plus grand nombre de créatures diverses.

Sous cette latitude australe nous étions au milieu de l'été; la chaleur était très-forte. Le 22 janvier, le thermomètre de Réaumur, entre deux et trois heures de l'après midi, se soutenait à l'ombre à 24 degrés et demi, et au soleil il monta en quelques minutes à 31 degrés. Nous eûmes des jours encore plus chauds; cependant je trouvai rarement 30 degrés à l'ombre. Le lendemain il s'éleva plusieurs orages, le tonnerre gronda avec violence, il tomba des torrens de pluie, mais nous n'aperçûmes pas un seul éclair. Ces fréquentes pluies d'orage avaient graduellement gonflé la rivière à un tel point que les poissons devinrent très-rares ; l'humidité rendit aussi la chasse plus difficile. Nous éprouvâmes souvent la disette, et nous fûmes réduits à apaiser notre faim avec de vieille viande salée extrêmement coriace. Nous éprouvions une vive compassion pour nos pauvres bêtes de somme, car elles trouvaient à peine dans les forêts assez de fourrage pour soutenir leur vie, et se tenaient ordinairement autour de nos cabanes comme pour nous demander de la nourriture. Le besoin devenait toujours plus pressant, mais l'ancien proverbe, suivant lequel plus grand est le besoin, plus le secours est proche, fut encore vérifié dans cette occasion. Des guaribas (1) s'étaient approchés de notre demeure ; ils se mirent soudainement à hurler de toutes leurs forces. Aussitôt nous nous levons de dessus nos siéges, et nous saisissons nos armes. Au bout de quelques heures nous avions tué un assez grand nombre de ces gros singes pour suffire à plusieurs repas : sur ces entrefaites, la pêche dans le fleuve avait également été heureuse.

---

(1) *Mycetes ursinus.*

C'est ainsi que le temps passa promptement dans cette solitude, au milieu des occupations que nous donnait l'histoire naturelle. Enfin le sixième jour au soir nous entendîmes les cris de plusieurs de nos gens qui venaient de Beruga; quel plaisir nous ressentîmes! ils nous apportaient une bonne provision de maïs : on se hâta d'en distribuer aux animaux affamés, et on se réjouit de la perspective consolante que nous offrait le soulagement de leur faim excessive.

Des arbres renversés se trouvaient fort heureusement en travers du Catolé qui va se jeter dans le Rio-Pardo, de sorte qu'ils formaient presque un pont d'une rive à l'autre. Ils nous offraient le seul moyen possible de passer la rivière, car il était probable que le courant avait emporté les deux pirogues que le capitam mor avait fait établir dans cet endroit. Après de longues recherches, nous en découvrîmes une à moitié enterrée dans le sable sous des souches; mes gens se mirent dans l'eau jusqu'à la poitrine pour la retirer; ils n'en purent venir à bout. On prit alors le parti de transporter à l'autre rive le bagage qui consistait en plusieurs coffres très-lourds. Les Indiens les portèrent sur leur tête, et marchèrent avec la plus grande dextérité sur ce pont chancelant et dangereux. Nous autres Européens, quoique nous ne fussions pas chargés, nous avions de la peine à nous défendre du vertige en passant sur ces arbres assez minces, et d'autant plus que leurs troncs arrondis et lisses roulaient sans cesse sous nos pieds.

Après une marche de trois quarts d'heure, nous arrivâmes sur le bord d'un torrent considérable au-delà duquel la route était couverte de broussailles touffues et impraticables. Nous fûmes en quelque sorte dédommagés de cet inconvénient par la rencontre de plusieurs objets d'histoire naturelle. Souvent nous apercevions au milieu du chemin un paquet de mousse ou de végétaux filamenteux réunis en une masse pyramidale dont la base était en bas, suspendue par une mince plante sarmenteuse à une branche d'arbre courbée. Ces paquets étaient nombreux, et se balancaient librement tout près de nos têtes, de sorte que nous les heurtions souvent avec nos chapeaux. Ces objets vacillans avaient déjà fixé mon attention par leur forme singulière; tout à coup j'en vis sortir un petit oiseau, et je reconnus qu'ils étaient les nids aériens d'une espèce de moucherolle (1). Ce petit oiseau se construit un nid très remarquable avec des tillandsia et d'autres plantes donnant des fibres qu'il mêle avec de la mousse; il le suspend à une branche d'arbre par le moyen d'une plante grimpante qui en tombe dans un endroit découvert : l'entrée de ce réduit vacillant est en dessous à la base de la pyramide, et il se trouve devant l'ouverture un appendice pendant qui la protége; les petits sont très-bien garantis de la chaleur, de l'humididé, de tous leurs ennemis dans cette singulière demeure.

Nous étions encore éloignés d'à peu près une demi-legoa du lieu où nous avions résolu de camper, quand nous avons rencontré dans un vieux rancho assez grand une cabane couverte en écorce d'arbre, qui subsiste depuis le temps que la route a été établie. Quoique cet endroit nous offrît un abri pour y passer la nuit, nous préférâmes de pousser notre course jusqu'à un corrego qui porte le nom de *Buqueirão*; parce que nous espérions y trouver de bonne eau; elle y était mauvaise et peu abondante: le soir les grenouilles et les crapauds firent un bruit assourdissant, et les moutisques nous incommodèrent pendant toute la nuit.

---

(1) Le petit oiseau que je regarde comme ayant construit ce nid est un moucherolle que j'ai nommé *muscicapa mastacalis*. Couleur olive verdâtre, croupion jaune citron pâle; plumes de l'occiput jaune à la racine, et gris jaunâtre au sommet, de sorte que lorsqu'elles sont tranquilles on ne distingue pas la première couleur. Ailes et queue brun noirâtre. Longueur totale de l'oiseau, quatre pouces trois quarts.

Le 27 la route fut encore plus remplie qu'à l'ordinaire d'heliconia à feuilles hautes et roides, et d'arbrisseaux épineux. Les aiguillons douloureux des marimbondos augmentèrent aussi les incommodités de cette journée; mais l'espoir de rencontrer les premières demeures humaines nous les fit supporter gaîment, et nous traversâmes avec célérité les montagnes et les vallées, parce qu'à chaque repas nous rétablîmes les forces de nos mulets par une abondante ration de maïs.

Après avoir parcouru à peu près deux legoas et demie, la tropa arriva sur les bords d'un ruisseau près duquel les habitans de Beruga avaient depuis peu de temps établi une plantation et abattu à cet effet les bois tout à l'entour : nous respirâmes un peu plus librement dans cet endroit ; car, quoique nous fussions environnés de forêts sombres très-hautes, nous apercevions cependant des cimes de montagnes et nous nous regardions déjà comme délivrés de la sombre captivité des éternelles forêts primitives ; mais il restait encore un espace fatigant dont il fallait surmonter les difficultés. La route était en plusieurs endroits embarrassée de roseaux taquaras qui, avec leurs branches et leurs feuilles finement découpées, avaient, en se mêlant dans les buissons, formé des espèces de pelotons; le roseau taquarassu dont j'ai déjà parlé quelquefois s'élevait aussi en plusieurs endroits de cette route à trente et quarante pieds de hauteur, et composait des haies considérables que leurs épines auraient rendues impénétrables sans le secours du façao qui nous aidait à nous frayer un passage. Pour compenser les embarras qu'il nous causait, ce végétal nous fournissait fréquemment par ses grosses tiges une boisson rafraîchissante, car la nature donne abondamment d'un côté ce qu'elle enlève de l'autre.

De petites troupes de gros-becs vert jaune à gorge noire (1) animaient ce hallier de grands roseaux. La route passait ensuite par des hauteurs qui sont couvertes de catingas et dont le sol est pierreux; quoique la montée en soit douce, le terrain s'élève toujours insensiblement. La plupart des corregos que nous rencontrions étaient à sec; on voyait dans leurs lits des tas de cailloux roulés mêlés de beaucoup de quartz qui venaient des montagnes primitives.

Nos chiens poursuivirent souvent des cutias ou agoutis sur ces hauteurs, mais nous ne fûmes pas assez heureux pour qu'ils en prissent un seul. En général nous aperçûmes très-peu d'animaux dans ce canton. On n'y rencontrait que des nids du petit moucherolle qui sont très-communs.

Nous trouvâmes sur les bords d'un corrego encore une vieille cabane couverte d'écorce; une jolie plante basse à fleurs tubulées, et d'une couleur orange très-vive (2), qui croissait tout auprès, attira fortement notre attention. Cette plante commence en cet endroit à se montrer fréquemment dans le chemin, à mesure qu'on s'avance dans les hauteurs du sertam.

---

(1) *Loxia canadensis*.

(2) Je n'ai pas pu observer la fructification de cette belle plante; ainsi je ne puis la déterminer positivement, mais je crois que c'est un ruellia.

Une demie-legoa plus loin, nos oreilles furent soudainement frappées du cri d'un coq, compagnon constant de l'homme, même dans ces solitudes écartées. Nous sortons de l'obscurité de la forêt, et devant nous s'étend un champ de maïs et de manioc. L'azur du ciel se montrait de nouveau à nous dans un espace considérable; au-delà des forêts nous apercevions des cimes de montagnes bleuâtres, dont l'aspect était pour nous extraordinaire et plein de charmes.

Nous nous trouvions sur le Beruga, petite rivière qui se jette à peu de distance dans le Rio-Pardo. Trois familles de gens de couleur y ont formé les premières un établissement dans ce sertam, à l'époque où l'on voulait y fonder une aldéa pour la commodité des voyageurs, lorsque l'on ouvrit la route. Ces colons ont déjà des plantations considérables, et sont encore occupés à abattre du bois pour les agrandir. On peut juger de la fertilité de ce terrain par la hauteur et la force des tiges de maïs, ainsi que par son produit abondant. Le grain n'était pas encore mûr; les bananes plantées en grand nombre n'avaient pas non plus atteint leur point de perfection : ainsi nous ne pûmes nous procurer d'autres provisions que de la farinha.

Trois petites maisons en terre et couvertes d'écorces remplies de carapatos (*acarus*), composent jusqu'à présent l'aldea de Beruga. Quelques Mongoyos ou Camacans, qui travaillent comme journaliers, se sont établis avec leurs femmes et leurs enfans dans une petite cabane peu éloignée : ils étaient à peu près nus, et avaient peint plusieurs parties de leur corps en rouge et en noir avec du rocou et du genipa; ils portaient autour du cou des colliers de graines grosses et rondes d'une espèce de graminée. Le gouvernement a nommé un mulâtre chef des Camacans : il réside dans cet endroit; les aldéas ou rancharias de ces Indiens sont sous ses ordres; il les rassemble lorsqu'il s'agit d'une expédition contre les tribus de sauvages ennemies, par exemple les Botocoudys. On dit que dans ces occasions ils se sont très-bien montrés.

Ayant passé vingt-deux jours à voyager au milieu des forêts antiques, depuis notre départ de San-Pedro jusqu'à notre arrivée à Beruga, sans voir une seule habitation humaine, nous éprouvions naturellement le plus vif désir de pouvoir dormir à l'abri de la pluie et de la rosée sous un toit. Nous ne nous inquiétâmes donc pas beaucoup des tourmens que nous avions à redouter des carapatos et des moustiques qui fourmillaient dans ces misérables demeures, et nous y passâmes le 28 à nous y reposer. Nous pûmes nous y procurer des haricots noirs et de la farinha ; ce n'étaient pas des mets très-recherchés, mais des gens qui ont souffert la disette pendant quelque temps sont habitués à la frugalité. Nos mulets et nos chevaux se reposèrent ; ils ne purent trouver de bons pâturages, car tous les terrains dépouillés de forêts étaient convertis en plantations : c'est pourquoi, pendant la nuit, ces animaux s'échappèrent souvent pour aller dans les champs de maïs.

Mes gens employèrent le jour de repos à chasser et à pêcher ; ils se portèrent jusque sur les bords du Rio-Pardo, et en rapportèrent beaucoup de poissons. Le conquistador, aujourd'hui colonel João Gonsalves da Costa, a descendu en pirogue cette rivière jusqu'à son embouchure à Patipè. Je parlerai plus tard de cette expédition.

Les forêts qui environnent de tous côtés les plantations de Beruga fournissent, comme celles de Catolé, surtout aux amateurs d'oiseaux, une occupation agréable et utile, car on entend de tous côtés de singulières voix d'habitans des airs. On y observe plusieurs espèces de tangaras (*tanagras*), de gros-becs (*loxia*) (1), et de manakins (*pipra*). Les oreilles sont frappées de la voix perçante des perroquets, qui se rassemblent dans les champs de maïs, du sifflement doux, mais aigre, du toucan à gorge jaune (2), du cri à deux tons de l'arassari (3); et du sifflement répété du couroucou (4).

Tout en jouissant à Beruga d'un repos bien nécessaire, je réfléchissais que mon voyage à travers les forêts primitives n'était pas terminé; nous avions encore à parcourir pendant deux jours ces solitudes ombragées avant d'arriver à Barra-da-Vareda, où l'on entre dans les parties du sertam de la capitainerie de Bahia, où le pays est ouvert ou au moins entrecoupé de forêts et de plaines ou de pâturages.

---

(1) *Tanagra silens*; *t. Guianensis*; *t. Magna*; *t. Brasilia*; *t. Brasiliensis*; *t. Cayennensis*; et beaucoup d'autres. *Loxia grossa*; 1, *Canadensis*.

(2) *Ramphastos dicolorus*.

(3) *Ramphastos Aracari*.

(4) *Trogon*.

Je partis de Beruga le 29, et je suivis la route qui, à l'extrémité des plantations, s'enfonce tout de suite dans la forêt non interrompue; mais les arbres sont médiocrement hauts: c'est un catinga; elle est encore passablement touffue et fermée, toutefois le chemin est moins impraticable parce qu'il est plus fréquenté.

Un Camacan avait tué, peu de temps auparavant, un jaguar à coup de flèche. J'en trouvai le squelette sur le bord du chemin. On reconnaissait au crâne que l'animal, à l'époque de sa mort, changeait de dents: son squelette aurait par conséquent été un morceau très-intéressant pour un cabinet d'ostéologie, si plusieurs os n'eussent pas déjà été enlevés par des bêtes carnassières.

Quand nous fûmes arrivés au Jiboya, ruisseau qui se jette dans le Rio-Pardo à peu de distance, nous étions si près de ce dernier fleuve que nous entendions le bruit de ses eaux. Le Jiboya coule sur un lit de granite si lisse et si oblique, qu'on est obligé d'y faire passer, avec des précautions extrêmes, les chevaux et les mulets ferrés, de crainte qu'ils ne tombent. Il y avait à la rive opposée une maison ouverte, mais couverte en écorce, et tout auprès un coral ou parc pour les troupeaux de bestiaux que l'on espérait de voir passer par cet endroit lorsque la route fut établie.

Nous entrâmes alors dans la vallée du Rio-Pardo, et nous suivîmes sa rive septentrionale à travers la forêt. A droite s'élevait un côté de la vallée couvert d'arbres, qui diminuaient de hauteur à mesure que le terrain montait, de sorte qu'au sommet ils ne formaient plus qu'un catinga. Les eaux du Rio-Pardo, troubles et de couleur grise, se précipitaient en écumant à travers des débris de rochers. Nous pouvions quelquefois apercevoir librement l'azur du ciel, et les hautes montagnes boisées qui nous environnaient. Cette solitude a un caractère imposant et terrible. Son silence n'était interrompu que par le fracas de la rivière, lorsqu'il s'y mêla le cri singulier d'une volée nombreuse de gaviãos à cou rouge (1), qui était répété dans la vallée sauvage par un écho très-fort. Nos chasseurs ne pouvaient pas espérer d'atteindre ces oiseaux à l'élévation à laquelle ils se trouvaient. Un autre spectacle attira leur attention : une grande troupe de mirikis (1) sauta de branche en branche au-dessus de nous ; on examina ces singes pendant un certain temps, et l'on en tua trois. Les limites qu'on leur assigne ici se trouvent dans le voisinage : ce sont les bords du Corrego-do-Mundo-Novo, car ils paraissent préférer les hautes forêts des plaines aux pays élevés et secs couverts de forêts basses.

---

(1) *Falco nudicollis*.

Quêck avait pris plusieurs phalènes (2) d'une belle espèce, très-commune dans ce canton.

Dans un endroit où la route s'éloigne d'une centaine de pas de la rivière, nos gens qui connaissaient le pays nous firent entrer brusquement dans un sentier à peine visible, qui traversait des broussailles touffues et descendait vers les bords du Rio-Pardo. Nous y trouvâmes deux hangars couverts d'écorce d'arbre ; quoiqu'ils fussent un peu ruinés, ils nous promettaient un abri suffisant contre la pluie et la rosée : on alluma aussitôt du feu, et on fit rôtir les singes pour notre souper. Nos mulets étaient dans le vieux chemin, et on leur avait fermé le passage par des perches posées en travers. Le caractère sauvage de cette solitude donnait à notre camp un aspect passablement pittoresque. De petites îles, des débris de rochers couverts de belles plantes qui excitaient notre curiosité, divisaient les eaux troubles et écumeuses de la rivière. On distinguait entre autres une magnifique plante haute et à fleurs jaunes; nous la prîmes de loin pour un œnothéra : sur les bords pendaient les sarmens fleuris du bignonia dont les couleurs sont si vives.

---

(1) *Atelés hypoxanthus,*

(2) *Phalaena agrippina.*

L'air de la nuit dans cette vallée fut très-humide; c'est pourquoi nous en partîmes de bonne heure le 30, et après avoir traversé le Corrego-do-Mundo-Novo, nous gravîmes une chaîne de montagnes assez hautes, arrondies et couvertes de fragmens de rochers et de blocs de granite, parmi lesquels on rencontre surtout de très-gros morceaux de quartz. Une forêt épaisse ombrage les montagnes et les rochers. Cette chaîne porte le nom de *Serra-do-Mundo-Novo*. La première montagne est la plus haute; quoiqu'elle s'élève par des pentes douces, il faut cependant une heure pour arriver au sommet. On voyage ensuite à travers des hauteurs et des vallées, et l'on finit par descendre dans une profondeur considérable. Le Rio-Pardo murmure à gauche, au fond d'une vallée, en suivant la même direction que la route. Les bois qui couvrent ces montagnes sont remplis de diverses espèces de bignonia, qui offraient un aspect extrêmement agréable par la grande variété des couleurs; on y voyait toutes les nuances de blanc, de jaune, d'orange, de violet et de rose. La voix des sabelés (1) et des arapongas (2) retentissait dans les profondeurs de la vallée comme sur la cime des montagnes, et animait cette solitude.

Après avoir franchi la Serra, nous observâmes que les arbres devenaient toujours plus bas; dans les fonds même ils n'avaient que quarante à soixante pieds de hauteur : la forêt était remplie de touffes de bromelia et de cactus, couverte de tillandsia, et mêlée de beaucoup de bois qui ne parviennent ici qu'à une taille insignifiante. On y trouve le pao de leité, probablement un figuier, que l'on redoute à cause de son suc laiteux et corrosif. Jamais je n'ai pu rencontrer le lait bienfaisant du palo de vaca, décrit par M. de Humboldt (1); il aurait été pour nous un grand soulagement dans notre position. Nous rencontrâmes aussi le barrigudo, qui ne croît ici qu'à une hauteur médiocre; plusieurs espèces de mimosa, de bignonia, etc., entremêlées de fragmens de rochers et de blocs de granite. Tout ce que l'on aperçoit prouve que l'on est graduellement monté, à travers les forêts primitives, des régions humides et ombragées des grands bois de la côte à une région plus haute et plus sèche. J'observai entre autres un bloc de granite isolé, qui avait vingt à trente pieds carrés : son sommet, couvert de terre, offrait de belles touffes de bromelia et de palmiers entrelacés les uns dans les autres. Ce petit jardin au milieu de la forêt offrait un coup d'œil extrêmement pittoresque, et rappelait ces espaces isolés et tapissés de fleurs qui ornent les vallées glacées du Mont-Blanc, et que l'on y désigne par le nom de jardins ou courtils. La chaleur était très-forte dans ces forêts basses qui donnent peu d'ombre, et qui sont par conséquent desséchées et brûlées par le soleil; tous les voyageurs eurent bientôt le teint des Botocoudys : cependant nous supportâmes cet inconvénient sans proférer une plainte, parce que nous nous trouvions comme dans un monde nouveau. Depuis que nous avions gravi la Serra, les forêts nous présentaient un caractère étranger : des voix d'oiseaux nouveaux frappaient nos oreilles; les papillons qui voltigeaient autour de nous ne nous étaient pas connus; un grand nombre de plantes, que nous n'avions jamais aperçues, réjouissaient nos regards : tout ce qui nous entourait annonçait une nature entièrement différente de ce que nous avions observé jusqu'alors, et la contemplation de ces objets divers, qui promettaient à chaque pas un nouvel accroissement à nos collections, nous remplissait d'une vive impatience d'atteindre le but de notre journée.

---

(1) *Tinamus noctivagus.*

(1) *Procnias nudicollis.*

---

(1) *Voyage au nouveau Continent*, tom. II, p. 107.

Nous nous approchions du second endroit habité par des hommes : on le nomme *Barra-da-Vareda*; nous y entrevoyions avec plaisir la fin de notre voyage pénible à travers les forêts. Nous jetâmes un regard de surprise autour de nous quand, en sortant des bois, nous aperçûmes tout à coup, à côté d'une vallée en pente douce, une plaine ouverte tapissée d'herbe et d'arbrisseaux, bornée au loin par des montagnes boisées et arrondies, et en quelques endroits remplie de vastes plantations. La joie se manifesta vivement dans notre troupe; on se félicitait d'avoir surmonté si heureusement les fatigues du voyage à travers les forêts; notre satisfaction fut d'autant plus sincère que les habitans de Barra-da-Vareda nous assurèrent que nous avions été extrêmement favorisés par le bonheur, car il arrive rarement aux hommes et aux animaux de sortir sains et saufs de ces régions quand les pluies continues ont commencé. Nous regardions gaîment les plantations immenses et les montagnes moins hautes; notre œil mesurait l'espace des forêts primitives que nous avions laissées derrière nous, à présent que nous étions en sûreté dans une contrée où tout nous promettait des subsistances abondantes et du repos pour les hommes et les animaux. La tropa s'avança dans la plaine couverte d'une herbe haute, où divers oiseaux entièrement nouveaux pour nous, et répandus dans les bosquets et sur les touffes de mimosa, de cassia, d'allamanda, de bignonia et d'autres espèces d'arbres ou d'arbrisseaux, attirèrent tout de suite notre curiosité. De jolis pigeons à queue allongée cunéiforme (1) se promenaient par couples sur le sol verdoyant; le virabosta, loriot d'un noir brillant, s'abattait par troupes sur les buissons. On voyait s'envoler de dessus l'herbe le tarin bleu d'acier (2) et le pinson à ventre rouge (3). De nombreux troupeaux de bœufs paissaient dans ces pâturages sauvages.

Nous passâmes à côté de deux chétives cabanes que des hommes de couleur ont construites dans cet endroit, et nous arrivâmes à la belle fazenda de M. le capitam Ferreïra Campos, qui est le propriétaire de la plupart de ces métairies. Nous y fûmes reçus avec la plus grande cordialité, et nous fûmes bientôt remis entièrement des fatigues de notre voyage dans les forêts.

---

(1) *Columba squammosa. Histoire naturelle des pigeons*, par M. Temminck, pl. 59. La figure est très-bonne.

(2) *Fringilla nitens*, L.

(3) *Fringilla pileata*. Mâle, longueur cinq pouces six lignes; envergure des ailes, sept pouces sept lignes. Plumage entièrement gris cendré, un peu teint de brunâtre sur les parties supérieures ; poitrine, ventre, croupion et dessous de la queue blanchâtres, plus foncés sur les côtés ; menton et gosier blanchâtres ; dessous du cou et haut de la poitrine gris cendré pâle ; ailes et queue gris brunâtre foncé ; sommet de la tête couvert de plumes étroites, longues, à peu près d'un demi-pouce, d'un rouge écarlate ardent, qui s'étendent un peu par-dessus le derrière de la tête et forment une touffe ; elles sont entourées de chaque côté par une raie noire qui dans l'état de repos cache un peu les plumes rouges.

CHAPITRE XVI.

SÉJOUR A BARRA-DA-VAREDA ET VOYAGE JUSQU'AUX CONFINS DE LA CAPITAINERIE DE MINAS GERAËS.

Description du pays. —Angicos. —Vareda.—Bétail sauvage du Sertam. —Les Vaqueïros. —Tamburil. —Ressaque. —Ilha. —Valo, douane sur les limites de Minas-Geraës. —Aspect des Campos-Geraës, leur description, objets remarquables. — Chasse de l'Éma ou Nandu et du Cériema.

La vallée de Barra-da-Vareda est formée par des coteaux à pente douce. A son extrémité sud-est elle est coupée par le Rio-Pardo, qui reçoit en cet endroit le ruisseau de Vareda, circonstance dont elle tire son nom. M. le capitam Ferreïra Campos, né en Europe, y a fait abattre des bois et fondé des plantations dans lesquelles il cultive le manioc, le maïs, le coton, le riz, le café, et toutes les autres productions du pays. On plante peu de sucre, et la petite quantité que l'on récolte est presque toute employée en eau-de-vie. On voit encore à côté de ces plantations des espaces considérables incultes, couverts de hautes herbes sèches, et où s'élèvent çà et là des buissons et des arbrisseaux; ils portent le caractère sauvage propre aux pays arides de la zone torride des deux hémisphères : aussi leur aspect rappelle-t-il vivement le souvenir des solitudes de l'Afrique et de l'Inde, qui sont encore plus désertes et moins riches que l'Amérique méridionale en grandes forêts.

Pour féconder ces pâturages incultes, le propriétaire a constamment besoin d'un nombre considérable de nègres. La richesse d'un planteur brésilien consiste dans ses esclaves, et les sommes qu'il retire du produit de ses récoltes sont aussitôt employées à acheter des nègres. On les traite généralement assez doucement, et à Barra-da-Vareda ils sont très-bien nourris. A la chaleur du jour, à midi, on leur portait de grands vases du meilleur lait des plantations dans lesquelles ils travaillent, et on leur donnait en abondance d'excellens mélancias ou melons d'eau très-rafraîchissans. Dans ce pays les propriétaires qui possèdent cent vingt esclaves et plus demeurent ordinairement dans des maisons en terre, et, comme les pauvres gens, vivent de farinha, de haricots noirs et de viande salée. Ils songent rarement à améliorer leur manière de vivre; une fortune considérable ne rend pas leur existence plus sensuelle.

Le produit que l'on retire des plantations dans le sertam n'égale pas, à beaucoup près, celui que le bétail y donne. Mon généreux hôte, par exemple, entretenait sur les campos nouvellement cultivés de sa propriété des troupeaux considérables de bœufs et de vaches et beaucoup de chevaux; les premiers sont gardés par de petits garçons nègres, et reviennent le soir à la fazenda où on les fait entrer dans un grand parc pour traire les vaches. J'y vis pour la première fois un exemple de l'éducation des bœufs dans le sertam, dont je parlerai plus en détail par la suite, et j'y trouvai les hommes destinés à la garde du bétail : on les nomme ici *vaqueïros*, et *campistos* dans Minas-Geraës : ils sont de la tête aux pieds vêtus de cuir de cerf. Cet accoutrement paraît singulier au premier coup d'œil, mais il est très-bon et très-utile, parce que ces gens ont souvent à courir après le bétail qui s'échappe à travers les buissons épineux et les forêts basses, ou bien sont obligés de l'y faire passer et de l'y rassembler. Leur habillement se compose de sept pièces (1) : le *chapeo* est un petit chapeau rond avec un bord étroit, qui s'élargit et s'allonge par derrière pour former une aile qui abrite le cou ; le *gibao* ou corset, qui est ouvert par devant, et sous lequel est le *guarda peïto*, se porte devant la poitrine : c'est un large morceau de cuir qui descend jusqu'au bas-ventre ; les *perneiras* ou culottes, au-dessous desquelles sont les bottes munies d'éperons. Un vêtement de ce genre dure long-temps, est frais, léger, et défend des épines et des branches pointues. Le vaqueïro, monté sur un bon cheval pourvu d'une grande selle rembourrée, tient à la main une longue perche dont l'extrémité est pourvue d'une pointe de fer émoussée, avec laquelle il écarte ou abat les bœufs furieux ; souvent il a aussi un lacet (*laço*) pour prendre les animaux farouches. Chaque fazenda à bétail a un nombre suffisant de ces gens : ce sont toujours des nègres, des mulâtres, des blancs, et quelquefois des Indiens. Ils sont généralement bons chasseurs, et exercés à poursuivre et à combattre, avec de gros chiens dressés à cette tâche, les jaguars et les autres animaux du même genre, qui ordinairement choisissent leur demeure dans le voisinage des grands troupeaux de bétail. Le propriétaire de la fazenda envoie, suivant les besoins, ses vaqueïros dans les différentes divisions de son domaine où sont les animaux; ordinairement il établit en conséquence plusieurs fazendas à bétail, où quelques-uns de ces vaqueïros habitent séparés de l'univers entier, et mènent une véritable vie de solitaires.

---

(1) Le cuir du *veado mateiro* (gouazoupira d'Azara) est le plus fort. On en fait ordinairement le corset. Le *veado catingeiro* (gouazoubira) donne des vêtemens plus légers.

Il y a encore à la Barra-da-Vareda quelques familles d'Indiens qui travaillent moyennant un salaire; on les emploie surtout à abattre du bois ou à chasser dans les forêts : ils prennent dans les plantations du propriétaire ce qui leur convient; M. Ferreïra est trop bon pour les en empêcher. Ils se couvrent de quelques vêtemens, surtout de chemises, et leurs femmes portent des tabliers de bandelettes de coton. La plupart avaient été baptisés : quelques-uns avaient une croix rouge peinte en rocou sur le front; leurs femmes avaient des demi-cercles noirs peints entre les seins, et d'autres raies de la même couleur sur le corps et sur le visage. Ils préparent la couleur rouge en longs morceaux qui ressemblent aux tablettes d'encre de la Chine, et les font en comprimant la membrane rouge du noyau du rocou.

Je trouvai parmi ces Indiens un vieillard qui avait les cheveux gris, mais le corps fort et robuste ; il comprenait la langue des Portugais et vivait avec eux. Il avait jadis tué un de ses compatriotes qui avait servi les Portugais, lorsque ceux-ci cherchaient les Camacans dans les forêts ; c'était à l'époque où les premiers, animés par un zèle déplorable à contraindre par le fer et le feu les sauvages à embrasser le christianisme et à se faire baptiser, envoyaient dans les forêts des détachemens armés. Une de ces troupes, conduite par un sauvage déserteur, s'avança dans ce canton ; les Camacans s'enfuirent de tous les côtés : mais le vieillard dont je viens de parler, qui se trouvait parmi eux, suivit pendant plusieurs jours à quelque distance, et sans être aperçu, les Portugais lorsqu'ils retournaient chez eux, et saisit l'occasion favorable pour percer d'une flèche l'Indien perfide. Ce Tell brésilien fixa ensuite avec plusieurs flèches le corps du traître à la terre. Aujourd'hui encore il s'enorgueillit de cette prouesse.

M. Ferreïra Campos m'avait accueilli de la manière la plus amicale avec ma nombreuse tropa et nous avait généreusement donné des provisions, du lait, rafraîchissement d'une rareté extrême jusqu'à ce moment, et une grande quantité de maïs pour nos mulets. Non content de se conduire avec un désintéressement si exemplaire, il mit un empressement aimable à me montrer ses vastes plantations; le riz et le maïs souffraient un peu de la sécheresse. La provision de maïs et de coton qui se trouvait sur la fazenda était extrêmement considérable. Il y avait entre autres quatre-vingt-onze arobes (2,265 livres) de coton emballé dans de grands sacs carrés de peau de bœuf, prêts à être expédiés à Bahia.

Les peaux de bœufs si communes dans le sertam sont ici au nombre des objets de première nécessité. On les découpe en lanières, on en fait des cordes, des licous, et on s'en sert aussi pour couvrir les charges des bêtes de somme. Le bétail de ces cantons est grand et charnu, et donne par conséquent de très-grandes peaux. Une très-bonne peau coûte 7 f. 80 c. à 10 f. 40.

On ne tue les bœufs que rarement et pour la consommation du ménage; mais on envoie de nombreux troupeaux de bœufs, ou *boiadas*, pour les vendre à Bahia, sous la conduite de quelques vaqueïros qui vont à cheval. Un fort bœuf se vend ici jusqu'à 7000 reis (43 f. 75 c.); à Bahia il est plus cher. Les propriétaires voisins font leur envoi en commun.

Je passai quelque temps dans cet endroit, tant pour m'instruire de l'éducation des bestiaux dans ces cantons que pour connaître l'histoire naturelle de ces régions élevées, qui à beaucoup d'égards ressemble à celle de l'intérieur de Minas-Geraës. Je trouvai parmi les mammifères le moco, espèce de cavia non encore décrite (1), petit animal de la grosseur d'un lapin, qui habite dans les débris de rochers des montagnes du Rio-Pardo, dans les environs du Belmonte, le long du Rio-San-Francisco, et dans des lieux semblables. Un Camacan que j'avais envoyé à la chasse m'apporta quatre de ces mocos dont la chair est bonne à manger.

---

(1) *Cavia rupestris*. J'en ai donné une courte notice dans l'*Isis* (année 1820, 1er cahier) (*en allemand*).

Koster dit que le moco habite dans le sertam d'Açu, et que c'est une espèce de lapin.

Parmi les oiseaux il s'en trouvait beaucoup de nouveaux pour nous et très-intéressans qui n'habitent que les montagnes de Minas-Geraës, notamment plusieurs espèces du genre myothera d'Illiger, et de divers petits oiseaux de la famille des granivores ; entre autres des gros-becs (1), des fringilles (2), des bruans et des bouvreuils (3).

Nos collections de botanique s'enrichirent de plusieurs espèces de graminées, de belles fougères, et de quelques plantes à belles fleurs parmi lesquelles je distinguai l'*allamanda cathartica* à grandes fleurs jaunes, qui dans quelques endroits était très-commune, et formait des buissons au milieu des débris de rochers. Nous avons aussi trouvé une casse magnifique qui a une cime conique très-touffue ; elle était ornée d'une profusion de longues girandoles de fleurs orange foncé assez semblables à celles du maronnier d'Inde (1). Ces arbres contribuaient infiniment à embellir des pâturages et des halliers qui étaient roussâtres et de couleur sombre.

---

(1) *Loxia torrida*, L., *lineola* ou *crispa*, qui n'a pas de plumes frisées sous le ventre ; le gros-bec bleu-de-ciel d'Azara.

(2) *Fringilla nitens* ; F. *Pileata*, le chingolo.

(3) *Emberiza brasiliensis*. *Pyrrhula mysia*. Vieillot.

Le 5 février je pris congé de M. Ferreïra, qui avait si généreusement exercé l'hospitalité envers nous, et je repartis de Barra-da-Vareda. A peu de distance de la maison, l'on entre dans une forêt qui a trois legoas d'étendue, et dont le sol s'élève insensiblement. Les montagnes de ce pays haut sont doucement arrondies, et annoncent le voisinage des plaines ouvertes et des chaînes élevées qui occupent une grande partie du Brésil. C'était pour nous un avantage bien salutaire de respirer l'air sec et sain de ces hautes régions, après avoir si long-temps lutté péniblement contre la fièvre dans les forêts humides de la côte. L'on n'a plus à redouter dans le sertam ce mal qui épuise les forces : les rivières y coulent avec rapidité sur des rochers, sans se mêler avec les plantes corrompues des marécages dont les émanations produisent dans les forêts de la côte un air humide et peu salubre. Le lait même, cette production principale des pays de pâturages, occasionne trop souvent dans les cantons bas et humides des malaises et la fièvre; mais dans le pays haut il ne fait pas de mal, et nourrit un grand nombre d'hommes, dont le corps robuste et la bonne mine prouvent que l'air y est sain, et que leur manière de vivre est bonne.

---

(1) Cette belle casse forme une espèce nouvelle, à moins qu'elle n'ait été décrite dans la monographie de ces plantes publiée à Montpellier.

La forêt de Barra-da-Vareda, de même que toutes celles du pays haut, n'appartient plus à celles qui ont des arbres gigantesques; elles se rapprochent des catingas, mais sont un peu plus élevées. Un grand nombre de beaux arbres et de plantes étaient en fleur, entre autres des bignonia des plus belles couleurs, un arbre de la famille des mauves avec des fleurs écarlates; il formera un genre nouveau: une plante grimpante de la diadelphie à fleurs rouge de carmin clair, une multitude de colibris (1) à sommet de la tête rouge et à gorge dorée, entouraient ces fleurs en bourdonnant. Plusieurs endroits de la forêt sont couverts de grands roseaux des marais, d'autres sont entièrement nus parce que l'on y a brûlé les arbres afin que le sol produisît de l'herbe pour le bétail. Ces emplacemens ne tardent pas à être revêtus de hautes fougères (*pteris caudata*) dont le feuillage, disposé horizontalement, offre un aspect singulier. En sortant de la forêt, on arrive à de belles prairies verdoyantes, dont la couleur, malgré la sécheresse de la saison, était aussi fraîche que celle des prairies d'Europe. Les sombres forêts qui entourent cette verdure gaie en rehaussent agréablement l'effet; une troupe de jumens paissaient au milieu de ces prairies avec leurs poulains qui prirent la fuite à l'aspect inattendu de notre tropa.

---

(1) *Trochilus mosquitus.*

On voyait sur les lisières du bois des arbres de vingt à trente pieds, dont les fleurs indiquaient qu'ils appartenaient à la syngénésie. Les espaces boisés alternaient avec les prairies, au fond desquelles s'étendaient de petits lacs. Parmi les nouveaux objets qui attirèrent notre attention en cet endroit, je citerai les cactus: de tous les côtés ils s'élevaient isolément, quelquefois à une grande hauteur; leur tige anguleuse et épineuse est ligneuse à sa partie inférieure; on y reconnaît encore les vestiges des angles qui les distinguent dans leur jeune âge, et on reconnaît plus distinctement les années de leur croissance à leurs branches étalées comme des girandoles : dans ce moment elles étaient surchargées de fruits arrondis. Ce cactus paraît être hexagone ou octogone : il porte de très-grandes fleurs blanches à l'extrémité supérieure de ses rameaux. Ses fruits sont dévorés avidement par une espèce de perroquet non encore décrite : c'est la perruche à ventre orangé (1). La chair du fruit du cactus, qui est d'un rouge de sang, rougit le bec de l'oiseau. Quelques cassiers très-gros à fleurs jaunes offraient un contraste très-frappant avec la forme roide des cactus.

---

(1) *Psittacus cactorum*. Longueur, neuf pouces huit lignes; envergure des ailes, quinze pouces quelques lignes; queue allongée et cunéiforme; toutes les parties supérieures d'un vert vif, mêlé d'un peu de gris brun sur le sommet de la tête et le derrière du cou; joues, menton et gorge d'un gris brunâtre olive, qui passe davantage à cette dernière couleur en se rapprochant de la poitrine; poitrine, côtés et ventre jusqu'au croupion orange vif; plumes rectrices, un peu bleu de ciel à la pointe et à la barbe intérieure; queue, vert clair; plumes du milieu sales, toutes jaunâtres à la barbe intérieure.

Plusieurs objets intéressans se montrèrent à nos chasseurs dans ces prairies nouvelles pour nous. Le grand jabiru (1) volait entre les bœufs le long des bords d'un étang : cet oiseau porte ici le nom de *touyouyou*. On distinguait parfaitement quand il volait, sur son plumage d'un blanc éclatant et sur son long cou, son collier noir. Bientôt les couricas (2) et les cigognes (3) remplirent aussi les airs ; on leur donne également le nom de jabirus. Tous ces oiseaux sont grands et ont des plumes blanches, voilà pourquoi les Brésiliens les confondent les uns avec les autres, et comme on n'en tue pas ordinairement, des chasseurs expérimentés ne savent même pas les distinguer avec exactitude. La signification des noms d'animaux donnés par Marcgraf commence à être généralement employée au nord de Bahia.

Une voix d'oiseau très-forte excite à l'instant, dans ces pacages des forêts, l'attention des voyageurs qui marchent dans la plaine découverte. Des curikakès innombrables (1) volent en troupes, bariolées de blanc et de noir, et franchissant les montagnes basses et boisées, se portent vers les lacs, les étangs, les flaques d'eaux et les pâturages, où ils habitent constamment. Cet oiseau porte ici le nom sous lequel Pison le désigne dans son *Histoire naturelle du Brésil.* Il est reconnaissable, quand il vole, à son cou blanc et à ses ailes noir mélangé, ainsi qu'à sa voix forte diversement modulée et assez agréable. Quelquefois on observe aussi dans cet endroit des volées de spatules (2) qui vont d'un étang à un autre, et qui sont remarquables par leur belle couleur de rose.

---

(1) *Mycteria americana.*

(2) *Tantalus loculator.*

(3) *Ciconia americana.*

---

(1) *Tantalus albicollis.* On a regardé généralement le curicaca de Marcgraf comme le *tantalus loculator* de Linné, jusqu'à ce que M. Lichtenstein ait rectifié cette erreur par son explication de l'ouvrage de Marcgraf, faite d'après les dessins originaux qu'il a retrouvés. Malgré tous mes efforts, je n'ai pu obtenir ce bel oiseau, il se montrait chaque jour à nous en petites troupes, et paraissait avoir le corps noirâtre ou noir mélangé et le cou noirâtre. Tout ceci confirme l'assertion que le curikake du sertam de Bahia et le curicaca de Marcgraf ne sont que le même oiseau.

(2) *Platalea ajaa.*

Tous ces oiseaux, extrêmement farouches, s'envolent à la première vue de l'homme, puis vont se poser de nouveau dans les herbages, au milieu des bœufs et des chevaux ; ils n'ont rien à y craindre ; le vaqueïro, sans cesse en mouvement sur son cheval, les dérange souvent, mais il ne leur tire jamais de coups de fusil. Ils vivent familièrement avec les quadrupèdes qui paissent, et cherchent à leurs côtés à tirer leur nourriture des prairies et des marais ; ils ne fuient que l'homme, qui, dans toute la nature, se montre comme le tyran le plus cruel pour troubler leur paix et leur harmonie.

En avançant alternativement entre les prairies et des touffes de bois, on trouve le pays toujours plus ouvert et plus uni. Les vastes pâturages du plateau élevé sur lequel nous voyagions en ce moment étaient échauffés par le soleil du midi, dont les rayons, réfléchis par des pierres nombreuses, étaient d'autant plus ardens. Vers le soir nous atteignîmes Anjicos, vieille maison en ruine qui avait été bâtie dans les bois à peu de distance d'un lac.

Le capitam Ferreïra, propriétaire de ce pâturage, y avait demeuré autrefois.

Ce canton est connu comme le dernier ou le plus oriental entre ce pays et la côte, où se trouve ordinairement le serpent à sonnettes, cobra cascavella des Portugais. On ne connaissait précédemment, dans l'Amérique méridionale, qu'une seule espèce de ce genre qui appartient à l'Amérique, et surtout à la moitié septentrionale de ce continent. M. de Humboldt nous en a fait connaître deux nouvelles espèces (1). En allant de ce canton à Minas-Geraës et dans l'intérieur du Brésil, le serpent à sonnettes devient de plus en plus commun; on en rencontre fréquemment de très-gros, et surtout dans les catingas ou bois peu élevés et dans les buissons pierreux des prairies. Ce reptile paresseux ne quitte pas son repaire pendant des journées entières, et revient volontiers au séjour qu'il a choisi. On remarqua que des bœufs d'un troupeau étaient mordus journellement dans un certain lieu, et mouraient des suites de la blessure; cet événement excita l'attention : on examina la route que le troupeau avait suivie ; on trouvait ordinairement le serpent roulé tranquillement sur lui-même, et on n'avait pas beaucoup de peine à le tuer. La morsure du serpent à sonnettes et du çurucucu sont à peu près également mortelles. On trouve ces deux reptiles dans ce canton, de même que le jiboya (*boa constrictor*), mais on n'y connaît pas le sucuriuba ; il est beaucoup plus commun dans Minas-Geraës : je m'en suis convaincu en voyant de très-grandes peaux de ces serpens qu'on en avait apportées (1).

---

(1) *Crotalus loeflingii* et C. *cumanensis*. Voyez *Zoologie* ou *Anatomie comparée*, tom. II, p. 1.

Les bois d'Anjicos nourrissent une quantité de diverses espèces d'oiseaux, notamment de périkitos et de loriots noirs. La maison en ruines dans laquelle nous passâmes la nuit était remplie d'hespéries extrêmement petites, qui volaient en si grand nombre que l'on ne pouvait se dérober à leur importunité : elles étaient poursuivies par de grosses chauve-souris, qui de même tournaient sans cesse autour de nos têtes.

---

(1) Le boa dont M. d'Eschwége parle dans son *Journal von Brasilien*, sous le nom de *sucuriu*, n'est sans doute pas le *boa constrictor*, c'est le *boa anacondo de Daudin*. M. d'Eschwége convient que l'on a beaucoup exagéré le danger du serpent à sonnettes.

En quittant Anjicos je parcourus quatre legoas avant d'atteindre Vareda, fazenda de bétail qui appartient à M. Ferreïra. On rencontra d'abord de vastes pâturages unis; leur surface était entrecoupée de buissons, et dans ce moment couverte d'une herbe haute desséchée. L'œil y cherchait vainement un point agréable sur lequel il pût se reposer avec plaisir. Des arbrisseaux gris et vert foncé, et des cactus isolés s'élevant de tous côtés en girandoles, ne contribuaient nullement par leur aspect roide à donner au paysage un air animé. Nous parcourions des prairies immenses qui n'avaient de bornes que l'horizon, et dans lesquelles paissaient les chevaux et les bœufs, tourmentés au milieu du jour par des essaims innombrables de mouches à aiguillons (*mutucas*); ou bien nous traversions des bois peu élevés, et des plaines couvertes d'une herbe courte et de beaucoup de pierres. Nous aperçûmes pour la première fois dans ces plaines le pic des champs (1) qui n'habite que les hautes chaînes de l'intérieur du Brésil, et occupe presque toute la largeur de l'Amérique méridionale;

---

(1) *Picus campestris*, le charpentier des champs. Voyage d'Azara, tom. IV, p. 9.

c'est Azara qui l'a décrit le premier parmi les oiseaux du Paraguay. Il se nourrit principalement de termites et de fourmis, qui sont extrêmement nombreuses dans ces plaines. On y rencontre, dans les forêts et dans les pâturages, de grands tertres coniques d'argile jaune qui ont souvent cinq à six pieds de haut et qui sont l'ouvrage des termites. Dans les terrains ouverts ou campos, leur forme est ordinairement un peu plus aplatie (1). Des nids semblables, de forme arrondie, et de couleur brune noire, sont suspendus aux grosses branches des arbres, et chaque tige de cactus en supporte un ou plusieurs. Le pic des champs se pose sur ces nids et les frappe de son bec : il est très-utile à ce canton en détruisant les insectes nuisibles, qui en Brésil sont les plus grands fléaux de l'agriculture. Pendant que ces insectes destructeurs établissent leur galerie sur la terre et au-dessous de sa surface ; pendant que du fond de la terre ils les conduisent jusque sur les parois des habitations humaines, ils sont dans ces lieux poursuivis par des ennemis nombreux. Les tamanoirs (1), les pics, les myothères ou fourmiliers, et plusieurs autres animaux, vengent les planteurs dont la récolte entière est souvent dévorée par ces petits ennemis devastateurs. A la vérité ils n'occasionnent pas dans les pâturages du sertam et dans les grandes plaines de l'intérieur, nommées *Campos Geraës*, d'aussi grands dommages que dans les cantons cultivés, puisque les habitans s'occupent principalement d'élever du bétail. L'on y a bien plus à redouter les sécheresses et le manque de pluie; depuis trois ans consécutifs ces deux fléaux avaient causé des dommages incalculables.

---

(1) Voyez Eschwége, *Journal von Brasilien*, p. 109.

(1) *Myrmecophaga*.

Le soir j'arrivai, par une pluie d'orage très-forte, à la fazenda de Vareda, où les vaqueïros étaient occupés à traire les vaches que l'on venait de faire rentrer dans le coral. Tous les soirs on ramène du pâturage un certain nombre de vaches; puis on fait boire les veaux que l'on a tenus attachés pendant toute la journée dans un petit enclos. C'est une imperfection de l'éducation du bétail dans le sertam de Bahia, qui n'a pas lieu, dit-on, dans Minas-Geraës. Dans cette dernière province on fait sortir les vaches seules, et on mène les veaux dans un autre pâturage : le soir on rassemble tout le troupeau dans le coral. Le soin du bétail sauvage dans le sertam est sous d'autres rapports bien en arrière de ce qu'il est dans Minas-Geraës, où le bétail est doux; les fazendas sont entourées de fossés et de haies; ainsi l'on n'a besoin que de jeter le lacet aux cornes des vaches pour les prendre; dans le sertam, au contraire, on les poursuit à cheval à travers les prairies et les forêts, et l'on est souvent obligé de se mettre en garde contre leurs attaques avec des perches. Le bétail dans Minas-Geraës est plus grand et donne plus de lait, et par conséquent plus de fromage pour vendre; on n'y tue pas de veaux, mais pour opérer la séparation de la partie caseuse, on se sert au lieu de la fressure des veaux de celle des tapirs, des grands tatous, des cerfs et des pécaris. Afin que la race des bestiaux ne s'abâtardisse pas, on y prend toujours un taureau d'une autre fazenda, et on ne laisse porter les vaches que dans leur quatrième année. Au Brésil on ne sait pas faire le beurre; d'ailleurs la chaleur l'empêcherait de se conserver, et le haut prix du sel le rendrait trop cher. Les règles de l'éducation du bétail les plus connues ne sont pas assez suivies dans le sertam. Les vaqueïros, ou plutôt les campistos de Minas ont une besogne bien plus facile que ceux du sertam, et ne portent pas non plus le vêtement de cuir qui est indispensable pour ceux-ci.

La situation de Vareda au milieu de vastes prairies unies, entourées de collines à pente douce, et couvertes de catingas, et où en quelques endroits s'étendent les étangs fréquentés par les jabirus, les touyouyous, les curicacas, et la spatule rose, n'est pas désagréable; mais ordinairement les vents y sont très-incommodes. Dans toutes les plaines du sertam, plus on s'approche des campos geraës de Minas, de Goyas et de Pernambouc, plus l'air est purifié fréquemment par les vents, par conséquent, dès qu'on a passé Barra-da-Vareda, il n'y règne plus de fièvre, et le voyageur, accoutumé à la chaleur, trouve que les vêtemens légers qui jusqu'à présent lui ont suffi ne le garantissent pas assez de la fraîcheur le matin et le soir, et même pendant le jour ne sont pas assez chauds. Aussi dès notre arrivée à Vareda avons-nous ressenti des symptômes de catarrhe, mais qui disparurent dès que nous nous fûmes accoutumés graduellement à la température plus fraîche.

Le 8 je poursuivis ma route à travers des prairies marécageuses remplies d'eau et de roseaux peu élevés, dans lesquels le canard à crête (1) fait son nid, puis des forêts basses, et des pâturages secs et arides. Beaucoup d'objets nouveaux en histoire naturelle se montrèrent à nous : je me contenterai de citer le criangu, espèce nouvelle d'engoulevent (2), qui vole pendant le jour, et se tient dans les pâtis entre les chevaux et les bœufs.

Ayant rencontré beaucoup de forêts et de catingas durant cette journée, nous vîmes aussi plusieurs plantes intéressantes. Un grand nombre d'oiseaux chantans animaient de nouveau les halliers, entre autres le sofré (1), espèce de loriot que nous n'avions pas encore aperçu, au plumage orangé vif, mêlé de noir : le chant de ces oiseaux est extrêmement agréable par la diversité et le changement des tons. Perchés en grand nombre sur un arbre dont le feuillage était touffu, ils offraient, par le contraste de leur couleur avec le vert, un coup d'œil magnifique.

---

(1) Azara, *Voyage*, tom. IV, p. 331.

(2) *Caprimulgus diurnus :* oiseau court et gros avec une grosse tête; longueur de la femelle, dix pouces deux lignes; envergure des ailes, deux pieds trois pouces; iris brun de café; parties supérieures agréablement mélangées de gris brun, de jaunâtre roux et de brun noir; grandes taches brun noir à larges bordures jaune roux, et parsemées de petits points de même couleur sur la tête; plumes scapulaires tachées de même; les taches foncées ont un entourage jaune roux : raie jaune clair presque insensible au-dessus de l'œil; menton jaune pâle, rayé transversalement de gris brun, large tache transversale blanche sur la gorge; cinq premières plumes des remiges brun noir, avec une bande transversale blanche sur leur milieu; queue marbrée de brun noir et de jaune clair avec neuf et jusqu'à dix bandes transversales tachetées de brun noir; dessous du cou et haut de la poitrine agréablement marbré; toutes les autres parties inférieures blanches avec des lignes transversales gris brun pâle; milieu du ventre, blanc non tacheté.

La senhora Simoa, propriétaire d'une fazenda à Tamburil, village dans un canton montagneux où nous arrivâmes le soir, nous donna l'hospitalité dans sa maison, située très-agréablement dans une forêt boisée sur le Riacho-da-Ressaque. On nous y regarda avec beaucoup de curiosité, parce qu'on nous assura qu'on n'avait pas encore vu d'Anglais ; mais nous ne manquâmes de rien, et on nous logea avec quelques voyageurs brésiliens dans une grande chambre où nous suspendîmes nos hamacs. Quand la nuit commença tous les commensaux de la maison se rassemblèrent, suivant l'usage de ce pays, pour chanter les litanies ; car dans ces fazendas ou habitations solitaires il y a ordinairement une chambre où se trouve une caisse ou une armoire qui renferme quelques images de saints; les habitans s'agenouillent devant ces images pour faire leurs dévotions. Je n'ai pas entendu parler ici de prêtres qui vont de côté et d'autre avec un autel, comme Koster en a trouvé dans le sertam de Séara (1).

---

(1) *Oriolus Jamacaii*, L.

Pour aller de Tamburil aux frontières de Minas-Geraës, on traverse un pays âpre, uniformément couvert de catingas, un peu montagneux, et entrecoupé de ravines. On suit le cours du Riacho-de-Ressaque en remontant par une route qui est d'abord très-agréable, ornée d'arbrisseaux croissant à l'ombre, et habités par de jolis colibris. Le ruisseau fait plusieurs cascades, et répand une fraîcheur qui nous parut délicieuse, car la chaleur était considérable et le chemin en partie très-pénible pour nos bêtes de somme. La variété des fleurs qui nous entouraient compensait amplement les petites fatigues du voyage. Parmi les beaux végétaux que je rencontrai je me bornerai à citer de superbes casses, dont les grandes touffes de fleurs orangées répandaient une odeur balsamique(1); des grenadilles à fleurs violettes et rouges, mais inodores, et une plante grimpante à fleurs d'un rouge foncé (2), qui en s'entrelaçant dans le sommet des arbrisseaux au-dessus de nos têtes formait une allée couverte. Les buissons de mimosa à feuillage délicatement et finement découpé étaient très-incommodes dans les sentiers en partie impraticables, en couvrant de leurs branches épineuses l'argile jaune ou rouge qui forme ici la surface du sol et qui était desséchée par le soleil.

---

(1) *Koster travels*, p. 85; *Voyage*, p. 150.

Dès que l'on a franchi les chaînes de montagnes qui s'élèvent uniformément les unes au-dessus des autres, et qui sont entièrement ombragées par des catingas ou des carascos (3); on traverse, en suivant le Ressaque, de petites prairies remplies d'herbes qui ressemblent aux roseaux : partout de nouveaux oiseaux par leur accens, et de nouveaux végétaux par les teintes de leurs fleurs causent des distractions agréables. J'y rencontrai fréquemment le nid d'un oiseau non encore décrit (1); il le compose d'un très-grand nombre de petits morceaux de bois sec, le suspend à une branche d'arbre, et n'y laisse qu'une petite ouverture ronde : tous les ans il en place un nouveau au-dessus de l'ancien; de sorte que j'ai trouvé quelquefois une suite de ces nids qui avaient trois à quatre pieds de longueur et se balançaient à une bran-

---

(1) Cette espèce parait être le *cassia mollis* de Wahl.

(2) C'est probablement un nouvel ipomœa.

(3) On appelle carascos les forêts les plus basses situées sur les limites des grandes plaines arides et unies nommées *campos geraës* : elles ont dix à douze pieds de hauteur, et semblent composées à peu près des mêmes espèces d'arbres; on peut les comparer aux bocages de coudriers que l'on rencontre en plusieurs endroits d'Allemagne, et avec les-

---

quels elles ont beaucoup de ressemblance. Ces arbrisseaux étant tous morts, il fut impossible de déterminer à quelle famille ils appartenaient.

(1) *Anabates rufifrons* : c'est le *sylvia rufifrons* du muséum de Berlin. Longueur, six pouces neuf lignes; toutes les parties supérieuree sont d'un gris brun, léger et pâle, passant un peu au jaunâtre dans certains endroits; front et sommet de la tête garnis de plumes étroites et pointues qui ne forment cependant pas une huppe; front, brun roux foncé; raie gris blanc pâle, presque insensible au-dessus de l'œil; parties inférieures blanchâtres et gris brunâtre pâle; gorge et milieu du ventre très-blancs; croupion et côtés passant au jaune; ailes et parties supérieures un peu gris brunâtre olive.

che mince. En examinant une de ces demeures aériennes, nous en avons trouvé la partie inférieure habitée par une espèce de rat (1), tandis que l'oiseau occupait encore la partie supérieure.

Dans les endroits où l'enveloppe de gazon permettait à la roche de se montrer, je trouvai de la staurolite en cristaux simples, avec un peu d'amphibole dans du schiste micacé. Les carascos ou bois nains dans lesquels nous voyagions étaient, à notre grande surprise, entièrement dépouillés de feuilles, comme les forêts d'Europe en hiver. A mon arrivée à Ressaque je ne pus obtenir aucune explication satisfaisante de ce phénomène. Un planteur intelligent disait que deux ou trois ans auparavant, dans le mois d'août, une gelée très-forte avait tué les arbres; d'autres personnes, au contraire, prétendaient qu'une sécheresse extrême du sol en était la cause.

Ressaque est un petit endroit où trois familles

---

(2) *Mus pyrrorhinos*. Rat des catingas: queue très-longue; grosseur d'un lérot; corps gris brunâtre sale, à peu près de la couleur du hamster; région voisine du nez, grandes oreilles peu velues, et cuisses, dans le voisinage de la queue, rouge brun.

d'hommes de couleur cultivent un terrain situé sur une hauteur en pente douce, et entourée de carascos ; ils élèvent aussi des bestiaux. Les buissons morts qui bornent l'horizon de tous les côtés donnent à ce canton un aspect d'une uniformité extrêmement triste ; un agavé et quelques orangers répandent seulement un peu de gaîté auprès des cabanes des habitans. Dans cette contrée d'un aspect morne on ne voit qu'un très-petit nombre d'animaux ; le viraboste (1), au plumage violet noir brillant et à gorge rouge, vivifiait seul en quelque sorte les forêts de buissons desséchés. On nous fit loger dans une des cabanes : elle était infestée par les marimbondos : ils s'occupaient à construire leurs nids dans notre chambre, personne n'était en sûreté contre leur aiguillon. Nos mulets même, qui paissaient à peu de distance, prirent la fuite ; ce ne fut qu'en fermant la porte et les fenêtres que nous parvînmes à nous mettre à l'abri de ces insectes qui semblaient vouloir nous disputer notre logement. Vers le soir il s'éleva un orage violent ; il tomba des torrens de pluie accompagnés d'une grêle épaisse. Mes gens, qui n'avaient jamais vu un météore semblable le long de la côte maritime, ramassèrent par curiosité ces grains transparens, et témoignèrent hautement leur surprise.

---

(1) *Tanagra bonariensis.*

Une petite vallée nue, située entre des hauteurs couvertes de carascos, mène à la fazenda d'Ilha, qui est éloignée de quatre legoas : elle a un aspect sauvage et peu agréable, car les bois peu élevés qui l'entourent sont uniformes et en partie desséchés; partout se montrent des herbes hautes, sèches ou marécageuses, et l'on ne jouit d'aucune perspective. Les mousses et les fougères croissent en plusieurs endroits. Heureusement pour les voyageurs, le canario (1) et le pintasilgo (2), deux des oiseaux du Brésil qui chantent le mieux, leur donnent quelques distractions. Le viraboste s'y montre en petites troupes; les plus âgés, qui ont la poitrine rouge, se joignent rarement aux autres. Un autre tangara, que je ne trouve décrit nulle part (3), se perche sans rien dire sur les sommets les plus hauts des buissons ; on trouve surtout ici beaucoup d'espèces de moucherolles, et les espèces les plus grosses qui ont de l'affinité avec eux, que Buffon a nommées *bécardes* et *tyrans*, et Azara *suiriri*. Les bécardes y sont plus rares que dans les provinces plus basses (1).

---

(1) *Emberiza brasiliensis*, Lin.

(2) *Fringilla magellanica.*

(3) *Tanagra capistrata :* Longueur, six pouces dix lignes; envergure des ailes, neuf pouoes huit lignes : il ressemble assez

Le terrain s'abaisse de plus en plus jusqu'à Ilha, et les arbrisseaux diminuent aussi de hauteur dans la même proportion, jusqu'à ce que l'on arrive à la vue des campos geraës, qui se présentent comme un monde nouveau. Des plaines immenses entièrement dénuées de forêts, ou bien des collines à pentes douces qui se prolongent en chaînes, et qui sont couvertes

---

pour la forme extérieure au bouvreuil : tour de la mandibule inférieure noir ; joues et moitié antérieure du sommet gris-brun sale clair ; gosier, dessous du cou, poitrine et haut du ventre jaune rougeâtre pâle : toutes les parties supérieures gris bleu cendré.

(1) L'on a généralement confondu les deux espèces les plus communes, et Sonnini même est tombé dans cette erreur. Le *lanius pitanga* de Linné et le *l. sulphuratus* se ressemblent beaucoup : ces répétitions de formes chez les oiseaux sont très-fréquentes au Brésil, mais les deux oiseaux diffèrent tellement par le bec qu'on ne peut les confondre. Celui qui fait sans cesse entendre ce cri : *bentivi* ou *tictivi*,

d'herbe sèche et haute et d'arbrisseaux épars, se développent à perte de vue. Ces campos, qui s'étendent jusqu'au Rio-San-Francisco, jusqu'à Pernambouc, à Goyas et au-delà, sont coupés dans différentes directions par des vallées où naissent les rivières qui, de ce plateau élevé, descendent vers la mer. La plus remarquable est le Rio-San-Francisco, il prend sa source dans la Serra-da-Canastra, que l'on peut regarder comme formant la limite entre les capitaineries de Minas-Geraës et de Goyas. Dans les vallées qui coupent cette chaîne et ces plateaux nus, les bords des rivières et des ruisseaux sont garnis de forêts ; des bois isolés se trouvent aussi cachés dans ces enfoncemens,

---

a le bec mince et allongé ; l'autre, qui répète distinctement *guei*, *guei*, a un bec large et convexe en dessous. Sonnini se trompe en disant que le nei-nei d'Azara prononce à Cayenne le mot de *tictivi* ; c'est, comme je l'ai déjà dit, le cri du pitanga. Cette erreur a aussi été commise par Vieillot dans son *Histoire naturelle des oiseaux de l'Amérique septentrionale*, il prononce, tom. I, pag. 78, que le tictivi répète quelquefois *guei*, *guei*, tandis que c'est le cri de l'autre espèce, le *lanius sulphuratus* de Linné. Azara a au contraire distingué avec beaucoup d'exactitude, d'après leur cri et leur forme, ces deux oiseaux très-communs au Brésil.

surtout en approchant des frontières de Minas-Geraës; ce genre de forêts est un des principaux traits caractéristiques de ces régions découvertes. On s'imagine quelquefois avoir devant soi une plaine continue, et tout à coup l'on se trouve sur les bords d'une vallée étroite, profondément escarpée, l'on entend un ruisseau murmurer au fond, et l'œil plonge sur les cimes d'une forêt dont les arbres embellis par des fleurs variées garnissent ses rives. Ici, dans la saison froide, le ciel est constamment couvert et le vent continuel; dans la saison sèche, la chaleur est d'une ardeur étouffante, toute l'herbe est desséchée, le sol brûlant; l'eau potable manque entièrement. Cette description prouve que les campos geraës du Brésil oriental, quoique dépourvus de forêts et généralement unis, diffèrent cependant des steppes de l'ancien et du nouveau monde, dont M. de Humboldt a fait une peinture si belle et si fidèle (1) : car les llanos ou les steppes au nord de l'Orénoque et les pampas de Buénos-Ayres ne ressemblent pas aux campos geraës, et les steppes de l'ancien monde en sont encore plus dissemblables. Ces campos geraës ne sont pas parfaitement unis ; leur surface offre alternativement des hauteurs en pente douce et des plateaux, aussi leur aspect est-il uniforme et inanimé, surtout dans la saison sèche. Cependant ils ne sont pas aussi nus que les llanos et les pampas, et moins encore que les steppes de l'ancien monde, car partout ils sont tapissés d'herbe qui souvent s'élève assez haut ; de petits arbrisseaux couvrent ordinairement les pentes et quelquefois des plateaux entiers ; par conséquent les rayons du soleil n'y produisent pas des effets aussi violens que dans les llanos, et l'on n'y éprouve pas non plus les vents secs et étouffans ni les tourbillons de sable, qui sont si incommodes pour les voyageurs dans les llanos de l'Amérique, les déserts de l'Afrique et de l'Asie, et les steppes de l'Asie.

---

(1) *Ansichten der Natur*, p. 1. *Tableaux de la Nature*, pag. 1.

En venant de la côte maritime on gravit d'abord ce premier degré des montagnes de l'intérieur du Brésil, qui n'est pas très-élevé dans la région que j'ai parcourue, puisqu'il n'y tombe pas de neige, et que la gelée et la grêle y sont des phénomènes très-rares : d'ailleurs une grande partie des arbres y conservent leur feuillage toute l'année ; mais un peu plus à l'ouest ce n'est plus de même sur quelques points élevés ; si l'on continue à voyager vers la partie la plus haute des campos geraës, on arrive à la chaîne de montagnes qui s'étend sur leur surface, mais qui ne peuvent se comparer à la Cordillière des Andes de l'Amérique espagnole, et n'offrent ni cimes couvertes de neiges perpétuelles, ni volcans. M. d'Eschwége a donné la description des hautes chaînes de Minas-Geraës (1), et M. de Humboldt a expliqué la connexion des chaînes de montagnes de l'Amérique espagnole et de l'Amérique portugaise (2).

Les régions de l'Amérique méridionale dépourvues de bois ne se ressemblent que par la nature animée, et se distinguent surtout des steppes de l'ancien monde parce que leurs divers peuples primitifs, au temps de la découverte par les Européens, étaient au degré le plus bas de la civilisation, ne vivant que de la chasse, tandis que ceux de l'ancien monde étaient nomades, état qui n'a nullement existé en Amérique.

---

(1) *Journal von Brasilien.*

(2) *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, tom. II, pag. 153.

Étant parti de la fazenda de Ilha, j'arrivai au bout d'une legoa et demie de marche au quartel geral de Valdo sur les limites de la capitainerie de Minas-Geraës; on traverse des plaines couvertes de hautes herbes desséchées, et où l'on aperçoit çà et là des arbres isolés que le vent tient très-bas, et des bouquets de bois épars. Je vis plusieurs oiseaux nouveaux, entre autres le moucherolle à longue queue fourchue (1), qui vole très-mal à cause de ses longues rectrices très-incommodes, et d'autres espèces du même genre.

J'atteignis Valo à la lueur des éclairs : c'est une chétive maison en terre, habitée par un fourrier et deux soldats que l'enseigne commandant du poste d'Arrayal do Rio-Pardo y envoie. Ils sont chargés, pour prévenir la contrebande, de visiter tous les voyageurs qui arrivent et qui partent, et en ce moment de changer les espèces espagnoles contre les portugaises, opération à laquelle le gouvernement gagne. Quoique cette maison ne nous mît pas même à l'abri de la pluie, je me décidai à y passer quelque temps, afin de bien connaître les campos geraës.

---

(1) *Muscicapa tyrannus*, L.

On était à la fin de la saison des pluies lorsque je m'établis dans cet endroit : la sécheresse était déjà assez considérable et accompagnée de beaucoup de vent; on éprouvait alternativement des orages violens et de petites ondées de pluie. La température était rude, froide et désagréable pour nous, qui durant notre séjour le long de la côte avions été accoutumés à un climat tout différent. Le matin, par un temps de brouillard, le thermomètre de Réaumur se tenait à 14 degrés; par un temps sec accompagné de quelques rayons de soleil, ou bien par un temps couvert et venteux, il se tenait en hiver à 19 degrés et demi. Cette température et l'absence totale de moustiques nous rappelaient vivement notre patrie. Elle nous obligea en même temps de changer de vêtemens. Nous reconnûmes aussi que nous pouvions y supporter un fort exercice, et en conséquence nous entreprîmes des courses de tous les côtés dans ce pays solitaire et agreste.

Nous trouvâmes sur la partie de ces campos geraës qui confine avec le sertam de Bahia des fazendas isolées et situées à de grandes distances les unes des autres; on y cultive le maïs et d'autres végétaux ; mais l'éducation du bétail forme toujours la branche principale d'industrie, quoique le nombre des bêtes à cornes de ces cantons ne soit nullement comparable à celui qui se trouve dans les llanos (1). Les vaches ne donnent que peu de lait à cause de la sécheresse des pâturages, de sorte que nous avions beaucoup de peine à nous procurer pour de l'argent cette boisson si agréable pour un Allemand. On éleve ici un grand nombre de chevaux, et les habitans ne sortent de chez eux qu'à cheval : il est très-rare de voir quelqu'un aller à pied. Les vaqueïros sont généralement vêtus en cuir. Les femmes portent des chapeaux de feutre noir, et sont aussi habituées que les hommes à aller à cheval. Pour rendre les peaux de cerfs bien souples, on les frotte avec de la cervelle de bœuf quand elles ont été tannées; les sauvages de l'Amérique septentrionale emploient le même procédé pour préparer les peaux des animaux. On convient dans le sertam que les peaux passées de cette manière sont très-souples, mais on prétend qu'elles ne se soutiennent pas plus d'un an, et pour les rendre plus durables, on les frotte d'abord avec du suif, et ensuite avec de la cervelle.

---

(1) Humboldt. *Voyage au nouveau continent*, tom. II, chap. XVII.

Le commerce de Minas avec Bahia se fait ici par différentes routes. De grandes tropas de soixante à quatre-vingts mulets et même plus vont et viennent sans cesse pour transporter les marchandises, surtout le sel dont on manque dans Minas. On décharge les mulets à Valo pour subir la visite, puis on suit ordinairement la route le long du Rio-Gavião. La vue d'une de ces tropas est intéressante. Sept mulets composent un *lot* qu'un homme conduit, charge et soigne. Le premier âne de la tropa a un harnois bariolé et garni de nombreux grelots. Le maître de la tropa est en avant à cheval avec quelques-uns de ses associés ou de ses aides; tous sont armés de longues épées et vêtus de bottes de cuir brun qui montent très-haut. Leur tête est couverte d'un chapeau de feutre gris blanc. Ces tropas interrompent quelquefois la triste uniformité de ces campos.

On rencontre peu de créatures humaines dans cette région; en revanche la grande quantité de bêtes sauvages et de végétaux fait bien vite oublier ses grossiers habitans. La nature de ces campos geraës diffère tant de celle de la région inférieure de la côte maritime, que le naturaliste y trouve à s'occuper long-temps quand il y emploie le loisir nécessaire. Plusieurs objets curieux étant épars ne se rencontraient qu'accidentellement; ainsi on ne peut les trouver que peu à peu : quant aux vaqueïros, hommes agrestes, indolens et uniquement occupés du soin de leurs bestiaux, on ne peut attendre aucune aide de leur part. Ce n'est qu'avec peine qu'on parvient en les payant bien à les faire aller à la chasse. Eloignés de toute prétention au titre d'hommes instruits ils regardent l'étude de l'histoire naturelle et les travaux qui l'accompagnent comme une occupation niaise et puérile. Je n'ai obtenu ici que ce que je me suis procuré par mes efforts et par la chasse; c'est pourquoi mes chasseurs étaient constamment occupés.

Le nombre des quadrupèdes est ici moins considérable que dans les forêts inférieures. Cependant on rencontre dans Minas-Geraës une espèce de cerf que l'on nomme *veado cam-*

peïro (1); c'est probablement le *cerf du Mexique* (2) des naturalistes, qui devient aussi gros que notre chevreuil, dont le bois a trois andouillers, qui a une queue, et dont le pelage est brun rouge. Ces animaux préfèrent les plaines nues aux forêts, et s'enfuient en faisant des bonds prodigieux quand ils aperçoivent un ennemi. Il est difficile de les tuer, il faut surtout faire attention au côté d'où vient le vent si l'on veut les tirer avec succès. On tire parti de la chair et de la peau de cet animal.

Si l'on s'enfonce davantage dans le campo jusqu'aux sources du Rio-San-Francisco, l'on trouve surtout dans la Serra-da-Canastra et dans d'autres grandes forêts la grande espèce de cerf dont le bois a cinq dents et plus à chaque division, et que l'on nomme ici *veado galhero* ou *cucuapara*; elle est vraisemblablement identique avec la guazupucu d'Azara. Le veado mateiro et le catingeiro (3) vivent dans les forêts des vallées; on les chasse l'un et l'autre avec des chiens, et on en tire le même parti que des autres espèces. On raconte que le grand cerf, mais je n'ai pas été témoin du fait, lorsqu'il a été blessé, se précipite sur les chasseurs ; c'est ce que font souvent aussi les cerfs d'Europe quand ils sont en rut. Cependant on n'accorde pas ici aux animaux du Brésil le degré d'intelligence qui est attribué aux cerfs d'Europe dans un ouvrage publié récemment (1) ; on prétend que lorsqu'ils sont blessés ils savent trouver des herbes salutaires et les mettent sur leurs blessures. Il est difficile que nos chasseurs d'Allemagne aient jamais observé une intelligence si marquée ou un instinct si judicieux chez les bêtes fauves.

---

(1) Le guazati d'Azara. Le mataconi que M. de Humboldt a vu dans les llanos de Calabozo appartient sans doute aussi à cette espèce. Azara parle d'une variété blanche de ce cerf.

(2) *Cervus mexicanus*.

(3) *Guazupita* ou *guazubira* d'Azara.

Le guara ou lobo (2) habite avec les cerfs les régions ouvertes. Il paraît être commun sur toute la surface de l'Amérique méridionale dépouillée de forêts. C'est pourquoi M. Cuvier l'a regardé avec raison comme le *canis mexicanus*. Cependant il serait peut-être plus convenable de le nommer d'après son habitude de vivre dans les forêts qui le caractérise parfaitement. On l'a aussi appelé *ursus cancrivorus*; mais il n'a rien de commun avec les ours : cette dénomination convient au contraire à plus juste titre au raton (1) de l'Amérique méridionale ; dans le voisinage de la côte orientale, il habite les buissons de mangliers, et y est connu sous le nom de guassini (2). Le guara ou loup rouge n'est pas rare à Valo, et plus commun encore quand on s'approche davantage de Minas. Tous les habitans m'ont unanimement assuré qu'il n'attaque jamais les animaux vivans.

---

(1) Voyez Eschwége, *Journal von Brasilien*, pag. 202 à la note.

(2) *Aguara guazu* d'Azara.

Les forêts et les bois, surtout dans les vallées, sont habitées par le guariba noir (3), qui est probablement le caraya d'Azara. C'est une rareté particulière à ce canton. Le mâle a le pelage noir foncé, à poils très-longs; la femelle au contraire est gris jaunâtre pâle ; différence remarquable qui se voit rarement parmi les singes. On fait vivement la chasse au mâle à cause de sa belle fourrure noire qui sert de couverture pour les selles, c'est pourquoi la femelle est beaucoup plus commune. Cette espèce paraît se distinguer du *mycetes belzebul* surtout par la différence de couleur des deux sexes, car chez toutes deux la femelle est d'un noir brun. Ces singes, ne vivant que dans les catingas, ne peuvent pas être considérés proprement comme animaux des campos. En revanche ces plaines ouvertes réclament à bon droit le grand tamanoir (1) ou tamandua bandeïra, cavallo des Brésiliens, que l'on y rencontre fréquemment. La grande quantité de nids de termites, tellement répandus partout en tertres aplatis dans le campo qu'ils ne sont éloignés les uns des autres que de dix à vingt pas, offre une nourriture abondante à cet animal; il creuse avec ses ongles longs et recourbés un trou dans ces nids; les petites chouettes s'en servent ensuite pour y déposer leurs œufs.

---

(1) *Lotor* ou *procyon.*

(2) Prononcez *guaxinim.*

(3) *Mycetes.*

Parmi les nouvelles productions de la nature que je trouvai pour la première fois, l'ema ou nandu, qui porte aussi le nom de touyou (2), ne fut pas le moins intéressant. Ce grand oiseau, qui est l'autruche de l'Amérique, est très-commun dans les campos geraës, où on le chasse rarement. Une femelle, avec quatorze petits qui étaient éclos depuis six mois, vivait tranquillement dans le voisinage de Valo. Personne ne l'inquiétait : il fallait que des Européens avides arrivassent pour troubler son repos et attenter à sa vie. Cet oiseau, étant défiant et très-fin, évente la présence des chasseurs même très-éloignés ; il faut donc user de beaucoup de précaution pour s'en emparer. A la course il fatigue un cheval parce qu'il s'enfuit non en suivant une ligne droite, mais en faisant de nombreux détours. Quand le nandu, avec ses quatorze petits qui avaient atteint plus de la moitié de leur grosseur, se montra pour la première fois, après que nous l'avions vainement attendu depuis plusieurs jours, trois de mes chasseurs se mirent aussitôt en embuscade et on poursuivit les nandus de leur côté ; mais les oiseaux furent aussi fins qu'eux et ne se laissèrent pas tromper. Le hasard amena dans cet instant un vaqueïro à cheval et bien armé qui résolut aussitôt d'attraper les nandus ; il commença par suivre lentement la troupe, puis courut au grand galop, et par diverses attaques il réussit à tuer un des petits en sautant avec promptitude à bas de son cheval. Un coup bien dirigé avec du gros plomb, abattit le plus gros de ces oiseaux. Nous renouvelâmes fréquemment cette espèce de chasse, et un de mes chasseurs, vers lequel on avait fait aller trois nandus, en tua un vieux: c'était une femelle ; elle avait quatre pieds cinq pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, et sept pieds d'envergure ; elle pesait cinquante-six livres et demie. Je trouvai dans son estomac de petits cocos et d'autres fruits très-durs, et toutes sortes d'herbes, des restes de serpens, de sauterelles et d'autres insectes. La chair du nandu a un fumet un peu désagréable, et ne se mange pas. On dit qu'elle engraisse beaucoup les chiens. On emploie dans ces cantons sa peau passée et teinte en noir à faire des guêtres sur lesquelles on voit encore la place des plumes. On fait des bourses avec la longue peau du cou; les œufs coupés par le milieu servent de couis ou de jattes, et les plumes d'éventails.

---

(1) *Myrmecophaga jubata*, L.

(2) *Rhea americana*.

Le cèriema (1), autre oiseau très prompt à la course, est le compagnon constant du nandu dans les campos geraës. Nous entendions retentir de tous les côtés sa voix sonore; elle consiste en plusieurs tons répétés à peu de temps les uns des autres, depuis le plus haut jusqu'au plus bas. Nous apercevions souvent cet oiseau défiant se promener par couples comme les dindons, mais nous ne parvenions jamais à le tuer. J'avais vainement essayé pendant long-temps cette chasse au fusil; enfin un jour un planteur des environs, qui était monté sur une jument gris pommelé très-vive, m'ayant rencontré et ayant appris combien je désirais vivement d'obtenir un de ces oiseaux, me promit de me faire voir comment il fallait s'y prendre pour les attraper. Il trotta à travers l'herbe sèche vers l'endroit où l'on entendait la voix des cèriemas, et dès qu'il les aperçut, il mit sa jument au grand trot. Il les poursuivit ainsi sans se fatiguer à travers des collines en pente douce et de vastes plaines, et s'attacha surtout à empêcher l'oiseau, qui courait avec vitesse,

---

(1) *Dicolophus cristatus*, Illiger. *Palamedea cristata*, L. *Cariama*, Marcgraf, pag. 81. Azara paraît avoir décrit un

---

jeune individu, d'après la couleur qu'il donne à l'iris au bec : car le premier, chez les vieux oiseaux, est toujours blanc de perle, et le dernier rouge de carmin.

d'entrer dans les bois. Restés dans nos maisons, nous suivîmes avec des regards impatiens le vaqueïro trottant sans relâche, jusqu'à ce qu'il eût lassé le cèriema. Alors l'oiseau se mit à voler à une distance de trois cents pas au-dessus de la terre; mais ses ailes faibles lui refusent bientôt leur service, et le chasseur est sûr de sa proie; l'oiseau se juche sur un arbre peu élevé, ou bien s'étend à terre; dans le premier cas, on lui tire un coup de fusil, dans le second on le prend tout vif. Notre vaqueïro y parvint, il descendit de cheval, et à notre grande joie nous apporta vivant un beau cèriema.

Cet oiseau intéressant (1) semble être pour l'Amérique ce que le secrétaire (2) est pour l'Afrique. Tous deux se ressemblent beaucoup par leur forme et par leur manière de vivre. Le cèriema se distingue par une touffe de plumes étroites et allongées qui règnent depuis les narines jusqu'aux yeux; son cou est couvert de longues et belles plumes qu'il redresse à la manière du héron d'Europe, son bec est d'un rouge de carmin. Ses ailes sont courtes et faibles, mais ses longues jambes sont d'autant mieux appropriées à la course. Sa chair, dont le goût ressemble à celle de la poule, est très-recherchée; mais ce n'est pas ce qui lui fait faire la chasse. Mes chasseurs, qui poursuivaient cet oiseau avec une ardeur particulière, en trouvèrent à la fin de février un nid sur un petit arbre du campo. Il était en petites branches d'arbres, et enduit en terre. Il contenait deux petits. Voulant prendre le père et la mère, les chasseurs se cachèrent dans le voisinage de l'arbre; mais les oiseaux défians ne se laissèrent pas tromper.

---

(1) On en trouve la meilleure figure dans le tom. XIII des *Annales du muséum d'histoire naturelle de Paris*; cependant elle n'est pas extrêmement fidèle.

(2) *Gypogeranus africanus.*

Les campos du Brésil intérieur ont beaucoup d'autres beaux oiseaux, entre autres le grand toucan (1), une grande quantité d'oiseaux mouches, diverses espèces de tangaras, et plusieurs autres encore inconnus des naturalistes, par exemple le piampiam (2), l'oiseau mouche cornu (1), l'oiseau mouche à collier

---

(1) *Ramphastos toco*, L.

(2) *Corvus cyanoleucus*. Longueur, treize pouces cinq lignes; envergure des ailes, vingt-deux pouces quatre lignes. Sur le front, touffe de plumes étroites, longues de neuf lignes et demie, recourbées en arrière, et bien distinctes de

---

toutes celles du sommet de la tête. Tête et poitrine noires; beaux reflets d'indigo bleu pâle sur le haut du cou et sur les côtés : côtés du bas du cou, dos, bas du dos, ailes et moitié supérieure de la queue du plus beau bleu d'indigo; poitrine et toutes les parties inférieures et extrémités de la queue, blanc de neige.

(1) *Trochilus cornutus*, un des ornemens de ce joli genre. Longueur du mâle, quatre pouces cinq lignes; envergure des ailes, quatre pouces cinq à six lignes; bec droit, long de six lignes et demie; queue longue, étroite, cunéiforme, acuminée; les deux plumes du milieu plus longues de trois lignes que les plus voisines, celles-ci plus longues de huit lignes et demie que les suivantes. Sommet de la tête et face couverts de plumes roides d'un beau bleu foncé chatoyant, longues de quatre lignes au-dessus de chaque œil, et formant ainsi de chaque côté de la tête une huppe pointue à reflet violet, rouge de feu et vert; reste du sommet de la tête bleu foncé, à reflet vert bleu, bleu d'acier, azur, et outre-mer : menton, gosier, côtés de la tête jusqu'aux oreilles, bleu noir foncé, mais couverts de plumes non chatoyantes, qui sur le milieu du gosier ont près de six pouces de longueur, et y forment une barbe pointue tombant sur les plumes blanc de lait du bas du cou, dont la couleur rehausse leur teinte. Tout le dessous du cou et toutes les parties inférieures et la queue, blanc de lait; côtés de la poitrine vert cuivré; derrière de la tête et toutes les parties supérieures d'un vert cuivré brillant, de même que les rectrices intérieures et extérieures, et les deux longues plumes du milieu de la queue. Les deux huppes du devant

violet (1), le merle jaune rougeâtre (2), dont le nid est artistement construit en terre, et que par cette raison les Brésiliens nomment *joão de barro*, la fringille à queue acuminée noire (3), et la

---

de la tête consistent chacune en six plumes plus grandes, placées les unes devant les autres ; leur pointe est vert doré, le milieu doré, et la racine rouge cuivré. J'ai décrit ce nouvel oiseau mouche un peu en détail, parce qu'il est très-beau.

(1) *Trochilus pelasophorus.* Longueur, quatre pouces dix lignes et demie ; envergure des ailes, six pouces huit lignes ; bec très-peu courbé ; queue arrondie, à plumes larges et fortes ; tout le plumage d'un beau vert doré brillant ; plumes de la queue à extrémité bleu foncé, à reflets violets : gorge verte, à reflets de teintes diverses : dessous du cou, poitrine et ventre supérieur vert, à reflets bleus ; ventre mêlé d'un peu de blanchâtre ; raies à reflets bleu foncé depuis le coin du bec jusqu'à l'oreille, et ensuite jusqu'à la nuque. Derrière l'oreille, huppe de plumes larges, arrondies, fermes, à éclats métalliques, à reflets brillans d'un rouge violet : elle est interrompue à la nuque. Croupion et dessous de la queue blanc.

(2) *Turdus figulus* du Musée de Berlin.

(3) *Fringilla ornata.* Longueur, quatre pouces six lignes ; envergure des ailes, six pouces onze lignes et demie. Sur le sommet de la tête, huppe de plumes étroites, hautes de plus de huit lignes, un peu recourbées en arrière : elles sont noires, de même que le tour du bec, le menton, la gorge, le milieu du bas du cou, de la poitrine et du

chouette du campo (1) qui place son nid à terre dans les cabanes des termites. Le grand toucan, dont les mineïros emploient souvent le bec rouge et colossal pour se faire des poires à poudre, se trouve principalement dans les endroits où il y a des plantations de goyaviers voisines des maisons ; mais il est très difficile à attraper.

Je trouvai à Valo un sous-officier qui était un peu instruit et qui me donna beaucoup de

---

ventre. Côtés de la tête et de la poitrine blancs; côtés du cou et de toutes les parties supérieures, de même que le ventre et le croupion, jaune rougeâtre pâle ; derrière de la tête et nuque gris blanchâtre ; toutes les parties supérieures gris cendré ; couvertures des ailes et de la queue blanches, les premières mêlées de gris cendré clair : racines de la quatrième et de la cinquième rectrice blanches, ce qui produit une tache blanche sur l'aile : moitié supérieure de la queue blanche ; les deux pennes du milieu presque entièrement gris brun, les autres avec la moitié de l'extrémité noires, et une petite raie noire en dessus. Femelle d'une couleur uniforme mêlée de gris, de jaunâtre et de brunâtre : elle n'a pas de huppe ; queue blanche à la racine.

(1) *Strix cunicularia*, Pequen de Molina, *Histoire naturelle du Chili*, p. 243. *Urucurea*, Azara, *Voyages*, etc., tom. III, pag. 123. Ces chouettes sont très-communes dans le campo geral : elles nichent dans les terriers que les tatous et d'autres animaux ont creusés dans les nids des fourmis.

détails sur sa patrie. Il était un des deux soldats qui avaient accompagné M. Mawe dans son voyage à Tejuco. Borné uniquement à sa société, je passai huit jours à Valo par un temps rude et désagréable, mais bientôt le ciel s'éclaircit, le thérmomètre monta beaucoup, et la chaleur devint très-forte. A midi le thermomètre de Réaumur au soleil s'élevait en quelques minutes à 30 degrés et demi, et à l'ombre, dans une maison ouverte et exposée au vent, il se tenait à 20 degrés. La chaleur était d'autant plus accablante, que par l'absence totale de forêts et d'arbres on restait toute la journée sans aucun abri au dehors contre les rayons du soleil. En peu de jours l'herbe et les plantes devinrent comme brûlées, et les mulets furent au dépourvu pour se nourrir. Les nandus, qui par le mauvais temps s'étaient rarement montrés, parurent fréquemment. J'obtins ainsi un troisième individu de ces gros oiseaux. Il était si lourd qu'un homme ne pouvait pas le porter. On passa une journée entière à l'accommoder pour servir de nourriture à tout mon monde.

Nos excursions de botanique nous fournirent aussi un butin assez considérable. Nous trouvâmes plusieurs plantes nouvelles, entre autres de jolis mimosa très-bas, ornés de touffes de fleurs blanches et roses, et un autre à fleurs écarlates. Mais je fus trompé dans mon espérance de rencontrer le seul des arbres du Brésil qui ressemble au sapin d'Europe, l'araucaria, que l'on rencontre dans Minas-Geraës et dans d'autres parties élevées de l'intérieur du pays (1). Les arbrisseaux fleuris du campo étaient remplis d'une quantité innombrable de colibris et d'oiseaux mouches. On a cru que ces jolis oiseaux ne se nourrissaient que du miel des fleurs; mais on a trouvé dans leur estomac des restes d'insectes.

Ayant passé quelques temps sur les frontières de Minas-Geraës, une indisposition produite par le climat, et qui aurait pu devenir plus sérieuse si je l'avais négligée, m'obligea de renoncer à mon projet de pénétrer dans cette province. Des incommodités insignifiantes, surtout les blessures, et même les maladies de peau prennent aisément dans ce climat chaud un mauvais caractère si on les néglige. Plusieurs habitans de ce canton, qui ont travaillé à ouvrir la route à travers les forêts depuis Ilheos, portent encore des marques et des cicatrices de plaies ou de maladies de peau tenaces qui se sont en partie guéries lentement, quelques-uns mêmes ont des plaies qui restent ouvertes depuis deux ans. La mauvaise nourriture, qui se compose en partie de viande salée, ne contribue pas peu à aigrir la lymphe, effet qui se manifeste par des ulcères malins (1). On dit aussi que le mélange des différentes races d'hommes dans cette région, où la population se compose d'une réunion de blancs, de rouges et de nègres, a engendré plusieurs maladies nouvelles que l'on ne connaissait pas du tout auparavant (2).

---

(1) Mawe, *Travels*, p. 273, etc. *Voyages*, p. .

Quoique plusieurs maladies rendent les pays chauds dangereux, surtout pour les étrangers, cependant il en est plusieurs particulières aux zones tempérées et froides, dont on y souffre beaucoup moins; notamment les maux de poitrine, la goutte et autres semblables. Le Brésil, s'étendant de l'équateur jusqu'au 23me degré de latitude méridionale, a une température très-diverse. La partie qui est décrite dans la relation de mon voyage l'emporte sur les autres pour les avantages du climat et du sol. Elle peut généralement passer pour fertile, car dans la plupart des provinces la chaleur et l'humidité sont réunies en proportion convenable. Les pays hauts souffrent seuls du manque d'eau dans la saison sèche, mais les fortes rosées compensent jusqu'à un certain point cette privation, sans pourtant que l'on puisse éviter dans ces contrées les sécheresses qui enlèvent une grande partie du bétail. Durant cette moitié de l'année il ne tombe pas de pluie, la terre se fend par la chaleur et le dessèchement: l'on n'éprouve pas beaucoup de soulagement le matin et le soir, parce que le changement du jour à la nuit et de la uuit au jour, qui chez nous est si agréable par sa fraîcheur, s'effectue ici en trop peu de temps, le jour et la nuit étant d'une durée presque égale ; on a de longues nuits qui ordinairement commencent un peu après sept heures.

---

(1) Southey, *History of Brazil*, tom. I, pag. 258; et Pison, *De Morbis.*

(2) Southey, pag. 327.

Dans les pays bas et unis, le long de la côte du Brésil, la saison de la sécheresse est plus agréable, parce que l'air, les eaux et les hautes forêts rafraîchissent l'air, et dans les mois froids la température continue à être très-douce. Il n'y gèle pas : jamais je n'y ai vu le thermomètre de Réaumur au-dessous de 13 degrés, et dans la saison chaude je ne l'ai jamais observé à l'ombre beaucoup au-dessus de 30 degrés. Ce qui produit pour toute l'année une température égale et délicieuse, qui dans la saison froide ressemble un peu à celle de nos plus beaux printemps, et pendant laquelle on trouve des fleurs et des fruits.

Ce n'est pas dans la saison froide, mais c'est à l'époque de la chaleur et de la sécheresse la plus forte, que les orages les plus violens arrivent; alors la terre altérée est humectée et ranimée par des pluies extrêmement fécondes. Après quelques semaines d'une alternative de pluies abondantes et de fortes chaleurs, les plantes desséchées du campo ou de la contrée haute et ouverte se relèvent à vue d'œil, et même dans les provinces inférieures et boisées une vie nouvelle et plus active se manifeste dans le règne végétal. Il pleut ordinairement pendant les mois de février, mars, avril et mai; on donne le nom de saison froide aux mois de juin, juillet, août et septembre; c'est pendant les mois d'octobre, de novembre, décembre et janvier que règne la plus grande chaleur. Au reste, ces saisons diffèrent suivant les diverses provinces, et suivant qu'elles sont plus septentrionales ou plus méridionales : on a vu dans certaines années la pluie tomber à peine pendant six semaines de suite, quelquefois il pleut beaucoup plus long-temps : toutefois on se trompe beaucoup en s'imaginant que durant tout ce temps la pluie tombe tous les jours sans discontinuer.

On a généralement en Europe une idée assez inexacte de ces pays lointains. On peut surtout en rejeter la faute sur certains voyageurs qui ne se sont pas bornés à parler de ce qu'ils ont vu, et sur les écrivains qui ont donné des descriptions de pays dans lesquels ils n'ont jamais mis le pied. Ces tableaux, tracés dans le cabinet, composés sur un sujet choisi avec les traits les plus intéressans tirés d'auteurs connus, et arrangés de fantaisie sans aucune connaissance de la matière, peuvent plaire par l'agrément du style et la manière attrayante dont ils sont présentés, mais ils n'ont aucune valeur intrinsèque ; car ils sont remplis de fautes. Comment éviter les erreurs et les inexactitudes quand on n'a pas eu présent aux yeux l'objet dont on veut retracer l'image ? On applique à l'ensemble des traits qui ne conviennent qu'à ses diverses parties. Comment peut-on, par exemple, supposer que toutes les parties d'un pays aussi grand que le Brésil se ressemblent, puisque chaque province offre quelque particularité distinctive ? C'est ainsi qu'on trouve dans plus d'un livre qu'au Brésil on rencontre partout des fougères arborescentes ; en général on exagère trop la beauté du pays ; on parle de singes qui caquettent et qui ricannent ; d'oiseaux chantans qui babillent ; d'orangers qui croissent dans les forêts ; d'agavés qui poussent sur les arbres ; de toutes sortes de propriétés absurdes qui distinguent les serpens ; on fait des tableaux exagérés des forêts : en effet il est rare de rencontrer réunis tous les objets agréables et intéressans de la manière que l'imagine un auteur assis dans son fauteuil, après avoir emprunté ses descriptions aux voyageurs accoutumés à représenter les choses trop en beau.

CHAPITRE XVII.

VOYAGE DES FRONTIÈRES DE MINAS-GERAES A ARRAYAL DA CONQUISTA.

Vareda. — Occupations des vaqueïros. — Chasse du jaguar. — Arrayal da Conquista. — Excursion chez les Camacans à Jiboya. — Observations sur cette tribu des habitans indigènes.

Pour aller du lieu où nous étions à Bahia il faut traverser d'une extrémité à l'autre la capitainerie dont cette ville est le chef-lieu; en conséquence je pris la même route par laquelle j'étais venu, et je suivis les rives du Ribeirão-da-Ressaque jusqu'à Vareda en descendant. La chaleur était accablante, et nous recherchions avec d'autant plus d'empressement l'ombre que nous procuraient de vieux mimosa à tiges rameuses et blanches, et aux feuilles d'un beau vert délicatement découpées. Des casses, à cimes arrondies et chargées de fleurs d'un jaune foncé, nous embaumaient par leurs émanations suaves. Je trouvai dans le Ressaque un jacaré mort; la présence de ce reptile dans cet endroit prouve qu'il remonte quelquefois très-haut dans les petits ruisseaux. Les nids de termites étaient extrêmement nombreux dans tous les endroits couverts et boisés; ils se forment graduellement par l'addition successive de nouvelles buttes de terre ou nids, qui finissent par former un édifice, la pluie et les météores de l'air les aplatissant et leur donnant la forme surbaissée qui leur est propre. On peut se faire en quelque sorte une idée de leur quantité prodigieuse, en songeant à l'étendue immense du Brésil intérieur, ainsi qu'au nombre de ces petits animaux qui occupent une de ces demeures, et en faisant réflexion que l'on ne peut pas faire vingt pas sans rencontrer une de ces constructions. Azara parle de ces termites sous le nom de *cupiy* (1).

Arrivés pour la seconde fois à la fazenda de Vareda, nous nous sommes occupés pendant quelque temps à la chasse des oiseaux de marécages, que l'on trouve rarement réunis dans les musées d'histoire naturelle d'Europe en aussi grand nombre qu'ils le sont ici. Les spatules couleur de rose (1), les jabirus, les touyouyous, les curicacas, les cèriemas, les caroes et beaucoup d'autres encore vivent en très-bonne intelligence, vont par troupes d'un étang à un autre, et chaque genre se montre, dans cette ménagerie naturelle, sous les traits caractéristiques et originels que la nature lui a imprimés. Nos parties de chasse n'étaient jamais heureuses quand elles avaient pour objet les cèriemas et les curicacas; en revanche j'obtins quelques oiseaux jusqu'à présent inconnus des naturalistes.

---

(1) *Voyages*, etc., tom. I, pag. 190.

On trouve dans les catingas de ce canton deux espèces de perroquets; l'une est le papagayo verdadeiro (2) que l'on recherche le plus pour la facilité avec laquelle il apprend à parler, à siffler et à chanter; j'ai nommé l'autre *psittacus vinaceus* (3). Vers le soir toutes deux se retirent, en poussant de grands cris, dans la partie la plus élevée de la forêt qu'ils ont une fois choisie pour y passer la nuit. Le voyageur n'a qu'à les y attendre, ou les y aller chercher, pour être sûr de faire une bonne chasse.

---

(1) *Platalea ajaja*, L.

(2) *Psittacus amazonicus*, Latham et Kuhl.

(3) M. le docteur Kuhl, à qui j'ai communiqué la description de ce nouveau perroquet, l'a publiée dans son *Conspectus psittacorum*, pag. 77.

Le vanneau de Cayenne(1) est très-commun dans toutes les prairies de ce canton; il est, comme la plupart des oiseaux, très-farouche à la vue de l'homme; mais on l'aperçoit qui se promène tranquillement à terre entre les bœufs qui paissent, tandis que le loriot et le caracara blanc (2) sont paisiblement perchés sur le dos de ces quadrupèdes. La surface des eaux était animée par des canards et des plongeons de diverses espèces, parmi lesquelles deux se distinguaient par leur plumage à beaux reflets; l'une est l'aréré (3) l'autre a la tête noire, c'est le canard dominicain (4).

---

(1) *Vanellus cayennensis.*

(2) *Falco crotophagus* ou *degener.*

(3) *Anas viduata*, L.

(4) *Anas dominicana*, L. Il est très-bien représenté dans les *Planches enluminées* de Buffon, n° 808 On le trouve aussi au Sénégal en Afrique, d'où on en a envoyé en France des individus absolument semblables à ceux du Brésil.

La nature, animée, toujours belle, toujours active et variée offre ici un contraste frappant avec la grande masse des habitans qui sont aussi grossiers et aussi ignorans que le bétail auquel ils donnent leurs soins assidus, et qui est l'unique objet de leurs pensées. On peut effectivement qualifier les vaqueïros d'*hommes de cuir*, car de la tête aux pieds ils en sont revêtus. Leur chapeau rond de cuir leur sert en cas de besoin d'assiette et de gobelet; leur vêtement, que souvent ils ne quittent pas pendant long-temps, garantit leur corps des arbrisseaux épineux qui remplissent les solitudes où ils sont obligés de passer une grande partie de leur existence monotone pour garder le bétail et le prendre de la manière que j'ai décrite plus haut : elle met très-quemment leur vie en danger. Ils courent moins de péril à s'emparer des chevaux : on rassemble leurs troupes et on les pousse dans le coral élevé près de la fazenda et entouré de pieux très-forts. Quand ils y sont entrés, on examine ceux qui sont blessés; on apprivoise les poulains, et le coral est partagé en deux compartimens pour séparer les chevaux des bœufs. Quand on veut prendre un des premiers, le vaqueïro, le *laço* ou lacet à la main, s'avance au milieu de l'espace et fait courir les chevaux en cercle autour de lui; le lacet est une longue courroie pourvue à une extrémité d'un anneau de fer par lequel on fait passer l'autre extrémité; on tient le nœud bien ouvert de la main droite, et le reste de la courroie roulé régulièrement de la main gauche; le vaqueïro le fait tourner constamment au-dessus de sa tête, et l'habitude l'a rendu si habile à cet exercice, qu'au milieu d'une soixantaine de chevaux serrés les uns contre les autres, il jette le lacet à la tête de celui qu'il a désigné. Aussitôt que le cheval se sent saisi, il recule pour se débarrasser du lacet, mais plusieurs personnes tombent sur lui, l'empoignent, le garrottent et le renversent. Souvent le cheval arrêté se montre très-indocile, il se lève sur ses pieds de derrière, se remue dans tous les sens, rue à droite et à gauche, etc.; le nœud coulant qu'il a au cou, et qui le serre toujours d'avantage, l'empêche de faire une longue résistance. Il arrive même fréquemment que dans ces accasions ces animaux se font beaucoup de mal; je vis une jument tomber morte sur la place; mais la grande quantité de chevaux dont on peut disposer rend une perte semblable peu sensible. Dès que le jeune cheval indompté est pris, on lui met à l'instant une selle sur le dos, on lui passe un mors dans la bouche et un jeune nègre le monte, lui donne de l'éperon et des coups de fouet; puis on lui rend la liberté, et on le fait tourner en rond, ou bien il se redresse et rue; mais le vaqueïro reste immobile, et fatigue l'animal jusqu'à ce qu'il soit couvert de sueur et cède en tremblant à la force. Les vaqueïros attachent un point d'honneur à dompter ainsi les chevaux farouches, et ils y sont extrêmement habiles: quelquefois ils y perdent la vie, accident qui n'affecte pas beaucoup le propriétaire leur maître; car ce n'est qu'un nègre de moins, dont on ne ne fait pas beaucoup plus de cas que du bétail. Les *bolas* ou boules dont on fait usage dans les pampas de Buenos-Ayres et dans toute la contrée voisine (1) ont beaucoup de rapport avec le laço; on s'en sert de même pour prendre le bétail et tous les animaux sauvages, elles ont été aussi employées avec avantage contre des troupes d'ennemis ; mais on ne les connaît pas dans le sertam.

---

(1) On en trouve la description dans l'*Histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay*, par Azara, et dans plusieurs autres ouvrages.

Si les occupations des vaqueïros sont pénibles et fatigantes, ils passent en revanche le reste de leur temps dans l'oisiveté en gardant leurs troupaux ; ils dorment ou se reposent toute la journée. Manger et dormir sont leurs uniques distractions. Leur nourriture est substantielle ; ils vivent de lait que l'on emploie soit pour la consommation des hommes et des animaux, soit pour la fabrication des fromages, et que l'on ne vend jamais ; ils mangent aussi de la farinha et de la viande sèche. Voici comme on prépare cette viande; on ne sale pas la chair du bœuf, on la coupe en petits morceaux que l'on fait sécher au soleil sur des cuirs; en deux jours elle acquiert une si grande solidité qu'elle devient dure et sonore comme de la corne ; cette opération exige quelques soins pour que l'air et le soleil pénètrent également dans toutes les parties.

Le produit de l'éducation du bétail dans le sertam est considérable, parce que l'on a un excellent débouché dans la capitale : cette ressource manque aux autres cantons de l'intérieur du Brésil où l'on élève aussi une quantité considérable de bestiaux, c'est pourquoi il y est à beaucoup meilleur marché. Sur les bords du Rio-San-Francisco on achète un très-gros bœuf pour 2,000 reis (12 fr. 50 c.); à Bahia au contraire ce même animal se paie 9,000 à 11,000 reis (56 fr. 25 c. à 68 fr. 75 c.). Les propriétaires de ces fazendas à bétail ont coutume d'envoyer une ou deux fois l'an des troupeaux de bœufs (*boiadas*) ou de chevaux (*cavalerias*) à la capitale, où ils se vendent très-promptement. Il est facile de calculer l'importance du produit de ce commerce. Supposons qu'une boiada ne soit composée que de cent cinquante à cent soixante têtes de bétail; le prix moyen d'un bœuf étant de 10,000 reis, le résultat de la vente du troupeau sera à peu près de 10,000 à 12,000 francs. Les chevaux sont à proportion plus chers, car un mauvais cheval, dont on s'est beaucoup servi, coûte rarement moins de 16,000 à 18,000 reis (100 fr. à 112 fr. 50 c.). Il est d'autant plus avantageux d'élever du bétail dans cette contrée, que cette branche de l'économie rurale s'exploite à peu de frais. On n'a d'autre avance indispensable que l'achat des esclaves; la nourriture du bétail ne coûte rien sous ce climat chaud où l'on jouit d'un été continuel. Il est toute l'année au pâturage; les sécheresses continues peuvent seules lui causer du tort. Au reste les profits de l'éducation des bestiaux pourraient être bien plus importans dans ce pays, si les habitans ne tenaient pas obstinément à leurs anciennes habitudes, s'ils s'occupaient d'améliorations ou s'ils cherchaient à connaître celles qui ont été introduites dans d'autres pays depuis long-temps.

C'est un coup d'œil intéressant que celui de ces pâturages immenses couverts de bœufs et de chevaux entre lesquels se promènent tranquillement toutes sortes de gros oiseaux. Les taureaux, pleins du sentiment de leur force, exercent leur domination sur les troupeaux. Chacun a son terrain qu'il défend en mugissant la tête baissée, et frappant la terre du pied appelle au combat son voisin qui est son rival. Quelquefois ces fiers animaux se rencontrent, se battent pendant des heures entières; le vaincu cède le champ au vainqueur. Le bétail du sertam est de grosseur médiocre, charnu et robuste; les taureaux ont les cornes plus grosses que ceux d'Europe et le flocon du bout de la queue extrêmement touffu; leur couleur est brun noir ou gris jaunâtre sale. On élève aussi dans le sertam des cochons qui donnent une grande quantité de lard.

Une des principales occupations des vaqueïros est de protéger les troupeaux contre les bêtes féroces. On connaît dans ces solitudes trois gros animaux de l'espèce du chat qui attaquent les bœufs et les chevaux; ce sont le jaguar ou jaguareté (*onça pintada*), le jaguar noir (*tigré*) et le cougouar (*onça çuçuaranna*) (1). Le premier et le dernier sont les plus communs; il y a deux variétés du premier, comme chez la panthère et le léopard de l'ancien monde. La peau de l'une a de même des taches plus nombreuses et plus petites; j'ai eu la peau de chacune de ces variétés, sans avoir vu les animaux vivans.

Dans beaucoup de cantons du Brésil on nomme *canguassu* la variété la plus grosse qui se distingue par des taches plus grandes et moins nombreuses; dans le sertam de Bahia, au contraire, on l'attribue à la plus petite variété. Si l'on adopte l'avis des naturalistes français (2) qui pensent que le jaguar noir n'est qu'une variété de l'once, il doit nécessairement appartenir à la petite variété tachetée ou au canguassu du sertam de Bahia ; car sur son pelage, d'un noir foncé, on distingue des taches petites et nombreuses qui sont encore plus noires. J'ai vu de grandes peaux d'un brun foncé qui avaient de petites taches arrondies et pleines ; on me dit qu'elles appartenaient à l'espèce du jaguar noir : ce qui me donne lieu de penser que ce gros chat est d'une espèce différente du jaguar tacheté.

---

(1) *Felis onça*, *f. brasiliensis*, *f. concolor*: ce dernier paraît bien certainement être le guazouara d'Azara.

(2) *Dictionnaire des sciences naturelles*, tom. VIII, pag. 225.

Le cougouar, jaguar rouge, ou guazouara d'Azara, est le moins dangereux de ces animaux, quoiqu'il atteigne à une grandeur considérable ; il n'attaque que le jeune bétail ; tandis que le jaguar tacheté ainsi que le jaguar noir tuent le bœuf le plus lourd et peuvent l'emporter dans leur gueule à une très-grande distance. Souvent ils en égorgent plusieurs dans une nuit, leur sucent le sang, et en dévorent la chair plus tard. On a l'habitude d'entretenir sur une fazenda de bons chiens pour aller à la chasse de ces animaux dangereux ; on suit leurs traces sanglantes quand, rassasiés de carnage, ils se sont enfoncés dans un hallier épineux ou rempli de bromélia pour s'y reposer. Dès que le jaguar aperçoit les chiens, il cherche à grimper sur un arbre penché obliquement, alors on lui tire des coups de fusil pour le faire tomber de cette retraite peu sûre ; mais la chasse n'est pas toujours si facile ; les gros jaguars ne cédent pas si promptement la place aux chiens ; souvent ils en tuent un ou deux, les emportent et les dévorent. Il y avait dans le sertam, à peu de distance de Valo, un gros jaguar très-fameux, qui ne fuyait jamais devant les chiens. Trois vaqueïros étant un jour allés dans la forêt pour chercher leur bétail, leurs chiens découvrirent en rôdant de côté et d'autre les traces encore fraîches du jaguar, et se mirent à le poursuivre. Les vaqueïros manquaient de fusils, armés seulement de leurs longues perches semblables à des lances, ils délibérèrent s'il serait raisonnable de profiter d'une occasion bien rare; ils prirent ce parti et marchèrent hardiment à l'animal qui se tenait debout d'un air menaçant au milieu des chiens égorgés. Le jaguar attaqua aussitôt, et blessa les uns après les autres les trois chasseurs; mais ils le frappèrent à coups redoublés avec leurs perches, et lui donnèrent plusieurs coups de couteau. Un d'eux, moins courageux, chercha à faire retraite après avoir été blessé. Le plus brave était déjà étendu à terre sous les griffes de l'animal, alors le peureux reprit courage, l'animal fut attaqué avec une ardeur nouvelle, et tué à force de coups de perche. Les hommes, grièvement blessés, eurent beaucoup de peine le soir à regagner leurs demeures. Ils indiquèrent le lieu où ils avaient si bravement combattu ; on y alla, et l'on y trouva le jaguar étendu dans son sang et entouré de plusieurs chiens morts. Cette aventure, généralement connue dans cette partie du sertam, et qui m'a été racontée par plusieurs personnes dignes de foi, prouve que l'on avait tort d'accuser de lâcheté le jaguar de l'Amérique méridionale. Dans les premiers temps de la découverte, où les bêtes féroces étaient plus nombreuses dans les cantons habités, on a eu partout des exemples d'hommes attaqués et égorgés par les jaguars, quoique ces sortes d'accidens y fussent beaucoup plus rares que ceux que l'on raconte comme arrivés dans l'Inde et en Afrique. Plusieurs auteurs, par exemple le jésuite Eckart (1). ont rapporté des faits semblables.

---

(1) *Voyages de quelques missionnaires*, etc., recueillis par Murr, p. 542 (en allemand).

Indépendamment des grosses espèces du genre chat que je viens de nommer, on en trouve dans le sertam de Bahia plusieurs petites qui sont de même agréablement tachetées. Je nommerai entre autres le mbaracaya (1), le gato murisco nommé en beaucoup d'endroits hyrara (2), un autre à pelage rouge non tacheté vraisemblablement l'eyra d'Azara, et enfin un quatrième d'une espèce nouvelle auquel, à cause de sa longue queue, j'ai donné le nom de *felis macroura* (3).

La chasse des différens animaux bons à manger fournirait aux vaqueïros le moyen de varier agréablement leur nourriture, si dans ces contrées reculées la poudre et le plomb n'étaient pas si rares ni si chers; c'est par la même cause que les chasseurs ne sont pas communs dans plusieurs cantons, et que les habitans mangent invariablement de la farinha, des haricots noirs et de la viande de bœuf sèche.

---

(1) *Felis pardalis.*

(2) *Felis yaguarundi.*

(3) J'en ai communiqué une description succincte au docteur Schintz de Zurich, qui désirait en faire usage dans sa traduction du *Règne animal* de M. Cuvier. Cet animal est à peu près tacheté comme le mbaracaya ou le chibigouazou d'Azara, mais il est plus petit, plus mince, et a la queue beaucoup plus longue.

Le genre de vie uniforme qui attache le vaqueïro à ses bestiaux, avec lesquels il prend sa croissance et vit sans interruption, fait de ces hommes des êtres grossiers, ignorans, indifférens à tout ce qui leur est étranger, qui ne se livrent à aucune réflexion sur eux-mêmes, et n'ont aucune idée du reste du monde qui les entoure. Les écoles, les établissemens d'instruction pour le peuple sont des choses entièrement inconnues dans ce pays, et l'on n'a pas plus pourvu à la culture spirituelle de ces hommes qu'à la conservation de leur existence par les secours de la médecine. Il reste encore infiniment à effectuer et à désirer pour ce vaste royaume faiblement peuplé : sans doute un gouvernement actif et porté à faire le bien de ses sujets fixera avec le temps son attention sur cet objet important.

Le temps, qui à Vareda avait jusqu'alors été venteux et frais, subit un grand changement; il devint extrêmement chaud, toutefois l'ardeur de la température était un peu modérée par le vent. Le 5 de mars, qui fut un des jours les plus chauds, le thermomètre de Réaumur monta à midi jusqu'à 28 degrés et demi ; le soir il descendit à 15 degrés, et une heure plus tard, quand la rosée tomba, il n'était plus qu'à 14 degrés. La rosée fut extraordinairement abondante pendant la nuit, claire et sereine ; elle humecte seule la végétation languissante par la chaleur du jour.

N'ayant pu découvrir, malgré tous mes efforts, beaucoup de productions de la nature que j'avais espéré trouver dans cet endroit, je décidai de quitter Vareda et d'aller à Arrayal da Conquista. Je m'éloignai donc des campos ou plaines ouvertes, je traversai avec ma tropa un canton sec couvert de catingas ou forêts basses, et je passai la nuit à Os Porcos, lieu dont deux familles de gens de couleur composaient toute la population. Elles tirent leur subsistance de la culture des champs et de l'éducation du bétail; dans leur solitude écartée elles ne savent rien du reste du monde : notre arrivée leur causa une surprise extrême. Tout le monde se rassembla, on nous regarda d'un air stupéfait, on alla même prier les voisins de venir pour examiner la grande curiosité qui venait d'arriver dans les cabanes. Ces hommes tâtèrent nos cheveux, nous demandèrent si nous savions lire, écrire et faire nos prières; si nous étions chrétiens, quelle langue nous parlions : ils ne nous laissèrent de repos que lorsque nous leur eûmes donné des preuves de notre habileté en divers genres. La promptitude avec laquelle nous écrivions, nos livres à estampes, les couleurs et les dessins, de même que nos fusils à deux coups que nous leur montrâmes, tous ces objets excitèrent chez eux un grand étonnement; ils finirent par avouer que notre position était bien préférable à la leur, parce que nous étions en état de connaître le monde; puis ils observèrent aussitôt d'une voix unanime qu'il y avait dans le monde des hommes singuliers qui ne redoutaient pas de s'exposer aux fatigues et aux périls de si longs voyages, pour trouver dans les pays lointains de petits insectes que dans ces contrées on maudit, et de petites plantes qui ne sont recherchées que par les vaches.

Je restai un jour à Porcos pour m'y procurer une couple de beaux jabirus ou touyouyous; mais quoique ces oiseaux se tinssent constamment sur les bords d'un lac voisin, nous ne pûmes en tuer un seul, car ils sont très-défians et très-fins. Au reste j'eus la preuve que ces grands oiseaux vivent aussi de proie, en ayant vu un qui poursuivait au vol avec une ardeur singulière un oiseau aquatique.

J'arrivai en une journée très-courte à Arrayal da Conquista, chef-lieu de ce comarca. Je rencontrai sur ma route des cantons intéressans qui étaient couverts de très-belles forêts. De beaux arbres, de jolis arbrisseaux fleuris ornaient le chemin de leurs fleurs extrêmement variées; quelques-unes exhalaient une odeur de jasmin très-agréable. Les édifices des cupim sont répandus dans toute l'étendue de la forêt. Quelques prairies entourées par les bois interrompaient agréablement l'uniformité de ces masses d'arbres. Leur verdure vive, les belles graminées et les plantes arundinacées qui les composent, et qui fixent l'attention du botaniste, nous rappelaient la fraîcheur des prairies de la zone tempérée: un autre objet me retraça encore plus vivement les tableaux tranquilles et charmans des forêts de ma patrie; c'était un cerf qui paissait au milieu des herbes hautes. Accoutumés à déclarer à l'instant la guerre à toutes sortes d'animaux, mes chasseurs couverts par les buissons s'avancèrent pour le surprendre; on lui tira des coups de fusil; il prit la fuite ; les chiens le poursuivirent inutilement. Il devint sans doute la proie d'un habitant de Porcos qui avait été témoin de notre chasse.

Je trouvai sur une vieille souche la belle couleuvre verte non nuisible que l'on nomme ici *cobra verde ;* il ne faut cependant pas la confondre avec l'espèce nuisible que l'on désigne par le même nom dans d'autres endroits.

Le capitam mor Antonio Dies de Miranda, commandant de ce comarca considérable, était à Arrayal ; il me reçut de la manière la plus hospitalière et me logea dans sa maison qui pour le moment n'était pas habitée.

Arrayal da Conquista, chef-lieu de ce comarca, est à peu près aussi important qu'une villa de la côte. On y compte une quarantaine de maisons basses, et une église que l'on était en train de bâtir. Les habitans sont pauvres ; c'est pourquoi les riches propriétaires des environs, la famille du colonel João Gonsalvez da Costa, celle du capitam mor Miranda et quelques autres ont entrepris la construction de l'église à leurs frais. Indépendamment des ressources que la culture des champs fournit aux habitans pour subsister, la vente du coton et le passage des troupeaux de bœufs qui vont à Bahia leur procurent encore des moyens d'existence ; les boiadas qui viennent du Rio-San-Francisco passent aussi par ce lieu ; quelquefois on y voit arriver dans une semaine plus de mille bœufs qui se rendent à la capitale. Le bétail maigrit ordinairement pendant la longue route qu'il a eu à parcourir jusqu'à Arrayal ; on l'y laisse reposer pendant quelque temps, et on l'envoie dans les pâturages pour s'y refaire.

Une grande partie des habitans d'Arrayal consiste en ouvriers et en jeunes gens oisifs qui occasionnent beaucoup de désordres, puisqu'il n'existe pas de police en ce lieu. La fainéantise et un penchant immodéré pour les boissons fortes sont les traits distinctifs du caractère de ces hommes ; il en résulte des disputes et des excès fréquens qui font détester ce lieu mal famé par les personnes les plus sages et les plus considérées ; elles vivent dans leurs fazendas éparses de côté et d'autre. Nous avons été souvent incommodés par des ivrognes et nous avons eu quelquefois beaucoup de peine à nous débarrasser de ces hommes qui nous gênaient singulièrement. Chacun, d'après un usage très-dangereux de ce pays, portant un stylet ou un poignard à la ceinture, il se commet souvent des meurtres et des voies de fait parmi ces hommes grossiers et immoraux qu'aucune surveillance ne retient ; quelques semaines avant notre arrivée, un habitant en avait tué un autre d'un coup de fusil. C'est pourquoi l'on ne saurait trop recommander aux voyageurs de se conduire avec la plus grande prudence à Arrayal da Conquista, pour se préserver eux et leur monde de désagrémens tres-fâcheux.

Un naturaliste trouve toujours, parmi les habitans, des chasseurs qu'il peut employer à lui procurer des objets d'histoire naturelle. J'obtins entre autres ici le renard du Brésil qui la nuit précédente avait tracassé les poules des habitans. Cet animal est l'agouarachay d'Azara, espèce gris jaunâtre ou blanc grisâtre sale qui est répandue sur toute la surface de l'Amérique méridionale ; car vraisemblablement le renard gris de Surinam, et peut être même le renard de Virginie, sont de cette espèce. Tout le long de la côte orientale on donne généralement à ce quadrupède le nom de *cachorro do mato* ; mais à Conquista on le confondait avec un autre animal, et on le nommait *raposa*. En comparant attentivement sa forme et la distribution de ses couleurs avec celles du renard de Pennsylvanie (1), on trouve que ces deux quadrupèdes se ressemblent beaucoup, et l'on se demande si l'agouarachay ne doit pas être regardé comme une variété produite par le climat.

La situation de Conquista n'est pas désagréable, surtout lorsque du fond d'une vallée entourée de collines à pente douce on porte ses regards sur les flancs et le sommet de ces hauteurs couvertes de bois. C'est sur une de leurs pentes ombragées par des forêts sombres que Conquista forme un carré allongé. L'église, bâtie au côté supérieur, en occupe le milieu. Les forêts épaisses qui remplissent tout l'espace autour du carré lui donnent l'apparence d'une prairie d'un vert clair, et rendent la vue de ce village fort agréable.

Autrefois tout ce canton n'était qu'une solitude couverte de bois. Un conquistador, c'est à-dire un aventurier qu'on nommait un capitam, vint de Portugal avec sa troupe armée, et fit la guerre aux habitans indigènes du territoire; c'étaient des Camacans qui, dit-on, s'étendaient jusqu'au voisinage de l'emplacement actuel de Villa da Cachoeïra de Paraguaçu, ou jusqu'aux lieux occupés par la tribu des Cariri ou Kiriri. Il s'empara du terrain, et fonda l'Arrayal qu'on désigna par le nom de Conquista. Enfin, après avoir conclu un arrangement avec ces sauvages et avoir commencé à former son établissement, il remarqua que ses soldats diminuaient de jour en jour ; il finit par apprendre que les Indiens les attiraient isolément dans les forêts sous un prétexte quelconque, et les mettaient à mort. Un soldat, qu'un Camacan avait ainsi conduit assez loin dans les bois pour croire qu'il pourrait venir à bout de lui, fut assez fort pour tuer l'Indien d'un coup de couteau, et de retour à l'Arrayal révéla au commandant la conduite perfide des Camacans. Celui-ci, après avoir ordonné à son monde de tenir les armes prêtes, invita tous les sauvages à une fête, et tandis que sans aucune défiance ils se livraient à la joie, on les entoura de tous les côtés, et on en tua la plus grande partie. Depuis, les sauvages s'enfoncèrent davantage dans les bois, et l'Arrayal obtint le repos et la sûreté. L'accroissement de la population resserre toujours ces sauvages de plus en plus ; ils vivent encore réunis dans de petites rancharios ou aldeas, en partie à peine connues dans les grandes forêts qui s'étendent depuis le Rio-Pardo, le long du Rio-dos-Ilheos, jusqu'au Rio-das-Contas. Ils ne vont pas tout-à-fait jusqu'à la côte de la mer, car des hordes de Patachós isolés errent depuis ce point à peu près jusqu'à la dernière de ces rivières. L'aldea des Camacans la plus voisine des établissemens portugais cultive du maïs, du coton et des bananes : cependant ces hommes sont encore dans un état complet de grossièreté ; la plupart vont tout nus, et leur principale occupation est la chasse. Le gouvernement a placé dans ces villages des directeurs portugais pour civiliser les sauvages ; mais ce moyen opère bien lentement et peu efficacement, les directeurs étant eux-mêmes des hommes incultes, souvent des soldats ou des matelots, et peu propres par conséquent à gagner la confiance. Les pauvres Indiens sont tyrannisés, traités comme des esclaves, envoyés pour travailler aux chemins et abattre du bois, expédiés pour porter des messages très-loin, enrôlés pour servir contre les Tapouyas ennemis, et d'un autre côté on ne les paie pas, ou bien on ne leur donne presque rien; il n'est donc pas surprenant qu'étant toujours extrêmement enclins à la liberté, ils soient très-mal disposés pour leurs oppresseurs.

---

(1) *Canis griseo argenteus*, renard tricolor.

Ayant vu, dans mon voyage à travers les forêts vierges, des Camacans extrêmement sauvages, j'avais le désir de visiter un village de ces Indiens qui est situé dans les forêts antiques de la Serra-do-Mondo-Novo, et qui porte le nom de Jiboya. Le sentier qui y mène est sauvage et inégal, entrecoupé sans interruption de hauteurs médiocres et de petites vallées. Au commencement de cette route le pays est encore un peu habité, la campagne est dégagée de bois et cultivée ; mais bientôt on s'enfonce dans les forêts qui forment une solitude complète. On y trouve, surtout sur leurs bords extérieurs, des halliers touffus de roseaux taquarassu où nous avons rencontré pour la première fois la pie-grièche noire et blanche (1). Un peu plus loin les grands arbres sont entrelacés des plantes grimpantes les plus singulières. Sur les vieilles souches en putréfaction croissent des fougères, des poivres, des begonia, des vanilles, des cactus, et une multitude d'autres plantes. Le silence qui règne dans ces solitudes est interrompu par la voix forte des araras, du couroucou ou d'autres oiseaux. Dans ces lieux où l'ami et le scrutateur de la nature est occupé à chaque pas par des objets intéressans et nouveaux, nous étions obligés de nous arrêter longtemps, et de nous enfoncer dans l'épaisseur des bois pour poursuivre les animaux nouveaux et intéressans que nous venions d'apercevoir. Plusieurs beaux oiseaux s'offrirent à notre vue; entre autres le manakin varié à longue queue (1) était extrêmement commun; nous trouvâmes aussi un tangara nouveau à front jaune foncé (2).

---

(1) *Lanius picatus*, L.

Après avoir parcouru un pays qui présente de nombreuses inégalités et qui offre à peine au cavalier un sentier praticable, nous sommes arrivés dans la vallée de Jiboya, entourée de tout côtés de hautes forêts primitives. C'est là que sont bâties les petites cabanes des Indiens qui commencent à plier sous la volonté de leurs oppresseurs, et à adopter leurs mœurs et leurs usages. Ces maisons étaient environnées d'un bocage touffu de bananiers, derrière lesquels les arbres gigantesques de la forêt, serrés les uns contre les autres, s'élevant comme les colonnes d'un portique, et entrelacés d'une multitude de plantes diverses, forment un mur. Du fond de ces bois sombres on entendait fréquemment sortir la voix agréable du pomba margosa, pigeon (1) dont j'ai déjà parlé.

---

(1) *Pipra caudata*, Latham.

(2) *Tanagra auricapilla.* Longueur, six pouces deux lignes et demie; envergure des ailes, huit pouces onze lignes. Sommet de la tête jaune citron foncé; bord du front, côtés du sommet et voisinage des yeux noirs; région de l'oreille, partie inférieure des joues et tout le dessus du corps gris olive, un peu plus foncé sur le dos; ailes et queue noires; large raie blanche transversale sur le milieu de l'aile; pennes de l'aile et de la queue et les deux rectrices posté-

Les cabanes des Indiens sont construites en bois et en terre, et couvertes en écorce d'arbres. Leurs habitans sont les uns un peu habillés, les autres encore entièrement nus; ils cultivent du maïs, des bananes, un peu de coton, et

---

rieures de couleur noire; toutes les parties inférieures depuis le bec, d'un jaune rougeâtre doux : cette couleur tranche bien avec les plumes noires du coin de la bouche. La femelle n'a pas le sommet de la tête jaune.

Ce tangara paraît être le lindo brun à huppe jaune d'Azara, tom. III, pag. 244; mais dans ce cas, l'écrivain espagnol décrit les couleurs de cet oiseau très-superficiellement, et même avec peu d'exactitude.

(1) *Columba locutrix.*

beaucoup de patates ; contens des productions que leur accorde la nature, ils ont jusqu'à présent été trop paresseux pour préparer de la farinha.

M. le capitam mor Miranda, qui dans les solitudes des montagnes voisines élève beaucoup de bétail, avait par hasard des affaires dans cet endroit et s'y trouva en même temps que moi, ce qui me procura le spectacle intéressant d'une danse de ces Indiens. Les bonnes qualités de M. Miranda le font chérir partout. Un voyageur ne doit donc pas négliger de faire sa connaissance ; d'ailleurs il est le premier personnage de ce comarca. Je passai la nuit dans sa compagnie à Jiboya, et le lendemain je retournai avec lui à Arrayal.

Les Indiens Camacans diffèrent peu à l'extérieur de leurs frères de la côte orientale : ils sont bien faits, de taille moyenne, robustes; ils ont les épaules larges, et les traits du visage de leur race bien prononcés. On les reconnaît de loin parce que même les hommes laissent tomber leurs longs cheveux le long du dos (1). Leur peau a une belle couleur brune souvent assez foncée, souvent un peu jaunâtre ou rougeâtre. Ils vont généralement nus, et ne s'habillent que partiellement. Dans le premier cas, les hommes portent le tacanhoba comme les Botocudys ; les Camacans nomment cet étui *hyranayka*. Ils s'arrachent ou bien se coupent les sourcils et tous les poils du corps, et se percent quelquefois aux oreilles un trou de la dimension d'un pois. Ils ont de temps en temps la fantaisie de se peindre le corps avec du rocou et du genipa, et y joignent une autre couleur rouge brune qu'ils nomment catua, et qu'ils tirent de l'écorce d'un arbre que je ne connais pas.

---

(1) Plusieurs peuples d'Amérique, entre autres les indigènes de la Guiane, portent les cheveux longs en signe de

J'avais vu sur les bords du Rio-Belmonte le reste d'une tribu d'Indiens qui se donnent à eux-mêmes le nom de Camacans ; les Portugais les désignent par celui de *Menian*. D'après ce que j'ai appris ces Menians sont réellement une branche des Camacans, mais dégénérée ; ils ne sont plus de race indienne pure, la plupart ayant les cheveux crépus des nègres

---

liberté : c'est pourquoi ils les coupent à leurs esclaves, et s'en font autant quand ils sont en deuil.

Voyez Barrère.

et une couleur noirâtre, et même à l'exception de deux vieillards ils ne savent plus leur langue. Les exemples de leur langage, que je citerai par la suite, ne peuvent pas, par la même raison, être regardés comme ceux de leur idiome véritable ; les différences qui se trouveront entre cet idiome et celui des vrais Camacans ne devront pas induire en erreur sur ce point les philosophes qui s'occupent de l'étude des langues, puisque l'expérience démontre que parmi les peuples indigènes de l'Amérique la séparation de tribus, de familles et de hordes a souvent influé sur le langage, de sorte que l'on trouve des diversités et des variations de dialecte chez les différentes branches d'une nation qui d'ailleurs se ressemblent complétement. On trouvera aussi dans le vocabulaire des Menians plusieurs expressions qu'ils ont empruntées des peuples dont ils sont voisins.

Les Camacans étaient autrefois un peuple inquiet, ami de la liberté, belliqueux, qui défendit pied à pied son territoire contre les Portugais. Des défaites considérables les contraignirent enfin à s'enfoncer davantage dans les forêts ; le temps a aussi étendu graduellement son influence sur eux. Cependant les traits distinctifs de leur caractère ne sont pas effacés; ils sont toujours animés par l'amour de leur pays et de la liberté; il est difficile de les emmener loin du lieu où ils sont nés; ils ne viennent qu'avec répugnance chez les Européens dans les cantons cultivés, et préfèrent, comme tous les sauvages, de retourner dans leurs forêts sombres. Rendus circonspects et défians par des exemples fréquens de mesures tyranniques prises par les blancs, ils cachèrent leurs petits enfans et leurs jeunes gens dans les bois lorsque nous leur rendîmes visite. Ils se sont habitués peu à peu à des demeures fixes, aux cabanes en bois, même à celles qui sont construites en terre et couvertes de plaques d'écorce. Ils ne se couchent pas dans des hamacs comme les peuples de la Lingoa-Géral qui habitent le long de la côte maritime; ils se font dans leurs cabanes des lits ou *camas* : ce sont des perches posées sur quatre pieux; ils les couvrent d'écorce battue (*estopa*). Les enfans couchent ordinairement à terre avec les chiens.

Ces Camacans semblent à plusieurs égards se rapprocher des Goaytacasés. Ils fabriquent des pots avec de l'argile grise, et ont en général plus d'industrie que les peuples de la côte orientale. N'ayant pas d'animaux domestiques (1), ils savent par leur adresse à la chasse se procurer la nourriture animale dont ils ont besoin ; mais ils connaissent aussi fort bien les avantages que leur garantit la culture des plantes utiles; ils cultivent auprès de leurs cabanes des bananes, du maïs ou du manioc dont ils mangent la racine rôtie, et des patates. Ils récoltent aussi une petite quantité de coton, et en font des cordons très-artistement façonnés. Les femmes surtout savent tordre les fils avec beaucoup de délicatesse et tresser de jolis cordons à quatre brins ; elles les emploient à toutes sortes d'usages, et surtout pour leurs vêtemens et pour leur parure ; les hommes en ornent leurs armes. Le couyhi ou tablier des femmes, la principale partie de leur habillement, consiste en une cordelette qui est formée artistement de cordons minces ; aux extrémités sont deux gros nœuds, et d'autres cordons pendent en très-grand nombre pour former un tablier ; les femmes s'attachent cette cordelette autour des hanches ; ces tabliers composent leur unique vêtement quand elles mènent une vie encore un peu sauvage; auparavant elles ne le connaissaient même pas; elles allaient entièrement nues, et ensuite elles se nouèrent autour des hanches un morceau d'écorce d'arbre. On ne peut pas admirer assez l'art avec lequel ces peuples grossiers savent façonner les cordons de ces tabliers; pour les embellir davantage, ils les teignent par intervalles en rouge brun avec l'écorce de catoua et laissent des compartimens tout blancs.

---

(1) Les Camacans n'ont pas d'autre animal domestique que les chiens qui leur viennent des Européens, ce qui prouve qu'aucun peuple indigène de l'Amérique n'a été nomade. Voyez à ce sujet le *Voyage de M. de Humboldt*, tom. II, p. 160.

Un autre ouvrage de la main des nymphes des forêts est l'espèce de sacs faits de cordons de coton tressés, que ces Indiens suspendent partout où ils vont quand ils quittent leurs cabanes; ils sont composés de cordons noués ou entrelacés, et sont teints alternativement en jaunâtre ou en brun roux avec la couleur du catoua; ils les attachent sur les épaules avec des courroies également tressées. Quand les hommes vont à la chasse, ils portent toujours de ces sortes de sacs.

Les armes des Camacans prouvent que les

hommes de cette peuplade ont plus d'industrie innée que les autres tribus des Tapouyas. Leur arc (*couang*) est fort, de bois de brauna qui est d'un brun noir foncé, très-bien poli, et bien mieux façonné que ceux des autres peuplades. Ils pratiquent sur toute la longueur du côté antérieur une rainure, qui est un peu moins profonde que celle de l'arc des Machacalis. Ces arcs, dont la hauteur excède la taille d'un homme, sont très-élastiques et très-vigoureux. Les flèches (*hoay*) sont surtout travaillées avec recherche. Elles sont de trois espèces comme celles des autres peuplades, mais, de même que celles des Machacalis, elles ont au-dessous de la pointe un long appendice de bois de brauna; plus bas commence la hampe qui est en roseau, et au-dessous des plumes ils placent ordinairement deux petites touffes de plumes bariolées. Pour garnir la partie inférieure de la flèche ils prennent des plumes d'araras rouges et bleues, choisies avec soin, posées et nouées avec précision; les touffes sont alternativement entrelacées avec des cordons de coton blanc et rouge brun, ce qui leur donne un coup d'œil très-élégant.

Ils font aussi des flèches de parure qui sont si minces, si déliées, et travaillées avec tant de délicatesse, qu'on ne peut s'empêcher d'être surpris que des ouvrages semblables aient pu sortir de mains si grossières, aidées de si mauvais outils. Ces flèches sont de bois de brauna, ou bien de bresillet, extrêmement lisses, polies et luisantes, et ornées de touffes de coton teintes en rouge mêlées à d'autres qui sont blanches.

Ils façonnent de la même manière de longs bâtons lisses, que jadis l'on voyait quelquefois entre les mains de leurs chefs. Dans les occasions solennelles, notamment dans leurs danses, leurs chefs ont sur la tête un bonnet de plumes de perroquets, qui est très-artistement fait : ils lui donnent le nom de *charo*. Ils attachent chaque plume en particulier à un réseau de fil de coton ; le bonnet est ainsi surmonté d'une grosse touffe de plumes qui entourent la tête comme une couronne. On prend à cet effet les plumes de la queue du juru (1), ou de quelque autre espèce de perroquet, et du milieu desquelles s'élèvent ordinairement une paire de grandes plumes de la queue de l'arara. La touffe de plumes est verte et rouge, et fait un très-joli coup d'œil. Les bonnets de plumes que portaient les tribus des indigènes des bords du fleuve des Amazones, lorsque les Espagnols et les Portugais les visitèrent pour la première fois, étaient faits comme ceux des Camacans que je viens de décrire ; on en voit la preuve dans la belle collection d'ornemens en plumes du riche muséum de Lisbonne. Barrère nous apprend que les peuples de la Guiane portaient aussi des bonnets semblables.

---

(1) *Psittacus pulverulentus.*

La dextérité de ce peuple à tous les ouvrages manuels le rend très-utile aux Portugais, depuis qu'une partie s'est un peu civilisée. On les emploie surtout pour défricher le terrain, car ils abattent les forêts avec beaucoup de promptitude, se servant de la hache d'une manière très-adroite. Ils sont chasseurs expérimentés, et excellent à tirer de l'arc, comme j'en ai souvent été témoin, et quelques-uns manient très-bien le fusil. On les charge actuellement de repousser les attaques des Botocoudys sur le Rio-Pardo; le capitam Paulo Pinto, qui a été placé à leur tête, les fait marcher à ces expéditions. Ils craignent les Botocoudys, qui, peu de temps avant mon séjour en ce lieu, avaient tué quelques Camacans sur le Rio-Pardo; c'est pourquoi ils examinèrent avec beaucoup d'attention et avec un air de ressentiment le jeune Botocoudy Quêck qui était avec moi. On dit au reste qu'ils sont braves, et ont souvent fait prisonniers plusieurs de ces barbares.

Les Camacans accueillent très-bien les étrangers qui viennent les voir amicalement; le capitam mor João da Sylva Santos étant arrivé dans une de leurs aldéas, y fut reçu avec solennité. Leur chef s'était barbouillé en rouge la tête, les pieds et les avant-bras; sa tête était ornée d'un beau bonnet de plumes; il portait sur l'épaule un gros cordon de coton teint en rouge, et terminé par deux glands de dents d'animaux et de sabots de tapir; ses cheveux longs flottaient sur son dos; il tenait à la main une longue baguette de bois rouge, sans doute de bresillet, lisse et délicatement façonnée; il s'était peint un croissant noir au-dessus et au-dessous de l'œil. Le caoui ne manqua pas dans cette occasion; les Camacans dansèrent pendant toute la nuit.

Indépendamment des armes et de divers ouvrages, ces Indiens vendent aux Européens des chandelles de cire qui répandent une odeur agréable en brûlant; ils fabriquent ces chandelles très-ingénieusement; ils en font de longs cordons, qu'ils réunissent ensuite en paquets allongés et appliquent à l'extérieur de grandes feuilles. Les Camacans vendent encore du miel, qu'ils recueillent en grande quantité dans les forêts : cette substance est un des mets qu'ils aiment le plus ; ils sont d'ailleurs très-peu délicats pour leur nourriture. Je trouvai dans leurs huttes des pieds de tapir en putréfaction complète, et que pourtant ils mangeaient comme un morceau très-friand; en revanche ils ne touchent pas à la chair du tatou noir (*tatou verdadeiro*), que les Européens recherchent beaucoup.

De même que chez la plupart des peuples sauvages, les hommes traitent leurs femmes avec une certaine rudesse; cependant ils ne les battent pas. Une partie des Camacans, qui a des rapports plus intimes avec les Portugais, parle déjà un peu leur langue; leur idiome a quelque chose de barbare, à cause du grand nombre de sons du nez et du gosier; ils coupent brusquement la fin des mots, parlent bas, et la bouche à moitié ouverte. Quand ils ont fait une bonne chasse, ou qu'ils ont quelque autre occasion de se divertir, ils ne manquent pas de célébrer une fête accompagnée de danses et de chants : ils se rassemblent en grand nombre, et commencent par couper en travers le tronc d'un barrigudo, arbre qui renferme une moelle tendre et juteuse, et le creusent en y laissant cependant un fond. Ils obtiennent ainsi un vaisseau qui a deux pieds à deux pieds et demi de hauteur, et le placent sur un endroit uni entre leurs cabanes ou tout auprès. Pendant que les hommes travaillent à cet ouvrage, les femmes s'occupent à préparer du caouy avec du manioc ou du maïs. Elles mâchent les grains de maïs douze à seize heures d'avance, car c'est la substance qu'elles préfèrent pour cette boisson ; cependant elles y emploient aussi les patates, puis elles crachent dans un vase les grains qu'elles ont mâché : ils y fermentent dans l'eau chaude. Elles agitent ensuite le mélange dans un vase d'écorce, où il continue à fermenter : alors on fait du feu pardessous, après que l'on a fixé sa partie inférieure dans un trou creusé en terre.

Cependant toute la société s'est parée convenablement pour la danse : les hommes se sont barbouillés de longues raies noires ; les femmes, de cercles formés de demi-lunes concentriques au-dessus du sein, de lignes sur le visage, etc. Quelques-uns ornent leur tête de leurs bonnets de plumes, et se fichent des plumes bariolées dans les oreilles. L'un d'eux tient à la main un instrument fait de sabots de tapir, attachés en deux paquets à des cordons; ils le nomment *herenehedioca;* il sert à marquer la mesure, et rend un son très-fort quand il est agité. Ils se servent aussi quelquefois d'un plus petit instrument dont le nom est *kekhiekh*: il consiste en une calebasse creuse avec un manche de bois; elle renferme quelques petits cailloux, et quand on la remue elle fait aussi entendre un son. Cet instrument a sans doute de l'affinité avec le maracas, l'idole domestique des Toupinambas et d'autres peuples indigènes du Brésil qui s'en servaient aussi dans leurs danses. Dans les premiers temps, les Espagnols en ont trouvé de semblables, dans l'Amérique septentrionale, par exemple en Floride (1).

Alors la danse commence : quatre hommes se tenant un peu penchés s'avancent, et à pas mesurés décrivent un cercle en se tenant les uns derrière les autres ; tous répètent avec peu de modulation *hoï*, *hoï*, *hé*, *hé*, *hè*, et l'un d'eux accompagne ce cri du bruit de son instrument, qui est alternativement plus fort et plus doux à sa fantaisie. Les femmes en ce moment se mettent de la partie, elles se tiennent deux à deux, en s'appliquant réciproquement la main gauche sur le dos ; puis hommes et femmes tournent alternativement sans discontinuer au bruit de cette charmante musique, autour du vase qui contient la liqueur chérie. Ils dansent ainsi au milieu du jour dans la saison la plus chaude de l'année, de sorte que la sueur leur ruissèle tout le long du corps. Par intervalles on puise dans le vase avec un coui, et l'on boit le caoui. Les femmes accompagnent le chant avec des sons à demi-voix qui n'ont aucune espèce de modulation, et marchent en même temps le haut du corps et la tête penchés. Ces sauvages dansent ainsi toute la nuit sans se fatiguer, jusqu'à ce que le vase soit vide. Cette danse paraît avoir quelque ressemblance avec celle des Coroados de Minas-Geraës (1).

---

(1) *Voyez* Barrerre, *Relation de la Guiane*, et Southey, *History of Brazil,* tom. I, pag. 635. Je n'ai pas trouvé chez les Camacans les grelots de pieds dont plusieurs peuples du Brésil et de la Guiane se servent dans leurs danses.

Quelquefois les danseurs se partagent en deux bandes qui figurent l'une vis-à-vis de l'autre, de sorte qu'une ligne recule toujours devant l'autre. Souvent dans ces occasions solennelles, quand la nuit a été employée à danser, elle est suivie d'un autre jeu. Les jeunes gens, pour faire parade de leurs forces, courent à la forêt, y coupent un gros morceau cylindrique d'une branche de barrigudo qui est très-lourd tant qu'il y reste du suc, et enfoncent dans chaque division un bâton afin de pouvoir la saisir plus aisément. Le plus robuste de la bande prend ce morceau de bois, le pose sur son épaule, et ainsi chargé court chez lui. Tous les autres le suivent et cherchent à lui enlever son fardeau; cette lutte dure jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à l'endroit où sont rassemblées les belles qui leur donnent des marques de leur approbation. Quelquefois le morceau de bois est si lourd, que l'un ou l'autre des champions est blessé. Aussitôt qu'ils sont parvenus au but, ils ont coutume, quoique baignés de sueur, de se précipiter dans le fleuve pour se rafraîchir; mais on prétend que ce procédé expéditif est fréquemment suivi d'accidens graves, et que plusieurs sauvages en sont morts.

---

(1) *Journal von Brasilien*, pag. 142.

Quand un Camacan tombe malade, on le

laisse tranquille ; s'il peut encore marcher, il se procure lui-même sa subsistance, autrement il reste absolument dépourvu de tout secours. Cette indifférence pour les malades et les infirmes se retrouve chez les Indiens de l'Orénoque, comme on le voit dans les relations de plusieurs voyageurs, et entre autres de Gumila (1). Les Camacans ont peu de médicamens ; ils emploient pour guérir le malade un moyen pratiqué par les Bogaïs ou les Semmelis des Arouaks et d'autres peuplades de la Guiane (2), qui est de souffler sur lui de la fumée de tabac : pendant l'opération, le médecin marmotte des paroles que malheureusement personne ne comprend. Si un malade meurt, toute la troupe se réunit autour de lui, et la tête penchée au-dessus du corps, tous, hommes et femmes, poussent des hurlemens horribles pendant des journées entières. Cette douleur feinte dure quelquefois très-long-temps ; ils prennent du repos par intervalle, et quand on croit que les lamentations sont finies, elles recommencent avec une nouvelle force. Le mort reste quelquefois étendu long-temps sans être enterré. On dit qu'ils regardent les âmes des morts comme leurs divinités, leur adressent des prières, et leur attribuent les orages. Ils croient aussi que les âmes des morts, lorsqu'elles n'ont pas été bien traitées pendant leur vie, reviennent sous la forme de jaguars pour leur faire du mal; voilà pourquoi ils mettent dans le tombeau, auprès du cadavre, un coui, un panella ou pot de terre pour cuire les alimens, un peu de caoui, ainsi que des arcs et des flèches. Tous ces objets sont placés sous le mort, ensuite ils remplissent la fosse de terre, puis allument du feu par-dessus.

---

(1) *Histoire de l'Orénoque*, tom. I, pag. 328.

(2) *Quandt. Nachrichten von Surinam*, pag. 61.

J'ajouterai à ce petit nombre de détails sur les Camacans, tribu très-remarquable, quelques traits que j'ai tirés de la *Corografia Brasilica*, ouvrage peu connu en Europe. Les Mongoyoz, dit l'auteur de ce livre qui paraît n'avoir pas connu le nom de Camacans que ce peuple se donne à lui même, avec lesquels on conclut un traité de paix en 1806, étaient réunis dans une demi-douzaine de villages peu peuplés dans le voisinage et au nord du Rio-Patipe (Rio-Pardo). Chaque famille vit isolément dans sa cabane; ils cultivent différentes sortes de patates, des courges, des ignames, des melons d'eau, et d'excellent manioc doux ou aïpi ; ils recueillent aussi beaucoup de miel. Ils enlèvent tout ensemble les abeilles et la cire, et nettoyent cette masse avec une espèce de van ; ils mettent la cire et les abeilles dans une certaine quantité d'eau, et obtiennent ainsi une boisson enivrante qui les met de bonne humeur et même les rend quelquefois furieux. Ils préparent aussi une autre boisson spiritueuse avec des patates et des racines de manioc broyées sur lesquelles ils versent de l'eau et qui ne tardent pas à fermenter.

A la naissance d'un enfant, le père lui donne un nom, sans autre cérémonie. Ils pleurent les morts, et les enterrent nus en les plaçant sur leur séant (1); ils chantent et dansent au son d'un instrument qui est aussi simple que peu sonore et consiste en un cordon mince tendu sur un arc (2). Les femmes portent des franges de coton délicatement tressées qui leur tombent par-devant jusqu'aux genoux. Les hommes couvrent leur nudité avec un étui de feuilles de palmier entrelacées; du reste rien ne revet leur corps bien proportionné. Ils passent la plus grande partie de leur temps à la chasse dans les forêts, ou à chercher des fruits. La fabrication des pots de terre est la seule branche d'industrie qu'ils cultivent. Ils font des soufflets avec la peau des cerfs, et quand ils veulent dépouiller l'animal, ils commencent par le cou. Ils regardent le chien comme l'animal domestique le plus utile; c'est le seul qu'ils élèvent pour la chasse. Les outils de fer sont ce qu'ils envient le plus aux Européens. Leurs remèdes consistent en emplâtres composés d'herbes machées, en décoctions et en bains; ils les connaissent soit par leur expérience, soit par la connaissance que leurs ancêtres leur en ont transmise. L'arc et les flèches sont leurs seules armes tant pour la chasse que pour la guerre. Les Mongoyoz qui ont embrassé la religion chrétienne leur préfèrent les armes à feu.

---

(1) On dit qu'ils ont abandonné cette manière d'enterrer.

(2) Je n'ai pas trouvé chez les Camacans l'instrument dont la *Corografia Brasilica* fait ici mention ; peut-être l'ont-ils emprunté des aldéas ou villages des nègres voisins des Portugais, ce peuple en ayant un semblable dont il joue fréquemment.

CHAPITRE XVIII.

VOYAGE DE CONQUISTA A BAHIA ET SÉJOUR DANS CETTE CAPITALE.

Vallée pittoresque d'Uruba. — Cachoeira. — Le colonel João Gonçalvès da Costa. —Le Rio-das-Contas. —Le Rio-Jiquiriça-Laje : aventure désagréable dans cet endroit. — Emprisonnement à Nazareth das Farinhas. —L'île d'Itaparica. —Ville de Bahia.

Pour aller d'Arrayal da Conquista, à travers le Sertam de Bahia, à la capitale de la capitainerie, on peut choisir entre plusieurs routes. Le grand chemin de Minas-Novas et de Minas-Geraës à cette ville passe par Villa de Cayte, villa do Rio das Contas et Villa da Cachoeïra de Paraguaçu. Un autre se rapproche davantage de l'arrayal où je me trouvais, et suit le cours du Rio-Gaviao. On y arrive de l'arrayal en deux jours, mais il occasionne un détour. La route que les boïadas des environs de Conquista ont coutume de prendre pour gagner la capitale est la plus courte; ce fut aussi celle que je choisis, parce que peu de voyageurs la fréquentent, et d'autant plus que des voleurs avaient attaqué quelques tropas le long de Gaviao.

La route suivie par les boiadas, qui est assez bonne dans la saison sèche, jusqu'à la fazenda de Tamburil, été faite par le colonel João Gonçalvez da Costa, à ses frais, et jusqu'à présent il n'a, pour cette entreprise non plus que pour plusieurs autres également utiles et auxquelles il a consacré une partie de sa fortune, reçu aucune indemnité du gouvernement.

Quand on quitte l'arrayal, on entre dans un canton boisé, désert, élevé, où des collines entassées les unes derrière les autres se succèdent sans interruption et n'offrent à l'œil qu'une suite de hauteurs uniformes couvertes de forêts peu élevées; l'arrayal est de même tout entouré de bois. Cette vaste solitude où l'on ne rencontre aujourd'hui qu'un très-petit nombre d'hommes, était peuplée, il n'y a qu'une soixantaine d'années, de plusieurs hordes de Camacans ses habitans primitifs: ils se sont tous retirés dans les grandes forêts voisines de la côte maritime, où long-temps encore ils jouiront librement d'un territoire de chasse que personne ne leur disputera.

Dans les forêts désertes des environs de Conquista je ne trouvai d'occupation qu'à observer les diverses plantes dont les fleurs frappent la plupart l'odorat du voyageur par la suavité de leurs émanations, avant qu'il puisse les apercevoir. Des fazendas ou habitations isolées que l'on rencontre à trois, quatre, cinq et jusqu'à six lieues de distance les unes des autres, interrompent rarement la monotonie de cette route. Le premier jour je m'arrêtai pour passer la nuit à la fazenda de Priguiça; la maison, très-jolie et bâtie en briques, se distinguait avantageusement de toutes celles de ce canton, quoiqu'elle ne fût pas très-grande. A la brune on entendit retentir dans des marécages voisins la voix singulière des raines de ce pays, qui ressemble au bruit produit par les coups de marteau d'une réunion de ferblantiers, ce qui lui a valu le nom de *ferreiro*; mais nous ne pûmes prendre aucun de ces singuliers amphibies.

Un de mes gens, qui marchait derrière la tropa, avoit tué d'un coup de bâton, sur une branche basse d'un arbre, un grand engoulevent dont j'ai parlé précédemment sous le nom de *caprimulgus æthereus*. Cet oiseau est commun dans les forêts; il se nourrit principalement de papillons ; il poursuit les grandes espèces, telles que le nestor et le ménélas, remarquables par leurs magnifiques couleurs bleues, et le laërte tout blanc. Ce singulier oiseau de crépuscule, dont le gosier prodigieusement large est parfaitement disposé pour prendre ces insectes, n'avale pas leurs grandes ailes; on les voit partout éparses à terre.

Je trouvai aussi dans ces forêts une autre espèce d'engoulevent, probablement encore inconnue; elle est fort belle, et se distingue par son iris d'un orange vif (1).

---

(1) *Caprimulgus leucopterus* est le nom que je donne à cette belle espèce que je ne trouve décrite dans aucun ouvrage d'histoire naturelle. Femelle : longueur, onze pouces six lignes; envergure des ailes, vingt-deux pouces six lignes ; iris de couleur orange éclatant; bec très-large et de la forme de celui du *caprimulgus grandis* ; tarse court et nu, haut de quatre lignes au plus; ailes étroites et longues; queue composée de dix plumes passablement égales, les deux extérieures sont seulement un peu plus courtes ; plumage au premier aspect d'un noir brunâtre assez foncé ; les grandes tectrices postérieures forment seulement une longue tache blanchâtre dans cette partie; ventre plus clair

Le second jour de notre voyage, après être partis de Priguiça nous aperçûmes une très-grande quantité des deux beaux papillons que j'ai cités plus haut. Les arbres étaient plus élevés, plus touffus, plus rapprochés que le premier jour. Ces grands papillons voltigeaient en foule autour du sommet des arbres, où ils étaient attirés par une infinité de fleurs blanches et jaunes qui embaumaient; il ne fut donc

---

que les autres parties du corps, tirant même sur le blanc; tête noir brun, petite tache blanche jaunâtre au-dessus de chaque œil et raie semblable jusqu'au bec; derrière de la tête noir brun avec des lignes transversales jaune rougeâtre pâle; nuque et dessus du cou pourvus de raies blanchâtres; dos noir brun avec des raies transversales minces blanchâtres ou jaune rougeâtre; bas du dos plus noir brun; épaules noir brun; tectrices du milieu et postérieures blanches marbrées de brun noir à leur extrêmité et à leur barbe extérieure; queue noir brun très-foncé avec sept raies transversales marbrées plus pâles; intérieur des ailes noir brun; menton blanchâtre; plumes un peu jaunâtres et noirâtres à leur extrémité; gosier gris brun mêlé de jaunâtre; dessous du cou et haut de la poitrine semblables, seulement mélangés d'un peu plus de jaune rougeâtre et marqués de grandes taches noires brunes; ventre et parties inférieures gris blanchâtre, marbrées; poitrine et ventre rayés. Les couleurs du mâle sont plus claires ou plus blanchâtres que celles de la femelle.

pas possible d'en prendre un seul avec le filet. Les ailes de ces insectes magnifiques, frappées des rayons du soleil, reluisaient d'un éclat incomparable, surtout lorsqu'on les apercevait d'un endroit élevé. Les ailes azurées du ménélas offraient des reflets d'un violet superbe, celles du nestor en présentaient de bleus de diverses nuances. Le grand papillon laerte de Fabricius qui est d'un blanc bleuâtre, est aussi très-commun dans ces forêts et plus aisé à prendre que le ménélas. On trouve au sud ces deux magnifiques papillons bleus, même dans les environs de Rio-de-Janeiro. Ces beauxinsectes font le principal ornement des forêts; on peut aussi leur joindre le papillon leilus qui est noir avec des raies d'un vert doré; nous l'avions trouvé abondamment à Villa-Nova de Almeïda et à Mucuri. Il y est très-commun dans les cantons ouverts, même près de la mer.

J'ai dit dans la première partie de ma relation que les papillons nymphales étaient très-nombreux dans un certain canton, je ferai observer de plus que les héliconiens forment en général la famille de papillons la plus commune dans le pays que j'ai parcouru. Ils voltigent partout dans les forêts, notamment l'*heliconius phyllis*, l'*heliconius sara*, l'*heliconius egena*, ainsi que beaucoup d'espèces voisines et de variétés. Dans les prairies ouvertes et les pâturages, un des papillons que l'on voit le plus fréquemment est le *papilio plexippus* de Fabricius qui se trouve même dans l'Amérique septentrionale ; on rencontre dans toutes les grandes forêts vierges le papillon qui produit sans doute avec sa trompe un bruit semblable à celui d'un batail de cloche (1), le climena (2) qui porte sur le dessous de ses ailes le nombre 88. D'autres belles espèces, telles que le *dimas*, le *zacynthus*, le *polydamas*, le *mutius*, le *dolicaon*, etc., sont plus rares.

La chaleur étant extrême ce jour-là, nos bêtes de somme épuisées cherchèrent l'eau avec un grand empressement, ce qui faillit à nous occasionner une perte. Un des mulets se jeta brusquement dans un marécage, de sorte que l'eau entra dans les caisses, et gâta presque entièrement les objets qui s'y trouvaient. Le voyageur est fréquemment exposé à des accidens de ce genre dans ces déserts, et perd souvent par l'indocilité des mulets, par la négligence des tropeiros, ou par les pluies, le fruit de recherches assidues et de courses longues et pénibles.

---

(1) M. Langsdorf m'avait dit qu'il se trouvait aussi à Sainte-Catherine.

(2) Cramer, pl. XXIV. fig. F.

Ayant quitté la forêt, j'entrai dans un canton où des collines hautes et doucement arrondies étoient couvertes de broussailles, ou bien de vastes touffes de samambaya qui est une espèce de fougère (*pteris caudata*). Elle couvre çà et là d'immenses surfaces de terrain, ordinairement les endroits nus dans les forêts, phénomène peu commun dans cette partie du Brésil, et probablement dans tous les pays chauds, car sous ce climat les plantes d'une même espèce croissent plus rarement rapprochées les unes des autres et réunies ensemble que dans les zones tempérées et froides (1). On dit que les jeunes pousses de cette fougère font mourir le bétail qui en mange. On attribue un effet semblable sur les chevaux à une espèce de bromélia qui croît ici.

---

(1) On peut lire à ce sujet ce que dit M. de Humboldt dans son ouvrage intitulé *De distributione geographicâ plantarum*, p. 50. Les plantes qui vivent en société dans le Brésil oriental sont le *conocarpus* et l'*avicennia* (manglier et paletuvier), plusieurs espèces de *rhexia*, quelques

Il n'avoit pas plu depuis long-temps: ces déserts paraissaient entièrement desséchés; cette sécheresse occasionne la mort d'une grande quantité de bétail dans plusieurs cantons du sertam de Bahia, et cause ainsi des dommages considérables; c'est pourquoi l'on est fréquemment obligé de rassembler le bétail et de le conduire dans des endroits plus humides. Souvent on met le feu aux fougères dans les lieux secs et élevés, afin de faire produire au sol par cet engrais un peu d'herbe pour les animaux.

Cependant la nature a répandu dans ces déserts arides des végétaux qui semblent supporter parfaitement la sécheresse; entre autres un beau bignonia à grandes fleurs d'un jaune citron vif qui s'élève à une dizaine de pieds de haut, et une casse à longues étamines droites

---

roseaux très-hauts (*bambusa*), l'uba et le taquarassu, les palmiers nains de la côte, plusieurs fougères, surtout le *pteris caudata*, les *cecropia*, les *bignonia*, et plusieurs espèces de graminées, etc.

d'une couleur orange brillante; ils offrent tous deux un aspect magnifique. Le dernier est un arbre dont j'ai déjà parlé, son feuillage d'un vert clair forme une cime conique parfaite de laquelle on voyait pendre en ce moment les longues gousses articulées. Il s'élève ici du milieu des buissons une espèce de palmier qui n'acquiert pas plus d'une trentaine de pieds de hauteur, et qui appartient à la forme des cocotiers, la seule de la famille des palmiers que j'aie rencontrée dans ce voyage : les feuilles naissent sur quatre à cinq rangs, et la grappe porte des fruits de la grosseur d'un petit abricot ; ils sont revêtus d'une chair orangée et douceâtre. Les araras les aiment beaucoup, et brisent aisément avec leur bec la noix qui s'y trouve. On donne à ce palmier, dans les environs de Nazareth, le nom de cocos de licuri ; il ne faut cependant pas le confondre avec l'aricuri dont j'ai fait mention plus haut, et auquel il ressemble beaucoup, surtout par son fruit.

Notre marche au milieu de hauteurs arides altérait tellement les hommes et les animaux, que les uns et les autres couraient avidement étancher leur soif ardente dans les ruisseaux que nous rencontrions au fond des vallées; leur eau était limpide et fraîche, quoique généralement celle que l'on boit dans ce Sertam soit extrêmement mauvaise. Malgré ce manque de bonne eau dans ces cantons secs et nus, le voyageur observe aisément que les fièvres y sont beaucoup plus rares que dans les grandes forêts voisines de la côte. Celles qui règnent dans les cantons que j'ai parcourus se distinguent de celles des autres provinces par un caractère plus benin; c'est ainsi, par exemple, que le long du Rio-San-Francisco, à l'époque où le fleuve baisse, le pays est affligé d'épidémies qui enlèvent beaucoup de monde, et deviennent surtout très-dangereuses pour les étrangers ainsi que pour les voyageurs qui ne sont pas acclimatés.

Vers le soir j'arrivai à Taquara, vieille fazenda abandonnée; il ne s'y trouvait que deux misérables cabanes en terre délabrées: elles étaient absolument entourées de quelques arbrisseaux, de grandes touffes de samambaya desséchées, et en quelques endroits de buissons épais d'une plante haute de quatre à cinq pieds; c'est une nouvelle espèce de *tagètes* qui répand une odeur forte très-agréable. Il y avait dans cet endroit un coral à bétail dont les boiadas se servent en passant pour y enfermer les bêtes pendant la nuit. Nous essayâmes de dormir dans les cabanes, mais une quantité prodigieuse de puces et de chiques couvrit en un clin d'œil tous nos vêtemens, de sorte qu'il nous parut plus prudent d'établir un bivouac en plein air. On alluma le feu pour faire la cuisine, et on fouilla tous les buissons voisins pour y chercher du bois sec; un de mes gens y découvrit tout près de nous, à côté d'une des cabanes, un serpent à sonnettes (*cobra cascavela*): aussitôt nous arrivâmes tous; le reptile était couché fort tranquillement, et ne semblait nullement s'inquiéter de ce nombre inusité de spectateurs, de sorte qu'il ne nous fut pas difficile de l'étourdir en le frappant avec une petite baguette, et de le tuer.

Le reste de la soirée fut consacré à l'examen de notre proie qui fut ensuite mise dans un petit baril d'eau-de-vie que je transportais toujours avec moi pour cet usage. Notre aventure prouve évidemment l'inexactitude et l'exagération des descriptions que l'on a faites du serpent à sonnettes: car cet animal, comme

Bartram l'a déjà observé, ne peut devenir dangereux que lorsqu'on s'est trop approché de lui sans l'apercevoir et que par là on l'a irrité et mis dans la nécessité de se défendre. Parmi les diverses espèces de ces reptiles il est difficile d'en trouver une qui soit d'un naturel plus paresseux que le serpent à sonnettes; Daudin l'a très-bien décrit; il atteint à une longueur de cinq à neuf pieds, et à une grosseur proportionnée; sa couleur est très-simple; elle est d'un gris brun, mêlée seulement de taches losangées plus claires et plus foncées.

Au point du jour la tropa était chargée et déjà en mouvement. Nous traversâmes une vaste solitude où l'on rencontrait quelquefois des bois peu élevés et des prairies. Des casses à fleurs d'un jaune vif, des bignonia, des mimosa et des palmiers licuris forment ici le fond des bois, ce qui donne au paysage, malgré son caractère rude et sauvage, un aspect pittoresque. Des vallées profondes coupent brusquement ces hauteurs dont les flancs sont escarpés. Le fond est ombragé par des forêts touffues; le sol est uniformément d'une argile rouge foncé, et partout on découvre les tertres jaunâtres et coniques des termites. Le pays est animé çà et là par le bétail, qui, effarouché par l'apparition inattendue des voyageurs, les regarde avec surprise.

On trouve fréquemment dans ces cantons la perruche à ventre orangé (*psittacus cactorum*) et le petit pigeon à longue queue (*columba squamosa*).

En traversant les bois peu élevés et les halliers de ce pays on ne saurait trop se garantir des petites branches des arbres qui sont des deux côtés de la route, car elles sont littéralement incrustées d'une innombrable quantité de petits carapathos ou acarides qui les rendent entièrement rouges. Si l'on vient à toucher une de ces branches, on éprouve bientôt une démangaison insupportable sur tout le corps; ces petits insectes, qui ne sont pas plus gros que la pointe d'une épingle, se répandent partout et causent des douleurs si vives que l'on ne peut être en repos ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce que l'on en soit débarrassé. Presque toute notre compagnie souffrit de ce mal très-gênant; on ne connaît pas de plus sûr moyen de s'en débarrasser, que de se frotter tout le corps avec une infusion de tabac à fumer. Ces insectes incommodes sont un des plus grands désagrémens que le voyageur éprouve dans les pays secs de l'intérieur de l'Amérique méridionale, et ils remplacent à cet égard les moustiques des cantons boisés et humides. Quelques-uns atteignent à une grosseur assez considérable, et occasionnent souvent des plaies dangereuses quand elles ne sont pas traitées avec la prudence requise; ces animalcules engendrent même des maladies cutanées chez les hommes malpropres. Au Paraguay cet insecte se nomme *vinchuca* (1), et à la Guiane française *tique* (2).

Nous vîmes sur les branches des arbres des tas de jeunes grillons, genre qui au Brésil compte de nombreuses espèces; quelques-unes sont très-grandes, d'autres se font remarquer par leurs belles couleurs. Je n'ai pas vu les bandes nombreuses de cet insecte décrites par Azara (3). Il paraît qu'elles fréquentent davantage les terrains unis et ouverts.

Bientôt j'arrivai au petit arrayal d'Os-Possoës; il me sembla que le curé était un grand amateur de liqueurs fortes, du moins à en juger par son état d'ivresse complète. Ce lieu renferme une douzaine de maisons et une chapelle bâtie en terre.

---

(1) Azara, voyages t. 1. p. 208.

(2) Barrère, *Relation de la France équinoxiale*.

(3) Voyages, p. 218.

A peu de distance commence le territoire du capitam mor Antonio Dies de Miranda; il habite ordinairement la fazenda d'Uruba, où il m'avait invité d'aller le voir. Le colonel João Gonçalves da Costa son père, ainsi que plusieurs de ses fils possèdent en commun un territoire très-étendu, où ils entretiennent une quantité très-considérable de bétail sauvage.

Le chemin traversait ensuite un pays sablonneux couvert d'arbrisseaux desséchés. J'y trouvai trois espèces de cactus entièrement nouvelles. L'une se distingue par ses pousses très-cotoneuses; une autre par ses fleurs d'un rouge vif réunies en tête à l'extrémité des branches, comme dans nos chardons; elles ont presque la couleur de celles du *cactus flabelliformis*.

Ce canton offrait peu de variété. Le sol consistait presque partout en une argile jaune rougeâtre; le coco de licuri animait seul mais rarement ce paysage aride et sauvage. Les araras si remarquables par leur plumage d'un rouge magnifique étaient extrêmement communs; ils se perchaient souvent très-près de nous à l'ombre sur les branches inférieures des grands arbres.

La chaleur était accablante ; aucun souffle d'air ne la tempérait, et le sol argileux et aride de même que le sable éclatant de blancheur réfléchissaient avec force les rayons du soleil. Nous traversâmes plusieurs torrens dont l'eau était trouble et salée (*agoa salobra*); mais deux autres limpides et frais nous fortifièrent et nous ranimèrent, entre autres l'Uruba dont les ondes ont la pureté du cristal, et qui serpente à l'ombre des bois entre des rives tapissées d'herbes verdoyantes.

Le soir j'arrivai sur une hauteur considérable où nous campâmes près d'un coral à bétail à une demi-lieue de la fazenda d'Uruba. La nuit fut tranquille et agréable. La lune par sa clarté douce diversifiait les teintes de lumière des collines voisines. Nous ne cessâmes pas d'entendre une multitude de voix d'animaux, car les carapathos ne nous laissèrent pas fermer l'œil. Quand le jour parut mes yeux furent agréablement surpris par le coup d'œil enchanteur d'une vallée profonde dans laquelle est située la fazenda d'Uruba. De hautes montagnes couvertes de sombres forêts forment un vaste enfoncement baigné par le torrent d'Uruba ; du fond de cet abîme s'élève la fazenda dont les toits en tuiles rouges offrent un contraste pittoresque avec le fond de verdure.

Je fus accueilli de la manière la plus amicale dans la maison du capitam mor, quoiqu'il fût absent. Sa famille, qui ainsi que lui est très-considérée dans le canton, me combla de marques d'attention. On poussa la politesse au point d'envoyer une quantité de provisions pour ma tropa, sur la hauteur où se trouvait mon bivouac; plusieurs esclaves des deux sexes en étaient chargés. J'aurais volontiers passé plusieurs jours dans cette maison hospitalière, mais comme le chef de la famille était absent, et qu'un plus long séjour ne m'aurait procuré aucun avantage, je me décidai à continuer mon voyage ce jour même, et vers midi j'allai rejoindre mon monde. En partant je reçus en présent quelques beaux perroquets qui parlaient très-bien.

Nous arrivâmes le soir à la fazenda de Ladeira qui est située dans une vallée très-profonde au milieu d'un pays extrêmement montagneux; elle appartient aussi à la famille du capitam mor. La descente à travers la forêt monotone qui couvre tout le voisinage fut très-pénible pour nos mulets; et une pluie abondante qui dura toute l'après-midi augmenta beaucoup les déagrémens de ce voyage. Parvenus au fond de la vallée, de nouvelles scènes agrestes frappèrent nos regards. Devieux arbres très-élevé set couverts de longues touffes pendantes de tillandsia nommé *barba do pao* par les Portugais, présentaient des formes extrêmement bizarres. Les grands araras rouges étaient très-communs, et si peu farouches à cause de la pluie, qu'ils restaient perchés sur les arbres au-dessous desquels passait notre bruyante tropa. Nous vîmes à Ladeira quelques méchantes cabanes construites en terre et en bois, et assez vastes, qui étaient habitées par des esclaves nègres. Ils ont soin du bétail des solitudes voisines. Il y a aussi dans cet endroit des champs considérables où l'on cultive du coton.

A six lieues de cette fazenda se trouve celle de Cachoëira où demeure le colonel Joāo Gonçalves da Costa, père du capitam mor. Je désirais vivement de faire la connaissance de cet homme qui le premier a ouvert des routes praticables dans le Sertam, et combattu les indigènes de tous les côtés, parce que j'espérais obtenir de lui des renseignemens authentiques sur ce pays. Je poursuivis donc mon chemin à travers une solitude impraticable où les montagnes entassées s'élevaient les unes au-dessus des autres, offrant une masse uniforme de forêts basses que perçaient çà et là des rochers raboteux et de formes diverses, mais en général arrondis à leur partie supérieure. Dans les endroits dégarnis d'arbres on voyait que le sol consistait en une argile jaune rouge. Le chemin était bordé de chaque côté de bois de mimosa épineux, au feuillage finement découpé, et mêlés de quelques plantes à fleurs magnifiques, parmi lesquelles je me contenterai de citer une belle espèce d'ipomœa à grandes fleurs d'un rouge de feu, qui est nouvelle. Les blocs de rochers de formes les plus singulières, souvent semblables à des tours ou à des donjons, et s'élançant isolément à travers des bois, sont généralement habités dans ces régions par le petit cavia cité plus haut sous le nom de *moco*; on lui fait vivement la chasse à cause de sa chair regardée comme savoureuse.

Autrefois des hordes ennemies de Camacans erraient dans ces solitudes; le voyageur ne pouvait s'y aventurer qu'au péril de sa vie; enfin on les força de se retirer dans les forêts plus rapprochées de la côte, et ce fut là qu'en 1807 on conclut une paix définitive avec ces sauvages.

Une chaleur insupportable régnait dans ces forêts arides et entrecoupées de rochers; on n'y ressentait pas le moindre souffle d'air, les rayons du soleil étaient refléchis avec force de tous les côtés. Le sol même était brûlant, les hommes et les animaux haletaient d'épuisement; il n'y avait que les araras qui semblaient se plaire au milieu de cette température embrasée: ils volaient de tous côtés en criant, tandis que la plupart des autres oiseaux se tenaient tranquilles sur une branche à l'ombre pendant la grande ardeur du jour. Quant à nous, il nous fut impossible de nous arrêter dans le moment où elle avait le plus d'intensité, et nous continuâmes à marcher jusqu'au soir. Alors nous nous arrêtâmes à une fazenda située dans un prolongement des vallées sauvages de ces montagnes.

Les nègres, en bâtissant leurs cases autour de la demeure de M. le colonel João Gonçalves da Costa, à la fazenda de Cachoëira, ont formé un petit village. La situation n'en est pas agréable, on n'y découvre qu'une perspective triste et inanimée qui me rappelait les descriptions que l'on fait des paysages de l'Afrique. Le propriétaire, dont la maison avait été brûlée depuis peu de temps, demeure ordinairement dans une fazenda voisine. Il se trouvait par hasard à celle de Cachoëira. C'était un vieillard de quatre-vingt-six ans, encore actif et robuste; il l'emportait en vivacité d'esprit sur beaucoup de jeunes gens. On reconnaissait sans peine qu'il avait dû dans un âge moins avancé être doué de beaucoup de vigueur, de courage et de hardiesse. Il me reçut de la manière la plus amicale, et témoigna sa joie de voir un Européen. Sa conversation ne peut qu'être instructive et intéressante pour tous les voyageurs. A l'âge de seize ans il suivit son penchant qui le portait à visiter les pays lointains. Il abandonna le Portugal, sa patrie, et vint s'établir au milieu des montagnes sauvages du Sertam de la capitainerie de Bahia, où un vaste champ de travail pour plusieurs années s'ouvrit à son ardeur. Il combattit avec beaucoup de résolution et de persévérance les Patachos qu'il nommait Coutachos, les Camacans et les Botocoudys. Il parcourut, avec des dépenses considérables et les efforts les plus soutenus, ces forêts antiques, navigua le premier sur plusieurs fleuves tels que le Rio-

Pardo, le Rio-das-Contas, le Rio-dos-Ilheos, et une partie du Rio-Grande de Belmonte, trouva leurs embouchures dans la mer, et même leurs communications entre eux. Sur le Rio-Pardo il soutint plusieurs combats contre les Botocoudys. Ces entreprises lui fournirent fréquemment l'occasion de donner des preuves d'un caractère extrêmement décidé et d'une grande présence d'esprit. Un jour, par exemple, accompagné d'un petit nombre de gens armés, il s'approcha tellement d'un grand rancharia de Botocoudys, qu'il ne lui était plus possible de retourner sur ses pas; alors il se cacha le plus vite qu'il put avec deux de ses gens, et fit retirer les autres. Ne pouvant espérer de rester long-temps dans cette position dangereuse sans être aperçu, il se jeta brusquement au milieu des sauvages avec ses deux compagnons, et tira deux coups de pistolet. Les Botocoudys attaqués ainsi à l'improviste crurent avoir à faire à une troupe nombreuse, et prirent la fuite en lui laissant quelques prisonniers. Plus tard il a commencé à civiliser et à baptiser plusieurs Camacans; puis il les a employés avantageusement dans ses excursions contre les autres sauvages. Il m'a assuré que réunis aux blancs ces hommes montrent toujours beaucoup de courage dans les combats.

Quand il commença son établissement dans ces solitudes, les forêts étaient remplies de bêtes féroces. Dans le premier mois il tua vingt-quatre jaguars, et les autres mois un certain nombre qui allait toujours en diminuant; de sorte qu'enfin il put essayer d'y créer un coral pour le bétail sauvage, ce qui eut d'abord été absolument inexécutable à cause de ces animaux dévastateurs. Ensuite il ouvrit dans les forêts plusieurs routes; celle qui mène par Tamburil aux frontières de Minas-Geraës est la plus considérable. Elle lui a coûté beaucoup de temps, et a exigé de très-grosses avances que le gouvernement ne lui a pas encore remboursées. On l'a, pour le récompenser, élevé du rang de capitam mor à celui de colonel. Il passe la plus grande partie de ses momens de loisir dans ces diverses fazendas, où il a établi de grandes cultures de coton et de maïs. Il fournit cette dernière denrée avec une générosité et une prévenance extrêmes à tous les voyageurs. L'étranger qui parcourt ce sertam isolé et presque inhabité n'oubliera jamais l'hospitalité qu'il a reçue de la famille du colonel da Costa, notamment de son fils le capitam mor Miranda : la mémoire de ces hommes de bien vit même dans les régions éloignées, où la reconnaissance de ceux qu'ils ont obligés leur fait un monument impérissable.

Après Cachoëira les monts continuent à être déserts et couverts de forêts monotones jusqu'à la vallée du Rio-das-Contas, où l'on arrive en une journée. La grande chaleur rendit durant cette route le manque d'eau très-pénible. Les torrens ont un goût salé, probablement parce qu'ils ont traversé dans l'intérieur de la terre des couches de sel et de soufre; car ils sont troubles et d'une couleur blanchâtre. Les tertres des termites et les volées d'araras sont les seuls objets remarquables du règne animal que l'on rencontre. En revanche je vis plusieurs végétaux intéressans; entre autres un arbuste haut de quatre à cinq pieds avec de grandes fleurs tubulées jaunes, et en dedans tachetées en violet; ses feuilles sont larges et fort belles.

Accablés par la chaleur étouffante et par le temps orageux, nous n'en continuâmes pas moins notre marche à travers des forêts basses : la plupart des ruisseaux étaient desséchés; nous cherchions en vain un filet d'eau pour étancher notre soif. Enfin, vers le soir, les montagnes s'ouvrirent un peu, et nous laissèrent apercevoir des terrains dont la disposition variée et la verdure de teintes diversifiées nous annonçaient le voisinage d'une grande rivière; effectivement nous ne tardâmes pas à nous trouver sur les bords du Rio-das-Contas.

Ce fleuve, qui porte d'abord le nom de Jussiappe, prend sa source dans le Comarca de Jacobina, et reçoit plusieurs rivières. Son lit en cet endroit avait à peine soixante pas de largeur, mais on dit qu'il s'agrandit bientôt, et que près de son embouchure il est plus considérable (1). Nous le passâmes sans peine à gué sur nos chevaux; on trouve à sa rive septentrionale deux cabanes dans lesquelles le propriétaire de ce canton, le

---

(8) La *Corographia Brasilica* donne les détails suivans sur ce fleuve : « Il prend sa source dans le Comarca da Jacobina ; il reçoit à sa rive septentrionale le Rio-Preto, le Rio-das-Pedras, le Manageru, le Ribeirao d'Area, le Pirès, l'Agoa-Branca, l'Orico-Guassu qui traversent de grandes forêts, où l'on pourroit établir de nombreuses colonies ; il reçoit à sa rive méridionale le Grougoungy, qui lui cède peu pour le volume des eaux, et dont le Rio-Salina est le principal affluent; les Patachos habitent le pays qu'il arrose. Au-dessous du confluent on trouve la planta-

colonel de Sa a établi deux familles de ses nègres qui tiennent une venda. Les voyageurs peuvent s'y procurer du maïs, de l'eau-de-vie et du rapadoura. Le colonel habite dans une fazenda importante située à cinq lieues plus bas sur la rivière.

Les bords du Rio-das-Contas dans l'endroit où je le vis étaient très-pittoresques. Des montagnes de formes variées et bien boisées s'élèvent des toutes parts; à leurs pieds croissent des bocages touffus de grands arbres entremêlés de prairies verdoyantes. Le rivage est ombragé par de vieux mimosa au feuillage finement découpé, et l'on entend retentir du milieu de ces bois épais la voix rauque et forte des araras. Ce pays, encore très-peu habité, passe pour très-fiévreux; cependant le vieux colonel da Costa m'a as-

---

tion de Dos Funis, où le fleuve, partagé et presque caché entre des masses de rochers, coule avec une extrême rapidité. L'embouchure du Rio-das-Contas ou de Contas est située à peu près à dix legoas au sud de Ponta-Mutta, et autant au nord d'Ilheos. Les sumacas, qui sont des bâtimens à deux mâts ou de petits brigs, le remontent à quatre legoas jusqu'aux premières chutes : on voit dans cet endroit une aldea très-peuplée, avec un ermitage. » (Tom. II, pag. 101).

suré que ces épidémies sont causées non par le climat, mais par la corruption d'une immense quantité de capsules de cotonnier que l'on a l'habitude de jeter dans la rivière. Depuis que l'on s'en est abstenu, les fièvres sont devenues moins communes. Nous avons souvent pêché dans les rivières de ce canton, telles que l'Ilheos, le Tahypé et d'autres, de petites plantes aquatiques très-délicates, dont une, qui est un *azzolla*, se montre à la surface de l'eau, l'autre, qui est le *potamogeton tenuifolius* de MM. de Humboldt et Bonpland, s'enfonce un peu plus; on le trouvait mêlé avec une espèce de *caulinia*.

Le pays arrosé par le Rio-das-Contas offre plusieurs objets remarquables en histoire naturelle. Au déclin du jour j'observai une grande quantité de crapauds (*bufo agua*, L.), quelques-uns de dimension colossale dont le dos gris-jaunâtre était couvert de taches irrégulières d'un brun noir (1); la voix du ferreiro se faisait entendre dans les marais. Les chasseurs du canton m'assurèrent tous unanimement que l'on y trouvait une espèce de jacu (*penelope*) que l'on ne rencontre pas plus au sud ni plus près de la côte. Quoique je n'aie pas vu cet oiseau, la description qu'on m'en a faite me donne lieu de présumer que c'est le *penelope cristata* de Linné.

---

(1) Daudin donne une assez bonne figure de cet animal dans son *Histoire naturelle des rainettes, des grenouilles et des crapauds*, pl. XXXVII.

Nous étant, pendant le crépuscule, approchés de nos mulets qui paissaient, nous avons vu voltiger autour d'eux une grande quantité de grosses chauves-souris qui faisaient beaucoup de bruit en agitant leurs ailes. Nous ne pûmes à notre grand regret rien entreprendre contre ces ennemis menaçans, parce que l'obscurité empêchait de leur tirer des coups de fusil. Nous concevions de vives inquiétudes pour nos pauvres animaux; elles n'étaient que trop fondées, car au retour du jour nous trouvâmes que tous répandaient beaucoup de sang; bientôt nous reconnûmes que quelques-uns en avaient tant perdu qu'ils ne pourraient pas nous servir pendant cette journée. Ce vampire (*phyllostomus*) fait avec ses dents un grand trou dans la peau des animaux, ouvre la veine et suce le sang, qui continue à couler encore long-temps après qu'il s'en est gorgé. Koster raconte que dans quelques cantons on suspend sur l'animal une peau de chouette pour le préserver de ces ennemis dangereux (1). Je ne puis déterminer à quelle espèce appartiennent les vampires qui sont si nombreux dans les environs de ce lieu, cependant je présume, d'après ce que m'ont dit les habitans, que ce sont des jandiras ou guandiras (2).

Je vis à mon départ de cet endroit une grande quantité de beaux pigeons sauvages que je pris d'abord pour des petits du *columba speciosa*, mais bientôt je me convainquis qu'ils forment une espèce particulière que je n'avais pas encore vue, et dont la chair avait très-bon goût (1).

---

(1) *Voyages* pag. 292 et suiv.

(2) Le guandira des cantons que j'ai parcourus me paraît être une espèce différente du vampire ordinaire (*phyllostomus spectrum*) : je lui donne le nom de *phyllostomus maximus.* Non seulement il est plus gros que le vampire nommé par Azara chauve-souris troisième ou chauve-souris brune; mais il a une queue, caractère qui manque entièrement à ce dernier. Le guandira que j'ai vu a les dimensions suivantes : longueur, cinq pouces une ligne, y compris la queue très-faible qui est seulement indiquée dans la membrane des ailes : envergure des ailes, vingt-deux pouces dix lignes · hauteur de l'oreille extérieure au-dessus de la tête, huit lignes : hauteur de la membrane au-dessus du nez, entre quatre et cinq lignes : longueur du pouce, cinq lignes et demie : longueur du métatarse, onze lignes et demie. Dessus du corps gris brun foncé, quelquefois un peu rougeâtre : parties inférieures plus pâles.

Je suivis pendant à peu près une legoa la vallée où coule la rivière, ensuite je tournai au nord pour franchir les montagnes. Cette contrée est très-peu habitée. Partout le terrain est couvert d'une forêt épaisse; des bromelia et des taquarassu très-hauts rendent les endroits les plus touffus impénétrables. On trouve abondamment dans cette solitude l'acahé d'Azara, ou corbeau à barbe bleue (*corvus cyanopogon*); les habitans lui donnent le nom de geng-geng.

Un de mes gens, qui marchait pieds nus près des mulets, aperçut assez à temps pour pouvoir la tuer d'un coup de bâton une vipère roulée sur elle-même dans de la feuillée sèche près de la route. Au premier coup d'œil elle parut par sa couleur et sa figure avoir la plus grande ressemblance avec le jararacca; mais après l'avoir examinée avec plus d'attention, je reconnus que c'était une espèce bien distincte (1).

---

(1) *Columba leucoptera* paraît plus grande que le trocaës (*columba speciosa*); Forme svelte; bec noirâtre; pieds rougeâtres; plumage gris cendré; plumes du cou marquées d'une ligne arquée, étroite, noirâtre; croupion d'un bleu cendré vif; plumes du premier rang de l'aile et couvertures des tectrices blanches, ce qui donne à l'aile dans cette partie une large bordure de cette couleur.

Je passai la nuit au bivouac dans une petite prairie entourée de forêts, et nommée *Cabeça do boi* (tête de bœuf). J'y remarquai près de nous une aristoloche à très-grandes fleurs jaunes d'une forme singulière. M. de Humboldt fait mention d'une espèce de ce genre dont les fleurs sont d'une telle dimension que les petits garçons s'en couvrent la tête comme d'un bonnet (1). Je fus obligé pour avoir de l'eau à boire d'en envoyer chercher par plusieurs de mes gens; après avoir rôdé très-long-temps ils trouvèrent enfin une flaque d'eau assez claire sur un rocher dans le fond de la forêt; ils réunirent aussi dans des vases celle qui s'était rassemblée entre la tige et les feuilles roides et creuses des bromelia. Ce fut avec ce secours que nous pûmes désaltérer les hommes, les chiens et les perroquets. Quant à nos pauvres bêtes de somme, qui ne purent pas gravir sur le rocher où était la flaque d'eau, elles furent obligées de se passer de boire jusqu'au lendemain. Afin de soulager leur tourment le plus tôt possible, je partis de très-bonne heure et je traversai de nouveau de vastes forêts dont les arbres augmentaient progressivement de hauteur à mesure que l'on s'approchait de la côte.

---

(1) Ce serpent venimeux appartient au genre *cophias* établi par Merrem : c'est une espèce non encore décrite que je nomme *cophias holofericeus* à cause de son bel éclat velouté. Par sa forme et sa couleur il ressemble beaucoup au jararacca (*cophias atrox*) avec lequel on le confond communément au Brésil; mais en le considérant attentivement on remarque des différences. Tête plate et très-saillante à la naissance des mâchoires, ce qui lui donne presque l'apparence d'un fer de flèche; ces deux parties saillantes sont marquées d'une raie longitudinale claire sur un fond plus foncé; ces raies naissent au-dessus des yeux. Partie supérieure du corps d'un brun café foncé, qui chatoie comme de beau velours, et marquée de taches plus claires de forme allongée, rangées sur plusieurs lignes sur le dos avec leurs pointes opposées; longueur, vingt-deux pouces six lignes, y compris trois pouces cinq lignes et demie pour la queue; quarante-six paires de plaques caudales.

Parmi plusieurs végétaux nouveaux je remarquai trois espèces de houx, à belles feuilles luisantes en partie fort grandes. Les troupeaux de bétail que l'on mène vendre à Bahia défoncent tellement cette route par les temps humides, que les animaux courent le risque de s'y casser les jambes; de plus, les montagnes qui sont très-escarpées apportent aussi de grands obstacles à leur marche, surtout lorsque le terrain gras et argileux est mouillé et devient glissant. Une de ces montagnes fut extrêmement pénible à escalader; il faut une heure entière pour parvenir à son sommet. J'y vis des barrigudo dont le tronc était monstrueux. Leurs grandes fleurs à cinq pétales blanchâtres et allongés couvraient la terre tout à l'entour. Il y a plusieurs espèces de ces bombax qui se distinguent promptement à la forme de leurs feuilles; les unes les ont lobées, celle dont je viens de parler les a entières.

---

(1) *Ansichten der Natur*, p. 277. *Tableaux de la Nature*, t. II. p. 165.

Je vis sur l'écorce des arbres beaucoup de lézards. C'est une espèce dont la belle couleur verte est chatoyante; ils n'étaient pas farouches, mais ils gonflaient la poche de leur cou aussitôt qu'on s'approchait d'eux. Cette propriété leur a valu le nom de *papo vento* que les Portugais leur ont donné (1).

---

(1) *Agama catenata*, espèce nouvelle et non décrite: longueur du corps, trois pouces cinq lignes et demie; queue,

Le lendemain je traversai un pays montueux en partie couvert de hautes forêts; nous n'y trouvâmes que de l'eau trouble et mauvaise à boire. On apercevait fréquemment dans les bois l'imbuzeiro, arbre qui porte l'imbu, fruit jaune et arrondi de la grosseur d'une prune, et d'un goût aromatique extrêmement agréable (1).

Les fazendas où l'on peut passer la nuit sont extrêmement rares dans ce canton. Je vis beau-

---

six pouces onze lignes ; quelques individus sont plus grands. Couleur, vert d'herbe clair ; extrémité du museau et raies transversales de la tête, jaune vert, entourés de noir ; le reste du dessus de la tête gris brun, avec des raies plus foncées. Le long du dos règne une petite crête membraneuse, dentelée, bordée d'une chaîne de taches gris brun foncé à bords noirâtres, et entourée d'une ligne d'un vert vif ; taches du dos un peu verdâtres dans le milieu, souvent plus rapprochées les unes des autres, souvent plus lozangées; petit appendice noir en dehors de la ligne verte, et ensuite de chaque côté du dos une large raie droite vert bleuâtre pâle qui se prolonge un peu au-delà de la racine de la queue, puis disparaît, terminée du côté vert de l'animal par une raie de petits points noirs très-rapprochés; petites taches noirâtres isolées, éparses sur le fond vert. Partie inférieure blanche, marquée au-dessous des yeux et de chaque côté du cou d'une raie noir brun, et tachetée de petits points et de taches noir brun isolées.

(1) *Spondias tuberosa* (Arruda). V. Voyage de Koster.

coup de champs jadis cultivés et aujourd'hui abandonnés en partie. Le *bugainvillea brasiliensis* y était très-commun; les grandes bratées de ce joli arbrisseau le font paraître tout rouge; au-dessus de leurs touffes s'élevaient des cassia avec leurs belles fleurs orange vif; ces deux arbres ornent singulièrement un paysage.

Nous trouvâmes en cet endroit de même que dans plusieurs fazendas du Sertam un hangar particulier ouvert sur les côtés, et couvert d'un toit; les voyageurs y entrent et s'y mettent pendant la nuit à l'abri des injures de l'air. La maison du propriétaire de la fazenda de Santa Agnès était dans les environs de notre hangar; des plantations et des forêts l'entouraient de tous côtés. On me montra une peau de jaguar noir (*felis brasiliensis*) tué depuis peu de temps dans les bois voisins. Elle était gigantesque; elle avait six pieds de longueur indépendamment de la queue; on ne voulut pas me la céder, parce que les Portugais les emploient à faire des housses de chevaux.

Plusieurs tropas de Minas ou du Sertam qui s'étaient placées ainsi que nous sous le hangar, emportaient beaucoup de jeunes perroquets; on leur apprenait à parler pour les vendre à Bahia.

Il faisait clair de lune, le temps était très-beau; j'en profitai pour envoyer mes gens à la chasse des grenouilles ferreiros qui remplissaient les marais voisins. Ils s'armèrent d'un tison ardent, puis revinrent avec plusieurs de ces animaux. Le ferreiro est une espèce de raine nouvelle, qui n'a pas encore été détruite (1). Il n'est pas très-gros; la force de sa voix en paraît d'autant plus étonnante. On trouva aussi une autre petite raine qui est agréablement bariolée (2).

---

(1) Je l'ai nommée *Hyla faber* : longueur, trois pouces neuf lignes; pates très-grandes; doigts gros; paumes arrondies et fortes; demi-membranes natatoires aux pates antérieures : corps jaunâtre sale; raie noirâtre qui s'étend depuis le bout du museau jusqu'entre les cuisses postérieures; cuisses et jambes marquées de bandes transversales grisâtres pâles : lignes noirâtres fines et en partie élevées sur la portion antérieure du corps; peau lisse, revêtue de points saillans comme le chagrin sur le ventre qui est blanchâtre; quelques individus étaient de couleur olive, mais, sauf cette différence, paraissaient appartenir à la même espèce.

(2) *Hyla aurata*, espèce non décrite : longueur, un pouce une ligne; couleur, vert d'olive brunâtre foncé, quelquefois brun d'olive; ligne jaune ou jaune doré allant transversalement d'un œil à l'autre : ligne semblable à la nuque, un

Après que nous eûmes quitté Santa-Agnès, notre voyage devint plus agréable. Le pays prend un caractère plus romantique; les forêts sont plus hautes et plus touffues, par conséquent donnent plus d'ombre et de fraîcheur. Nous trouvions fréquemment de très-bonne eau. La route descendant toujours davantage on s'apercevait de plus en plus que l'on s'approchait de la côte maritime.

Bientôt nous sommes arrivés à la vallée baignée par le Jiquiriça, rivière qui n'est pas considérable, mais qui se précipite en écumant par dessus des rochers pittoresques à travers des bois sombres. Des fazendas isolées avec leurs toits rouges se montraient de temps en temps au milieu de petites prairies situées sur le penchant des montagnes; elles rappelaient le tableau offert par les Alpes européennes. Ces petites habitations champêtres augmentent en nombre à mesure que l'on descend le long de la rivière.

---

peu interrompue dans le milieu, et se prolongeant jusqu'à l'extrémité du corps; de chaque côté règne une ligne semblable; quelques taches jaunes ou jaune doré sur le haut des épaules et des cuisses.

Le soir je trouvai à la fazenda d'Areiro plusieurs familles réunies, entre autres les jeunes nègres du voisinage. C'était un dimanche, tout ce monde cherchait à s'amuser en dansant au son de la viola et en se livrant à toutes sortes de jeux. A notre arrivée chacun quitta son divertissement et accourut pour nous regarder; nous fûmes accablés de questions. Comme dans la plupart des cantons du Sertam il n'y a pas d'église, les habitans qui demeurent à peu de distance les uns des autres se réunissent pour entendre le service divin en commun, et passent le reste de la journée à s'égayer.

Nous marchions toujours le long du torrent qui devenait à chaque pas plus fort et plus fougueux; on apercevait à travers les arbres antiques de ces forêts ses eaux blanches d'écume et bruyantes; elles sont fréquemment augmentées par celles de plusieurs ruisseaux dont le lit ne consiste qu'en roches primitives entièrement nues; ont court souvent le risque, en les passant à gué, d'être renversé avec son cheval. L'argile grasse et jaune rougeâtre qui forme le terrain de la plus grande partie de ce chemin est tellement délayée par l'abondance des pluies, que les routes n'ont pas du tout de fond; les boaiadas aggravent cet inconvénient quand elles y passent, car elles y font des trous profonds. Les collines et les hauteurs qui se succèdent constamment augmentent la fatigue de la marche pour les animaux pesamment chargés, de sorte que l'on ne peut voyager que très-lentement.

Je découvrais sans cesse un plus grand nombre d'habitations isolées qui offraient des points de vue très-pittoresques, surtout à cette époque, où par l'effet de la grande humidité jointe à la chaleur la végétation s'était developpée avec une richesse et une perfection merveilleuses. Je vis dans quelques endroits beaucoup de solives très-fortes rassemblées en tas; les Indiens les réunissent ainsi pour en former ensuite des radeaux que l'on fait flotter sur le fleuve jusqu'à la mer. Le povoaçao de Jiquiriça, situé à son embouchure, est habité en grande partie par des Indiens qui font le commerce de vinhatico et d'autres bois utiles; ils les abattent dans les forêts, les équarrissent, puis leur font descendre le fleuve. Dans les hautes eaux, il leur faut trois jours pour faire arriver le radeau à sa destination; quand les eaux sont basses, l'opération exige le double de ce temps. Chaque pièce de bois leur est payée 6,000 à 8,000 reis (37 f. 50 c.

à 50 f.) pour la peine de l'abattre et de la conduire. Ils se placent à moitié vêtus ou même entièrement nus sur le radeau, et en dirigent la marche avec une longue perche, pendant qu'il glisse par-dessus les rochers dont le lit du fleuve est hérissé comme par échelons. Ce travail serait souvent dangereux pour eux, s'ils n'étaient pas des nageurs habiles et expérimentés.

Un grand nombre de ces Indiens étoient réunis à Bom-Jesus, fazenda entièrement environnée d'une forêt épaisse: j'y arrivai un dimanche soir et j'y passai la nuit. Ils se divertissaient à la manière portugaise en jouant de la viola. Nous avions envoyé notre bagage et fait allumer du feu sous un hangar où ils accoururent quand ils nous virent arriver.

Il tomba pendant cette nuit des torrens de pluie qui, à notre grand regret, gâtèrent encore davantage les routes, et nous enlevèrent ainsi l'espérance de pouvoir connoître les curiosités de ces forêts; ce fut une grande contrariété, car la voix de plusieurs oiseaux intéressans, entre autres celle du juru (*psittacus pulverulentus*) nous inspiraient un vif désir de pénétrer dans ces solitudes. Nous attendions le jour avec impatience, nous flattant d'un changement de temps conforme à nos souhaits. Ils ne furent pas réalisés. Toutefois, comme je ne pouvais pas me résoudre à rester dans la vallée étroite de Bom-Jesus, je donnai, malgré la pluie, le signal du départ. Alors nouvel empêchement. Le petit ruisseau de Bom-Jésus, qui se joint dans cet endroit au Jiquiriça, avait brusquement grossi à un tel point, pendant la nuit, qu'il menaçait d'inonder notre camp. Il n'étoit plus possible de le passer à gué avec nos chevaux. Il fallut donc, malgré les torrens de pluie qui fondaient sur nous, perdre beaucoup de temps à débarrasser les mulets de leur charge, puis à faire passer toute la tropa sur un jangade de quatre troncs d'arbres. Durant cette opération extrêmement désagréable, notre bagage fut entièrement et complètement mouillé, et nous fûmes obligés de garder sur le corps pendant toute la journée nos habits trempés d'eau.

Les orages des pays équatoriaux gonflent si promptement les rivières, dans la saison des pluies, que pendant la nuit on est tout à coup atteint par leurs eaux débordées; mais ils rentrent en aussi peu de temps dans leurs limites ordinaires. Notre marche par une pluie violente qui eût été insupportable pour des hommes délicats, ne nous gênait pas moins, quoique endurcis à la fatigue ; cependant nous trouvâmes encore ample matière à nous occuper. Le bois touffu que nous traversions étoit devenu si sombre par le temps couvert et pluvieux, que nous nous imaginions déjà être près de la soirée. Ces forêts vierges des tropiques sont magnifiques, lorsque par un beau jour les rayons du soleil qui dardent dans leur épaisseur rehaussent la beauté de leur verdure sombre ; mais lorsque leur obscurité est augmentée par la teinte rembrunie d'un temps de pluie, leur aspect est encore intéressant. Des milliers d'êtres organisés, que l'on n'avait pas encore observés, se réveillent alors : des troupes innombrables de grenouilles font entendre leur voix dans les flaques d'eau et dans les marécages inondés, sur les tiges des bromelias, sur les branches des arbres, sur la surface de la terre ; les souches étendues à terre, et qui moisissent de vétusté, ont leur intérieur creusé par l'effet d'une décomposition lente, et habité par une infinité de plantes et d'insectes ; on y entend aussi retentir la voix forte d'une raine dont le son frappe de surprise l'étranger qui ne sait d'où elle vient (1). Les reptiles ranimés par la chaleur secondée de l'humidité, acquièrent toute l'activité compatible avec leur nature. Les perroquets, notamment les jurus, volent en criant de côté et d'autre, pour tenir en mouvement leurs ailes humectées par la pluie. Epuisées par la chaleur du jour précédent, les feuilles des végétaux et les fleurs vivement colorées d'une multitude de plantes grasses déploient toute leur richesse, et semblent acquérir une nouvelle existence. Les dracontium, les pothos, les bromélia, les cactus, les epidendrum, les heliconia, les piper et une infinité d'autres d'une texture charnue, qui poussent de compagnie avec les fougères sur les arbres couverts de mousse, relèvent leur tête, et un grand nombre remplissent la solitude des émanations les plus suaves. Rafraîchis et ranimés, tous ces ornemens du règne végétal parmi lesquels il faut ranger aussi les palmiers, surtout les cocotiers, principale parure de ces forêts vierges, prennent un degré de vigueur plus marqué, lorsqu'après la pluie les rayons du soleil leur font sentir leur influence salutaire.

---

(1) Je n'ai pas vu cette grande raine à voix si forte; c'est peut-être le *bufo agua* de Linné.

Dans la soirée de cette journée pluvieuse, nous nous sommes embarqués à Corta-Mao, petit povoaçao d'une centaine de maisons, et nous avons traversé le Jiquiriça qui était extrêmement gonflé et rapide. Nous avons ensuite passé une nuit désagréable dans un atelier à farinha qui était ouvert de tous les côtés. Le lendemain matin nous nous sommes remis en route, et nous avons fait une légoa en arrière pour arriver au povoaçao ou au petit arrayal de Laje, où nous attendait une scène extraordinaire et extrêmement désagréable. Nous marchions tranquillement dans un chemin très-resserré des deux côtés en allant vers Laje, situé dans une vallée, lorsque tout à coup je vis le chemin barré par un grand nombre d'hommes. Ils étoient à peu près soixante-dix, munis les uns d'armes de toutes les sortes, les autres simplement de bâtons; ils se précipitèrent de tous les côtés sur nous, de sorte qu'il fut très-difficile de s'opposer au mouvement de cette troupe de blancs, de mulâtres et de nègres qui ressemblaient à des bandits. Plusieurs prirent mon cheval par la bride en me criant que j'étais prisonnier, et que je n'échapperais pas au sort que j'avais si bien mérité. On me traitait d'anglais (*inglez*); quelques-uns semblaient concevoir de si grandes inquiétudes sur notre compte qu'ils tenaient leur fusil bandé en nous couchant en joue. On mit tout de suite la main sur nos fusils de chasse, nos serpes, nos pistolets; on arracha même des mains de Quêck, mon petit Botocoudy, son arc et ses flèches. Quelques-uns de mes gens qui refusèrent de livrer leurs armes furent presque maltraités. Mais quand nous eûmes été désarmés, le courage de cette canaille prit un degré d'audace incomparable. En effet soixante-dix hommes armés qui viennent à bout de six personnes désarmées, c'est vraiment une prouesse merveilleuse. Pour nous tirer de cette bagarre à laquelle je ne comprenais rien, et connaître la cause d'un traitement si étrange, je demandai à cette bande de furieux si elle avait un chef, comment il s'appelait, et où il était? On me répondit très-laconiquement que le capitaine Bartholomeo, qui était le commandant, ne tarderait pas à venir, et me rendrait la justice qui m'était due. Effectivement je vis s'avancer un homme de mauvaise mine, sale, déguenillé, et couvert de sueur, qui tenait son fusil à la main. Son zèle ardent ne lui avait pas permis de nous attendre à la tête de sa compagnie, il était accouru au-devant de nous, mais il avait manqué sa proie. L'apparition de ce chef mit heureusement une fin aux disputes qui s'étaient élevées sur la possession de nos personnes au milieu de cette troupe de forcenés; les cris et les vociférations de cette multitude bruyante firent tout à coup place à un silence qui fut très-agréable à nos oreilles.

Craignant de ne pas obéir assez ponctuellement aux ordres sévères de son supérieur le capitam mor de Nazareth, le capitaine Bartholomeo nous fit enlever toute espèce d'arme, même nos canifs et nos couteaux. Ensuite je fus mené avec mes gens dans une maison ouverte située sur la route; une troupe d'hommes armés fut placée dans notre chambre, et une autre à la porte. Les portes et les fenêtres ne furent pas fermées pendant le jour, ni même pendant la nuit quoique très-froide. On laissa entrer indifféremment des matelots ivres, des nègres esclaves, des mulâtres, des blancs et tous les oisifs qui voulurent nous voir; ils s'établirent sans façon pour tout le temps qu'ils eurent la fantaisie de rester, s'assirent sur nos bancs en nous poussant, se mirent à faire à voix haute des observations politiques sur notre compte, et ne nous laissèrent pas un moment de repos. J'appris alors qu'on me prenait pour un Anglais ou pour un Américain, et que j'étais arrêté par une suite nécessaire des mesures de sûreté auxquelles faisait recourir la révolution qui avait éclaté à Pernambouc.

Cet événement consterna plusieurs des Portugais que j'avais avec moi; ils prirent de mauvaises impressions sur mon compte et s'imaginèrent que je les avais trompés. Mon passe-port, qui certainement m'aurait été utile dans tout autre cas, ne me servait à rien dans cette circonstance. Vingt personnes avaient beau avancer la tête en même temps pour le lire, aucune n'en comprenait le contenu, et le commandant de la bande moins que les autres. C'est ce que prouvait surtout la qualification d'Anglais qu'on me donna dans le rapport, quoique le passeport énonçât expressément que j'étais Allemand. Il est du reste très-vraisemblable que dans Laje personne ne soupçonnait qu'il y eût au monde d'autres pays que le Portugal et l'Angleterre. On dressa ensuite un inventaire de tout mon bagage, et je remis les clefs de tous mes coffres. Quelques-uns de mes gardes, poussés par un amour désordonné du butin, insistaient pour que l'on ouvrît et que l'on visitât tous mes effets ; cependant le capitaine Bartholomeo pensait trop équitablement pour le permettre. A midi les prisonniers obtinrent un peu de poisson salé ; mais ils eurent l'occasion d'exercer leur patience en écoutant toutes sortes de propos offensans jusqu'au moment où la nuit vint mettre un terme à cette position insuportable. Elle ne nous procura pourtant pas beaucoup de repos, car les importuns ne nous quittèrent pas.

J'avais formé le projet de me reposer dans le voisinage de Laje, pour parcourir les forêts des environs. Mes bêtes de somme très-fatiguées avaient aussi besoin de passer quelques jours tranquillement ; mais de grand matin on nous appela pour nous faire mettre en route. On nous donna pour déjeuner un peu de mauvais poisson salé ; ensuite on fit avancer nos mulets ; les pauvres bêtes avaient été oubliées dans le tumulte ; on les avait laissées toute la nuit sans leur donner à manger, elles tombaient d'épuisement. N'importe, il fallut partir. Une trentaine de cavaliers et de fantassins armés de fusils et de pistolets chargés nous furent donnés pour nous garder; ils avaient constamment l'œil ouvert sur le moindre de mes gens. La marche était ouverte par un nouveau commandant; mes bêtes de somme la fermaient. Nous traversâmes ainsi de jolis cantons bien boisés. A chaque fazenda que nous rencontrions, les habitans accouraient en foule pour nous regarder, montraient du doigt les criminels, et répétaient constamment les noms *d'Inglezès* ou de *Pernambucanos*. Le soir on fit halte dans une fazenda isolée où l'on nous surveilla très-sévèrement; il s'y trouvait à peine des provisions suffisantes pour notre troupe; mes mulets surtout y souffrirent beaucoup de la disette. Enfin un de mes chevaux se trouva si fatigué qu'il fallut le laisser en arrière.

Le second jour de notre voyage comme prisonniers, nous partîmes, encore de bon matin, et après avoir parcouru quelques légoas, nous rencontrâmes tout à coup un détachement de trente soldats de milice rangés en parade, et commandés par le capitaine da Costa Faria. Alors l'affaire prit une tournure plus sérieuse aux yeux du peuple. Pendant la marche mes gens furent insultés de toutes les manières par les soldats : on leur montrait les armes chargées en leur disant : « Voilà pour toi, coquin d'Anglais. » On frappait les chevaux ; on ne savait de quoi s'aviser pour nous tourmenter.

Le soir nous arrivâmes par un chemin défoncé au povoaçao d'Aldea, situé près de la côte; il ressemble à une villa. Il expédie à Bahia de petits navires chargés de productions du voisinage. Une legoa plus loin, nous parvînmes à Nazareth, lieu de notre destination. On nous fit traverser le Jagoaripe au milieu d'une foule incroyable; on plaça des gardes pour veiller à notre bagage, et pour tenir un peu dans l'ordre tout le monde qui se pressait pour nous voir. Le capitam me mena devant mon juge le capitam mor. Il faisait déjà sombre quand j'entrai dans sa maison; il ne parut pas tout de suite ; on éclaira la chambre, puis on m'appela. Un pauvre accusé, mené devant une cour criminelle, ne peut pas être regardé avec plus de curiosité que je le fus à ce tribunal. Quant au capitam mor, il m'honora à peine d'un coup d'œil. Il entendit froidement mes plaintes sur le traitement injuste et indigne que j'avais éprouvé ; ensuite il expédia d'autres criminels placés dans la même catégorie où j'étais compris. Ma patience était à bout je ne pus retenir mon indignation et ma colère. Enfin le capitam mor, après avoir long-temps considéré mon passeport, me déclara d'un air froid et hautain que cette pièce, quoique conçue en termes très-favorables pour moi, n'était pourtant pas suffisante, qu'il allait sur-le-champ envoyer son rapport au gouverneur de Bahia, et qu'en attendant la réponse je resterais prisonnier. Les cinq hommes qui m'accompagnaient furent appelés et interrogés sur leur nom et leur lieu de naissance, ensuite enfermés avec moi dans l'étage supérieur d'une grande maison vide; les portes furent fermées sur nous. Heureusement il faisait nuit lorsqu'on nous conduisit dans cette prison; car autrement la populace nous aurait peut-être jeté des pierres.

Le capitam mor s'efforça d'ailleurs de diminuer le désagrément de notre position autant que ses instructions le lui permettaient, attention pour laquelle je lui adresse encore volontiers l'expression de ma reconnaissance. Dès qu'on nous eut approvisionnés de bois et d'eau dans notre nouvelle prison on en ferma les portes; des sodats firent la garde autour de la maison. Un seul de mes gens eut la permission de sortir sous bonne escorte pour aller acheter les vivres dont nous avions besoin. Je passai de cette manière trois jours, au bout desquels le gouverneur de Bahia envoya l'ordre de me mettre en liberté.

Cet événement désagréable me causa une grande perte de temps et celle de plusieurs objets intéressans qui se gâtèrent, parce que notre marche forcée ne laissa pas le loisir nécessaire de faire sécher les choses qui avaient été mouillées. J'aurais de bon cœur abandonné à l'instant le territoire de Nazareth, que cet incident me rendait odieux; mais le manque de navires en destination pour Bahia me retint encore huit jours dans ce lieu, et me força en quelque sorte de l'étudier.

Nazareth, surnommé das farinhas, est un povoaçao qui mérite bien le titre de villa : les rues en sont assez régulières; quelques bâtimens sont remarquables. En y comprenant les habitations isolées dans le voisinage qui appartiennent à cette paroisse, on y compte près de 8,000 âmes. Il y a deux églises; la principale est grande et bien bâtie. Nazareth das farinhas est situé sur les deux rives du Jagoaripe. Des collines verdoyantes, couvertes en partie de champs cultivés et de maisons, donnent aux bords de cette rivière un aspect riant. Partout on aperçoit les cocotiers et les palmiers-dendé élever dans les airs leurs tiges élancées. La principale ressource de ce lieu est le commerce avec Bahia. Tous les dimanches et tous les lundis un certain nombre de barcos ou de lanchas chargés du produit des plantations partent pour cette capitale. Ces navires descendent la rivière avec le reflux, traversent à la voile la baie de Tous les Saints, et arrivent en vingt-quatre heures à la ville. Les cargaisons consistent principalement en farinha ; cependant on en récolte beaucoup moins à Nazareth qu'à Caravellas et dans d'autres endroits situés plus au sud : on expédie aussi à la capitale des bananes, des cocotiers, des mangues et divers fruits, du lard, de l'eau-de-vie, du sucre, etc. Toutes ces denrées sont naturellement plus chères ici que dans les lieux plus méridionaux et plus éloignés de la capitale; car là une alqueiré de farinha ne vaut qu'une pataque et demie à deux pataques (3 à 4 francs), tandis qu'ici elle coûte six à huit pataques. On envoie surtout beaucoup de fruits à la capitale; mais on ne sait pas si bien les y cultiver. Le cocotier et le manguier croissent très-bien sur les bords du Jagoaripe, et y deviennent très-hauts; cependant ils ne donnent que des fruits petits et médiocres, au lieu qu'à Bahia l'on brûle l'écorce des arbres plus près de terre, et l'on obtient par ce moyen des fruits plus gros et d'un goût plus aromatique. Le fruit du dendéseiro, grand et beau palmier d'Afrique, cultivé dans ce canton et nommé *coco-dendé*, s'emploie pour en exprimer une huile qui a la couleur orangée, et dont on fait usage à table. Plusieurs fruits d'Europe réussissent même très-bien, notamment les raisins et les figues ; mais ces derniers sont recherchés si avidement par les oiseaux que l'on est obligé de les envelopper chacun séparément dans du papier. Les pommiers, les poiriers, les cerisiers et les pruniers se cultivent aussi avec succès ; toutefois on dit qu'un certain insecte ne tarde pas à détruire promptement ces arbres.

Je partis sans regret de Nazareth, où j'avais passé toute la semaine de Pâques comme prisonnier, et je m'acheminai plein d'espérance vers Bahia, où j'avais le projet de m'embarquer pour l'Europe. Je commençai le soir à descendre le Jagoaripe. La journée avait été belle et sereine, ce qui nous promettait une heureuse navigation. Les petits navires qui vont à Bahia sont pontés ; ils ont une chambre qui peut contenir une vingtaine de personnes ; ils ont trois mâts ; les deux postérieurs sont penchés obliquement en arrière. Le capitaine (*mestre*) a ses esclaves qui lui servent de matelots ; mais, comme ils ne travaillent qu'avec répugnance, on ne peut pas attendre d'eux beaucoup de secours dans un cas de danger.

Les bords du Jagoaripe sont pittoresques ; des bocages verdoyans et des collines s'y succèdent alternativement ; partout on aperçoit des fazendas ornées de jolis bois de cocotiers. Les propriétaires sont généralement des potiers ; on y fabrique aussi beaucoup de tuiles : les produits de cette industrie sont expédiés à la capitale. L'argile que ces potiers emploient est grise ; les vaisseaux deviennent rouges en passant au feu ; on leur donne de plus intérieurement une couverte rouge. On brûle principalement dans ces fours du bois de manglier (1), qui contribue, dit-on, à donner une couleur rouge aux vaisseaux. Les pêcheurs s'opposèrent d'abord à ce que l'on coupât ces arbres, prétendant qu'ils attiraient le poisson et les crabes, et facilitaient leurs opérations. On dit même qu'ils ont porté leurs plaintes jusqu'à Rio de Janeiro, et qu'elles n'y ont pas été accueillies.

---

(1) *Conocarpus* et *avicennia*.

Vers minuit nous laissâmes tomber l'ancre devant Villa de Jagoaripe. Au point du jour nous jouîmes du coup d'œil de cette petite ville, agréablement située à la rive méridionale du fleuve sur une pointe de terre que forme son confluent avec le Caypa; le premier reçoit de plus le Cupioba, le Tejuca, le Maracujipinho, l'Aldea et le Mucujo.

Jagoaripe est le chef-lieu d'un comarca; c'est là que devrait résider le capitam mor, qui fait sa demeure à Nazareth. Cette villa est assez considérable, cependant mal peuplée, peu animée et bien moins commerçante que Nazareth: elle expédie de la poterie à Bahia. On y voit une grande église et près la rive du fleuve la Camara da casa, qui est la plus vaste que j'aie rencontrée dans mon voyage.

Au point du jour nous partîmes, et au bout d'une legoa nous parvînmes à l'embouchure du fleuve en vue de la grande île d'Itaparica, ou Taparica, qui est située dans le golfe ou la baie de Tous les Saints, et n'est séparée du continent, à sa côte occidentale, que par un canal étroit.

Les navires qui viennent du Jagoaripe prennent cette route, qui est très-sûre pour aller à Bahia; ils naviguent entre l'île et la terre ferme; mais de même que dans tout ce voyage par eau il faut faire attention aux heures des marées.

Notre voyage le long de l'île Taparica fut très-agréable et favorisé par un vent frais. On apercevait près du fleuve, de même que dans le lointain, des coteaux verdoyans, des collines pittoresques, des forêts de cocotiers, de jolies fazendas. La surface du fleuve était animée par des barques et des pirogues de pêcheurs qui avaient des voiles d'une blancheur éclatante. Nous achetâmes une quantité de poissons excellens aux pêcheurs qui passaient le long de notre navire, et nous fîmes un dîner excellent. Bientôt après la force du reflux nous fit donner sur un banc de sable; ce ne fut qu'avec de grands efforts et à l'aide du flux que nous pûmes nous dégager et nous remettre à flot; mais une raffale fit tout à coup pencher le navire sur le côté, et déchira notre meilleure voile. Néanmoins nous arrivâmes heureusement vers midi à la pointe septentrionale de l'île sur laquelle est bâtie Villa de Itaparica. Nous y laissâmes tomber l'ancre pour attendre le retour du jusant.

L'île d'Itaparica a du nord au sud une étendue de sept legoas : elle est fertile et assez peuplée. Elle est divisée en trois paroisses ; mais il ne s'y trouve qu'un seul povoaçao ou une villa. Tout le reste de la population est disséminé dans l'intérieur ou le long des côtes. La plupart des habitans sont des pêcheurs.

La villa renferme quelques bâtimens bien construits, des magasins pour la pêche de la baleine et quelques églises. Les marchés sont bien approvisionnés de toutes sortes de poissons et de fruits. On cultive dans l'île des orangers, des bananiers, des manguiers, des cocotiers, des jaquiers, des vignes, etc., qui portent du fruit deux fois par an.

La pêche de la baleine est souvent très-abondante dans les eaux du Brésil : la plupart des clôtures des jardins et des cours de l'île sont faites en côtes de baleines.

On exporte d'Itaparica un peu d'eau-de-vie de sucre ; on y fabrique des cordes de piaçaba, qui sont, dit-on, très-durables. On fait de semblables cordages à Amboine et dans d'autres îles de l'Archipel oriental des Indes avec les longs filamens qui croissent à la base des pétioles des palmiers (1).

De la pointe septentrionale de l'île d'Itaparica, sur laquelle la ville est bâtie, on jouit d'une belle vue du bras de mer entouré de montagnes de formes diverses, et couvert de navires à voiles blanches que l'on a au nord. Cette baie, fameuse dans l'histoire des premiers temps du Brésil, a six legoas et demie du nord au sud, et plus de huit de l'est à l'ouest. Elle est dans toute l'étendue de sa circonférence abritée par des montagnes. Au nord et à peu de distance de son entrée, est située la ville de San-Salvador, que l'on a coutume de désigner simplement par le nom de Cidade ou Bahia. Dans le nord-ouest de la baie se trouve l'embouchure du Paraguaçu nommé ordinairement Peruaçu ; à huit legoas en le remontant on rencontre villa de Cachoeïra de Paraguaçu, qui est après la capitale la ville la plus considérable et la plus florissante de ces cantons. Elle est grande, bien peuplée, et fait un grand commerce avec Bahia ; toutes les tropas qui viennent de l'intérieur s'y arrêtent, puis s'y embarquent pour la capitale avec leurs bestiaux et leurs marchandises. Toutes les semaines il en part plusieurs barcos destinés pour Bahia.

---

(1) La Billardière, *voyage à la recherche de La Peyrouse*, t. I, p. 304.

Autrefois ce canton était habité par les Kiriris ou Cariris, tribu des Tapouyas. Le P. Louis Vincent Mariani a publié la grammaire de cette peuplade (1). Aujourd'hui ces Indiens sont entièrement civilisés ; ce qui en reste est connu sous le nom de Cariris da Pedra Branca ; ils sont tous soldats. Quand leur commandant reçoit ordre de partir pour une expédition ils emmènent avec eux leurs femmes et leurs enfans ; le soir on campe. La cabane du commandant est placée en avant des autres : ils se rassemblent pour venir dire l'*ave Maria*, puis on leur indique ce qu'ils ont à faire. On dit que ces militaires indiens, qui tiennent opiniâtrément à leurs usages, mangent beaucoup, et ne font guère de besogne, et par conséquent causent à l'État plus de dépense qu'ils ne lui rendent de services.

---

(1) *Arte de grammatica da lingua brasilica da naçam Kiriri, composta pelo P. Luis Vincencio Mariani da companhia de Jesu, missionario nas aldeas da dita naçao.* Lisboa, 1699.

Les premiers écrivains qui ont parlé du Brésil nous ont donné beaucoup de détails sur l'histoire du Reconcavs, ou de la baie de Tous les Saints. Elle fut surtout fameuse par les guerres des Portugais avec diverses nations sauvages. Ce ne fut qu'après des efforts continués pendant une longue suite d'années, avec de grands dangers et par des sacrifices innombrables, qu'ils réussirent à détruire chez ces hordes barbares la coutume cruelle de manger les prisonniers. Dans des temps plus reculés, plusieurs nations se disputaient ce pays. On dit que les Tapouyas habitèrent dans l'origine les bords de la baie; ils en furent chassés par les Toupinaës et les Toupinambas, qui vinrent des bords du rio San-Francisco. Ceux-ci étaient en possession de ces beaux cantons, lorsque les Portugais abordèrent les côtes du nouveau monde. Christoval Jaques découvrit la baie de Tous les Saints en 1516. Ensuite les Portugais y formèrent un établissement, firent la guerre aux indigènes, et les jésuites parvinrent à gagner les sauvages, à les déshabituer de manger de la chair humaine, et enfin à les civiliser entièrement.

Notre bâtiment resta devant Villa de Itaparica jusqu'au soir; nous levâmes l'ancre quand le jusant commença à se faire sentir, et nous traversâmes la baie, dont la largeur entre cet endroit et Bahia est de cinq legoas. Un vent fort s'étoit élevé, et agitait beaucoup la mer, de sorte que la traversée dans notre petit navire fut désagréable et fatigante; mais nous arrivâmes sans accident à Bahia vers minuit.

Cidade de San-Salvador da Bahia de Todos os Santos est l'ancienne capitale du Brésil; elle a été pendant deux cents ans la résidence du capitaine général de ce pays. Elle est située sur le penchant d'une montagne escarpée et le long de la baie: la partie la plus considérable est sur la hauteur; le reste, habité principalement par les marchands, est sur le bord de la mer. Cette ville a une legoa d'étendue du nord au sud; elle est bâtie assez irrégulièrement, quoiqu'il s'y trouve un grand nombre d'édifices vastes. La vue de Bahia prise de la mer est belle; des arbres verdoyans, qui sont généralement des orangers, s'élèvent entre ses maisons disposées en amphithéâtre. Quoique le partie supérieure de la ville soit la plus importante, les rues n'y sont pas pavées; on y voit de grands jardins et même des champs qui séparent les habitations; mais la belle végétation et une perspective magnifique font oublier les inconvéniens que l'on rencontre. Plusieurs petites vallées y sont parsemées de jardins et de plantations. Mes gens y firent des excursions, et y tuèrent plusieurs animaux intéressans, par exemple le petit sahui à touffes de poils blancs aux oreilles (1), que nous n'avions pas rencontré plus au sud. Ils trouvèrent aussi dans de vieux édifices de Bahia une belle chouette (2) qui ressemble beaucoup à notre effraie (1).

---

(1) *Ouistiti simia jacchus*, L., ou *jacchus vulgaris*, Geoffroy.

(2) Cet oiseau est celui que Marcgraf a décrit sous le nom de *tuidara* (p. 205). On ne l'a regardé que comme une variété de l'effraie d'Europe, et dont la différence légère était produite par le climat. Celle du Brésil ressemble à la nôtre par la plupart des caractères; cependant ses pieds, ses doigts et ses ongles semblent être plus longs et plus forts; le plumage est plus clair; les parties inférieures, au lieu d'être jaunâtre pâle comme chez la nôtre, sont blanches, un peu nuancées de jaune dans quelques endroits; on y observe de même de petits points isolés plus foncés. La face a peu de la couleur brune qui entoure les yeux, et les plumes rectrices ont, indépendamment des raies transversales plus foncées, des taches marbrées plus marquées; tandis que chez l'effraie

Le comte dos Arcos, gouverneur général, a depuis peu de temps fait faire une route large et commode qui monte de la ville basse à son palais. Comme il n'y a pas de voitures dans cette ville, on se sert, pour monter et descendre les rues escarpées sans s'échauffer, d'un *cadeira* ; c'est une espèce de chaise à porteur, qui consiste en un siége surmonté d'un baldaquin et entouré de rideaux : il est porté par deux nègres. Il serait impossible, faute de ce secours, de faire un pas dans la ville, soit quand le temps est beau et le soleil très-ardent, soit quand il a plu, et que les rues non pavées sont impraticables.

La ville haute est remplie d'églises, dont quelques-unes sont fort belles, et de couvens. On y distingue aussi la citadelle et le palais du gouverneur, qui est assez grand ; enfin la place

---

d'Europe ces parties sont presque rousses, non tachetées, et seulement traversées par des raies plus foncées. Pennant a déjà observé, dans sa *Zoologie arctique*, que sa chouette blanche a le dessous du corps entièrement blanc, ce qui s'accorde parfaitement avec mes observations sur la chouette du Brésil.

(1) *Strix flammea*, L.

d'armes. C'est dans cette partie de la ville que se trouvent les tribunaux et les administrations; il y a un collége où l'on enseigne le latin et le grec, la philosophie, la rhétorique, les mathématiques etc., et une bibliothèque de sept mille volumes que le comte dos Arcos a beaucoup enrichie ; elle contient même plusieurs ouvrages nouveaux relatifs aux sciences. Cette bibliothèque est placée dans l'ancien collége des jésuites : une grande perte a résulté de ce qu'on n'a pas eu assez de soin des papiers de cet ordre ; ils ont pour la plupart été dispersés.

Les services de M. le comte dos Arcos sont trop connus pour qu'on puisse les passer sous silence (1). Durant le temps qu'il a été gouverneur de cette province, il n'a rien négligé de ce qui pouvait lui être avantageux; connaissant la langue et les institutions des pays étrangers, instruit par ses voyages dans les différentes parties du Brésil, ce ministre actif et éclairé, a consacré tout son temps à introduire des améliorations. Il honore et protége les sciences et les arts ; il a mis un zèle constant et infatigable à les soutenir et à les encourager. Il traite les étrangers avec distinction : ils peuvent avec confiance compter sur son appui : il a fondé une imprimerie et une verrerie : la ville lui doit une promenade publique et divers autres embellissemens : il a établi une loterie pour le profit de la bibliothèque ; le revenu en est destiné à acheter des livres : il a fait planter dans le passeo publico le véritable quinquina du Pérou. Plusieurs plantes d'Europe et d'autres régions fixent ici l'attention du botaniste, entre autres le saule pleureur, qui est très-beau et très-fort. Au contraire le quinquina de Santa-Fé de Bogota ne paraît pas se plaire dans cette contrée, probablement parce qu'elle ne convient pas à la nature de cet arbre. On voit dans cette promenade un obélisque qui a été érigé pour conserver la mémoire du séjour du roi dans cette ville.

---

(1) Peu de temps après mon arrivée à Bahia, le roi nomma le comte dos Arcos ministre de la marine.

La vue dont on jouit dans la partie haute de la ville est magnifique. La baie étend au loin sa surface paisible et unie ; on voit des navires mouillés le long du rivage ; d'autres s'approchent avec leurs voiles gonflées par un vent favorable, ou bien précipitent leur marche vers l'Océan, en tirant des coups de canon pour saluer la place. On découvre dans le lointain l'île d'Itaparica; et un amphithéâtre de montagnes pittoresques termine l'horizon de tous côtés, en offrant des scènes charmantes. Indépendamment des promenades publiques, on a pourvu dans la ville haute aux plaisirs des habitans par la construction d'une salle de spectacle ; mais elle est d'un goût un peu antique, plus petite que celle de Rio de Janeiro, et gâtée par de petits obélisques placés sur le toit.

On compte à Bahia trente-six églises et un grand nombre de couvens, d'où l'on peut se faire une idée de la quantité d'ecclésiastiques et de moines qui se trouvent dans cette ville. Dans quelques couvens de femmes, les religieuses font de très-belles fleurs avec des plumes des oiseaux du pays, si remarquables par la diversité et la variété de leurs couleurs. Elles présentent ces bouquets aux étrangers qui viennent voir le monastère.

La partie basse de la ville n'a que quelques rues le long du rivage très-rétréci ; elle renferme les boutiques, les magasins des négocians, une bourse dont on est redevable au comte dos

Arcos, l'arsenal et les chantiers. Dans ce moment on y achevait une frégate. Les bâtimens que l'on construit à Bahia sont très-renommés, les forêts du Brésil étant remplies de bois excellens pour la marine.

Le commerce de Bahia est très-actif; cette ville sert d'entrepôt aux productions du Sertam qu'elle expédie dans les diverses parties du monde; on y trouve des navires de toutes les nations. Des paquebots entretiennent une communication constante avec le Portugal et Rio de Janeiro; car ces bâtimens, qui sont très-fins voiliers, effectuent la traversée dans un temps très-court. Les habitans des côtes voisines amènent tous les produits de leurs plantations dans cette capitale, et les y échangent contre des marchandises de différens pays. Ce négoce continuel et très-animé a promptement fait de Bahia une ville importante; elle l'emportera de beaucoup sur Rio de Janeiro. On peut se faire une idée de la rapidité des progrès de cette ville, en faisant réflexion qu'en 1581 elle ne comptoit pas plus de 8,000 habitans, et que toute l'enceinte de la baie n'en contenait pas plus de 2,000, parmi lesquels il ne faut comprendre ni les nègres ni les Indiens (1). Aujourd'hui la population de Bahia s'élève à plus de 100,000 âmes.

L'intérieur de cette grande ville n'offre pas un coup d'œil agréable; on n'y remarque ni propreté, ni ordre; ni goût; l'architecture est massive. Les jésuites faisoient venir d'Europe les pierres toutes taillées pour leur église et leur couvent. Les maisons ne sont pas toutes bâties dans un goût uniforme: les unes sont hautes, assez semblables à celles d'Europe et ornées de balcons; les autres sont basses et assez chétives; mais toutes ont des fenêtres vitrées. Durant la saison sèche, la chaleur est insupportable, principalement dans la ville basse, et toutes sortes d'odeurs désagréables la rendent encore plus incommode. Une foule toujours en mouvement et formée principalement d'hommes de couleur augmente cet inconvénient. Des nègres réunis au nombre de douze, vingt et plus, pour porter des choses très-pesantes, marchent en criant ou en chantant afin de conserver un pas égal : toutes les marchandises sont transportées de cette manière du port à la ville;

---

(1) Southey, —*History of Brazil*, tom. I, p. 317.

d'autres colportent toutes sortes d'objets d'un lieu à un autre en criant pour faire connaître ce qu'ils ont à vendre ; de chaque côté des rues on voit les feux que les négresses tiennent constamment allumés, pour faire cuire et rôtir les mets qu'elles vendent à leurs compatriotes, et qui n'ont rien de bien appétissant.

Les mœurs et les usages des habitans ressemblent absolument à ceux des Portugais d'Europe ; on dit que dans les hautes classes il règne un luxe effréné. Les étrangers appartenans aux nations maritimes et commerçantes sont ici très-nombreux ; il y a surtout beaucoup d'Anglais, et actuellement aussi passablement de Français : on rencontre au contraire bien moins d'Allemands et de Hollandais.

Durant le jour, on ne voit point de femmes dans les rues ; ce n'est qu'aux approches de la nuit que le beau monde sort des maisons pour jouir de la fraîcheur de la soirée ; alors on entend les chants et le son de la guitare. Parmi les divertissemens ordinaires du peuple dans les rues de Bahia, il faut compter les processions et les cérémonies religieuses qui ont lieu fréquemment, par une suite de l'incroyable quantité de jours de fêtes. Les rues sont bien balayées ; on les jonche de sable blanc et de fleurs ; on illumine les fenêtres, et les processions, éclairées par un grand nombre de cierges que les fidèles tiennent à la main, marchent au son des cloches et au bruit des feux d'artifice vers l'église ornée pour les recevoir. Les enterremens se font de même le soir à la lueur des torches et des flambeaux; on a encore conservé la funeste habitude d'enterrer les morts dans les églises. Après que le défunt a reçu la bénédiction et de nombreuses aspersions d'eau-bénite, on le descend dans le caveau : les prêtres se retirent, et les nègres achèvent de couvrir le cercueil de terre. Après deux ans d'interruption j'entendis de nouveau le son des orgues dans les églises, et le bruit des cloches.

Deux Anglais, le contrebandier Lindley et André Grant, ont décrit assez exactement Rio de Janeiro et Bahia. On peut surtout d'après leurs relations se faire une idée des cérémonies religieuses usitées dans ce pays. Mais ces deux capitales, prenant tous les ans des accroissemens considérables, et faisant des progrès dans la carrière de la civilisation, on ne trouve plus à présent autant d'abus, d'usages ridicules, ni de coutumes gothiques, et peu en harmonie avec l'esprit du temps, que ces voyageurs en ont observés. Par exemple, il n'existe plus aucune différence entre l'habillement des habitans des villes de ce pays et celui des Européens ; le luxe et l'élégance règnent partout à un haut degré.

Grant défigure d'ailleurs, dans sa *Description of Brasil*, une quantité de noms, et commet toutes sortes de bévues en parlant de ce qui se rapporte à l'histoire naturelle.

Une garnison assez nombreuse veille à la défense de la ville de Bahia : il s'y trouve quatre régimens de troupes de ligne et autant de milice, parmi lesquels on en remarque un de nègres et un de mulâtres. Le gouverneur s'est trouvé plusieurs fois dans la nécessité d'employer ces troupes d'hommes de couleur pour réprimer les révoltes de nègres esclaves ; car ces derniers composent la plus grande partie de la population de cette capitale. Les troubles de Pernambouc, qui éclatèrent à l'époque de mon séjour à Bahia, avaient exigé l'envoi de toutes les troupes disponibles. Des bâtimens de guerre chargés de soldats et de munitions de guerre arrivèrent de Rio de Janeiro ici ; ceux de la rade de Bahia se joignirent à eux, et ils allèrent bloquer le port d'Olinda ou Pernambouc.

On eut aussi l'occasion à Bahia de donner des éloges à la conduite du comte d'Arcos. Grâce à la promptitude et à la sagesse des mesures qu'il prit, il conserva cette belle province au roi, et parvint à étouffer l'esprit d'insurrection que quelques hommes, dont les mauvaises intentions étaient connues, cherchaient à exciter pour leur intérêt personnel. Ces factieux avaient su attirer dans leur parti plusieurs prêtres qui, profitant de l'ascendant que la religion leur donnait sur l'esprit grossier des Brésiliens, pouvaient devenir très-dangereux pour la tranquillité publique. Martims, Ribeira et Mendosa, chefs du complot, furent fusillés publiquement à Bahia : des prêtres même furent punis du même supplice. Les habitans de Bahia ont dans cette occasion fait preuve de fidélité et d'attachement à leur roi ; l'insurrection fut universellement désapprouvée ; si le danger fût devenu plus pressant, cette fidélité se fût manifestée plus ouvertement par des actions.

Plusieurs forts mettent Bahia à l'abri d'une attaque : l'entrée de la baie de Tous les Saints est défendue sur le rivage par le fort de San-Antonio da Barra ; la citadelle est située dans la ville haute ; un autre fort a été construit dans le port devant la ville ; il a plusieurs batteries de canon de gros calibre ; on les tire en certaines occasions, surtout les jours de grande fête, et pour rendre le salut aux vaisseaux qui arrivent.

Mon séjour dans l'ancienne capitale du Brésil fut d'une courte durée; je n'eus pas même le temps de visiter les établissemens scientifiques de la ville, quoiqu'ils ne soient encore qu'en petit nombre. Indépendamment de la bibliothèque publique à l'accroissement de laquelle le comte dos Arcos a pourvu avec tant de zèle, et qui deviendra très-importante pour répandre les lumières dans ces contrées, on trouve à Bahia d'autres collections du même genre qui renferment des ouvrages anciens et modernes très-précieux. Plusieurs couvens, par exemple, celui des franciscains, possèdent d'anciens manuscrits très-curieux sur le Brésil. Il se trouve aussi dans cette ville plusieurs savans, tels que M. Antonio Gomes, correspondant du comte d'Hoffmannsegg de Berlin, M. Paiva, M. Bivar et d'autres, qui se livrent à l'étude des sciences, notamment de l'histoire naturelle. Je suis redevable à la bonté du premier, qui a une belle bibliothèque, de quelques écrits intéressans sur le Brésil, et à l'obligeante communication des autres de diverses observations sur le climat de la ville et des environs de San-Salvador.

Je fus très-bien accueilli dans cette ville chez plusieurs personnes instruites. M. le comte dos Arcos effaça par sa conduite affectueuse, et par l'intérêt qu'il me montra pour l'événement désagréable qui m'était arrivé à Nazareth, tous les souvenirs pénibles de cette journée si tristement perdue, à laquelle le soulèvement de Pernambouc avait donné lieu. Je dois aussi parler avec reconnaissance de l'accueil que je reçus de M. le colonel Cunningham, consul anglais, et de sa famille : ils s'empressèrent de me combler de marques de bonté. J'aurais bien volontiers profité plus long-temps de tant de bienveillance, mais je désirais trop vivement de revoir ma patrie pour ne pas profiter d'une occasion favorable qui se présentait. Elle me fit hâter mon départ pour l'Europe.

CHAPITRE XIX.

RETOUR EN EUROPE.

Traversée de San-Salvador à Lisbonne. — Départ pour Falmouth. — Voyage dans l'intérieur de l'Angleterre. — Départ pour Ostende.

A *PLrincesa Carlota,* bâtiment de l'Inde, commandé par le capitaine Béthencourt, étoit, en allant de Calcutta en Europe, entré à Bahia afin d'y prendre des provisions fraîches : le gouvernement l'avait mis en réquisition pour porter à Pernambouc des munitions de guerre. Cette mission remplie ce vaisseau revint à Bahia. Il était commode et sûr; je résolus de ne pas laisser échapper cette occasion excellente, et de m'embarquer pour Lisbonne.

Ayant pris congé de mes connaissances, je me rendis à bord le 10 mai au soir; avant la nuit le capitaine Béthencourt fit lever l'ancre. Le vent était favorable pour nous pousser hors de la baie ; on mit toutes les voiles dehors ; nous ne tardâmes pas à perdre la ville de vue. Cependant le vent ayant diminué, et ne soufflant plus que faiblement, nous apercevions encore la côte le 11 et le 12. Le thermomètre se tenait à midi, au soleil, à 24 degrés et demi de Réaumur ; à 23 à l'ombre, et à 9 heures du soir à 21 degrés.

Dans la nuit du 12, le vent fraîchit de nouveau, de sorte que le 13 au matin la côte avait entièrement disparu. A notre grande satisfaction le temps continuait à être beau, il n'était ni trop chaud ni trop frais. A midi le thermomètre se tenait toujours à 26 et 28 degrés. Déjà nous étions entrés dans le vent alisé ; il souffla presque continuellement de l'est sud-est pendant toute notre traversée, avec des degrés de force différens ; la mer avait pris une belle couleur bleu foncé.

Le 15 nous étions à peu près à la hauteur de l'embouchure du Rio-San-Francisco. Nous aperçûmes quelques petits oiseaux de tempête isolés, et fréquemment un oiseau blanc avec les ailes noires, il ressemblait au fou de bassan. Ordinairement on éprouvait un peu de calme après midi dans ces parages de l'Océan ; mais aux approches de la nuit, le vent fraîchissait de nouveau.

Le 17 le vent fut très-fort, on doubla le cap Saint-Augustin. Le même jour on avait laissé en arrière Pernambouc, ce qui fit grand plaisir à tout le monde, parce que l'on avait craint d'être arrêté par des vaisseaux de guerre portugais qui croisaient devant cette ville, et qui auraient pu nous mettre une seconde fois en réquisition. Le vent étant devenu un peu moins favorable, on fut obligé de se diriger sur l'île Fernando de Noronha. Nous éprouvâmes de violentes raffales et de forts grains de pluie, conséquences ordinaires du voisinage de terre. On vit dans ces parages beaucoup d'oiseaux de mer, et des troupes nombreuses de poissons volans.

Le 20 nous avions passé Fernando de Noronha. Le vent fut de nouveau favorable et le temps serein. Enfin un beau clair de lune ajoutait à l'agrément de notre navigation. Je regrettai beaucoup de n'avoir pas vu cette île. On dit qu'elle a trois legoas de long. On y envoie une garnison de Pernambouc; elle sert de lieu de bannissement à des criminels condamnés en Portugal à cette peine. Les habitans cultivent beaucoup de manioc, et font une pêche abondante le long des côtes.

Un degré considérable de chaleur, car à 9 heures du soir le thermomètre se soutenait entre 21 et 22 degrés, des torrens de pluie et des calmes nous annoncèrent l'approche de l'équateur; effectivement, nous le coupâmes dans la nuit du 22 au 23 mai. Nous nous retrouvions ainsi dans l'hémisphère septentrional; cette idée remplit d'une joie manifeste toutes les personnes qui se trouvaient à bord du vaisseau, et qui avaient été si long-temps séparées de leur patrie.

Les calmes et les grandes pluies se succédèrent encore alternativement pendant huit jours; la chaleur était très-forte. Quelquefois la pluie tombait avec tant de violence qu'elle pénétrait en plusieurs endroits du vaisseau. Quand nous nous trouvâmes dans le parallèle des îles du Cap-Vert, la chaleur diminua très-sensiblement, puisqu'à midi le thermomètre au soleil ne marquait pas plus de 23 à 24 degrés; le vent était généralement très-fort: il nous poussait trop à l'est, et faisait trop pencher le bâtiment sur le côté, de sorte que les lames couvraient une grande partie du pont.

Le temps orageux et désagréable qui régna constamment sous le parallèle des îles du Cap-Vert était quelquefois interrompu le soir par des intervalles plus tranquilles, et nous jouissions d'un beau clair de lune. Alors assis sur l'arrière du bâtiment nous pouvions considérer à l'aise la belle constellation de la croix dans l'hémisphère austral: elle resplendissait de l'éclat le plus brillant.

Le 4 juin, le temps était couvert, sombre, nuageux, et le vent impétueux; nous aperçûmes un bâtiment à trois mâts qui venait directement sur nous. Nous appréhendions déjà que ce ne fût un corsaire, lorsqu'il arbora le pavillon des Pays-Bas.

Le 9 juin nous coupâmes le tropique du Cancer. Peu de temps auparavant nous avions observé des goëmons flottans, et des paille-en-culs; les Portugais donnent à ces oiseaux le nom de *raubo de junco*. Les goëmons devenaient de plus en plus communs, ce qui a fait nommer par les Portugais cette partie de l'Océan atlantique *mar de Sargasso*.

La chaleur à midi était de 22 degrés, le temps continuait à être couvert; nous ne cessions pas de pêcher une quantité de goëmons. Nous trouvâmes dans ces plantes marines un petit crabe et plusieurs espèces de petits poissons, notamment des syngnathes nommés vulgairement *aiguilles de mer*. Les pailles-en-culs nous avaient accompagnés à peu près du 8 au 12 de juin, par conséquent jusqu'au parallèle de l'île Palma; ils se tenaient toujours à une très-grande hauteur; on ne put en tuer aucun.

Le 14 le temps fut très-beau; nous eûmes le divertissement de la pêche. Une troupe de dorades suivait le bâtiment depuis la veille, elle l'entourait de tous côtés. On réussit à prendre un de ces poissons magnifiques; il est impossible de se figurer rien de plus brillant : la teinte générale de son corps est d'un bleu argenté tacheté de jaune avec un reflet doré; le ventre est argenté; les nageoires sont d'un jaune vif à base brune, ou bien dorées sur une membrane d'un bleu céleste éclatant; des points de couleur outremer rehaussent le fond d'un vert doré; même l'iris des yeux est d'un bleu doré, il devient jaune quand le poisson est mort; alors toutes ses belles couleurs disparaissent. Sa chair savoureuse nous fit très-grand plaisir; on harpona un autre de ces beaux poissons. Le vaisseau était aussi environné d'alcaçores et d'une autre espèce de poisson nommé *judeas* par les Portugais; mais on ne put en prendre aucun.

Le 15 juin nous étions au-delà de la mer de Sargasso; nous n'apercevions plus de goëmons flottans. Nous éprouvions souvent des calmes; le soir la chaleur était ordinairement de 18 degrés; le 18 nous nous trouvions à peu près par le parallèle de Gibraltar. Les mollusques se montraient en grand nombre à la surface paisible de la mer, notamment la physalide, la méduse et une beroë, de même que des bonites et l'oiseau de tempête.

Le 19 le vent qui fraîchit nous permit de nous diriger sur les Açores et sur la côte de Portugal; il devint plus fort le 20; les lames venaient déferler sur le pont; l'après-midi un grain accompagné de raffales nous força de serrer la plupart des voiles. Le 21 le temps était couvert et menaçant; le vent soufflait en mugissant, la pluie tombait à torrens; l'eau coulait le long du pont; les lames écumantes frappaient le vaisseau avec tant de violence que ses flancs étaient continuellement ébranlés. Nous aperçûmes un bâtiment qui de même que nous s'efforçait avec peu de voiles de braver la furie des vents et des flots. Vers midi le vent, qui jusqu'alors avait soufflé du nord avec la plus grande impétuosité, sauta brusquement au nord-ouest ; ce changement subit faillit à casser nos mâts, et nous jeta dans une confusion affreuse. Tout le monde courut sur le pont, et chacun mit la main à l'ouvrage pour amener les voiles ; tâche difficile à cause de la pluie violente qui accompagnait cette tempête. L'aumônier du bâtiment, qui était un Maratte de Goa, le chirurgien et les passagers payèrent de leur personne en cette occasion. Après bien des efforts on parvint à échapper au danger.

Le vaisseau fut obligé de se diriger au sud-ouest, ce qui était pour lui une fausse route. Cependant la violence de la tempête s'apaisa un peu ; mais la mer restait très-grosse ; le vent continuait à souffler grand frais. Le thermomètre se tenait alors à midi à 17 degrés, et le soir à 15. Le lendemain le temps fut moins mauvais et la température plus chaude. Le surlendemain l'atmosphère fut sombre et pluvieuse, et le vent fort. Le vaisseau filait sept nœuds avec les ris pris dans ses basses voiles ; il était extrêmement penché sur le côté, position à laquelle contribuaient beaucoup ses mâts faits en bois du Brésil très-solide mais très-lourd.

Nous pouvions attribuer ce temps désagréable et variable au voisinage des îles Açores. Nous vîmes plusieurs bâtimens qui luttaient aussi contre la tourmente. Nous observâmes que la température de la pluie était plus chaude que celle du vent; le thermomètre exposé à son souffle ne se tenait qu'à 15 degrés, tandis que lorsqu'on l'en garantissait il s'élevait à 16; il resta au même point jusque dans la nuit.

A midi nous nous trouvâmes à l'entrée du canal qui sépare Fayal de Florès. Nous pensions d'après notre calcul être au nord de la première de ces îles, lorsque le soir, les nuages épais qui couvraient la surface de la mer s'étant un peu écartés, nous aperçûmes, à une distance de cinq legoas, un haut promontoire de l'île de Fayal. On distinguait en avant de cette côte rocailleuse et escarpée une petite île de roche qui fit reconnaître que c'était le cap nommé *Punta das Capellinhas*.

Le capitaine Béthencourt dirigea alors sa route un peu plus au nord, et s'éloigna de l'île, qui était sa patrie et qu'il n'avait pas revue depuis plusieurs années. J'aurais eu, je l'avoue, bien du plaisir à connaître Fayal; mais il fallut se résigner à n'y pas descendre.

Nous naviguions avec un vent bon frais. Vers minuit on aperçut tout à coup une goëlette que l'on reconnut pour un corsaire américain. L'alarme fut générale, on vira promptement de bord, et comme on semblait être endormi à bord de la goëlette, nous eûmes le bonheur d'échapper encore à ce danger. Au point du jour on avait entièrement perdu de vue ce bâtiment.

Le 24 le temps fut sombre et orageux ; la mer très-grosse venait sans cesse frapper avec violence contre le bâtiment qui filait huit nœuds. Bientôt nous fûmes au nord de l'île Graciosa. Nous vîmes plusieurs navires; nous les évitâmes tous avec un soin extrême, car un grand nombre de corsaires croisent ordinairement dans ces parages. Ils guettent avidement les bâtimens portugais venant de l'Inde avec de riches cargaisons, et qui dans leur traversée pour gagner l'Europe prennent connaissance des îles Açores; d'ailleurs les routes de beaucoup de vaisseaux se croisent dans le voisinage de cet archipel. Vers midi nous vîmes passer près de nous une grande voile qui tenait encore à sa vergue, ce qui nous fit supposer que peut-être un bâtiment avait péri dans la tourmente que nous avions éprouvée. La mer était d'un gris plombé, les lames en se brisant la couvraient d'une écume blanche. Le vent qui soufflait grand frais nous était favorable; la pluie tombait sans discontinuer; mais nous marchions avec rapidité.

Le 25 nous avions passé les Açores; le vent, toujours très-fort, nous poussait vers la côte de Portugal; il variait fréquemment et donnait beaucoup à faire aux matelots. Nos vigies sur le grand mât signalèrent plusieurs voiles que nous évitâmes parce que nous n'avions pas de canons. L'espace qui nous séparait du continent européen n'était pas considérable, mais à cause des corsaires présentait plus de dangers que la distance immense que nous avions déjà parcourue. On observait attentivement tous les navires. Chaque jour on en voyait un grand nombre, à l'instant on prenait une direction différente.

Cette manœuvre nous avait complétement réussi. Le 28 dans la matinée on eut connaissance à l'horizon d'un bâtiment qui semblait suivre la même route que nous. Le pilote de *la Carlota,* qui avait déjà été fait prisonnier par les corsaires, observa de même que le capitaine et tout l'équipage ce vaisseau avec la plus grande attention, car ils prétendaient tous distinguer dans sa manœuvre des signes fâcheux pour nous. Bientôt il ne fut plus possible d'en douter. Le navire courut droit à nous, et mit toutes ses voiles dehors pour nous atteindre. Vers midi, on le reconnut pour une goëlette américaine; il était par conséquent très-vraisemblable que nous allions avoir affaire à un corsaire. Dans ce moment il tira un coup de canon pour indiquer que nous devions l'attendre, et hissa le pavillon portugais. La confusion fut au comble, chacun descendit dans la chambre pour cacher ce qu'il possédait. On perça des trous dans le bâtiment pour y mettre ce que l'on avait de plus précieux, quoique l'on ne dût guère espérer de rien dérober aux regards avides de pirates altérés de butin. Sur ces entrefaites, le dîner fut servi; mais il fut bien vite expédié. Ces mots « La goëlette va nous accoster » rassemblèrent tout le monde sur le pont. Nos yeux se portaient avec inquiétude et dans le plus grand silence vers le bâtiment qui arrivait sur nous à toutes voiles. Il avait débouché ses canons; tout l'équipage sur le pont nous considérait attentivement, et dans le nombre on distinguait des nègres et des mulâtres, ce qui augmentait nos soupçons. Dans le moment où nous attendions avec une anxiété difficile à dépeindre la décision de notre sort, le commandant de la goëlette prit le porte-voix, et nous demanda qui nous étions et d'où nous venions. Nous répondîmes, bien inquiets de ce que l'on allait nous répliquer, lorsque dans le moment, quelle satisfaction inattendue! nos matelots postés dans la hune reconnurent que le prétendu corsaire était un bâtiment de guerre portugais. La joie se répandit à notre bord, et l'on se félicita réciproquement. La goëlette se nommait *la Constancia*. L'officier qui la commandait nous ordonna de l'attendre, ajoutant qu'il allait nous envoyer un canot. Le lieutenant qui le montait confirma nos appréhensions sur le peu de sûreté de ces parages. *La Constancia* était effectivement une belle goëlette américaine de dix-huit canons que le gouvernement portugais avait achetée et armée. Elle avait quitté Lisbonne depuis huit jours pour croiser dans ces parages contre les corsaires qui les infestaient. Quatre mois auparavant, une frégate portugaise en avait pris un. Un de ces pirates avait poursuivi et attaqué un gros navire portugais qui revenait de l'Inde; il n'avait pu le prendre parce que le dernier, qui portait vingt canons, s'était défendu bravement.

Joyeux de voir s'éclaircir d'une manière aussi favorable un fait qui nous avait donné tant d'inquiétudes, *la Carlota* remit toutes ses voiles dehors; *la Constancia* en fit autant, et après avoir hissé son canot à bord, elle nous passa sous le vent avec la vitesse d'une flèche en nous souhaitant un bon voyage. Nous fûmes bientôt séparés, car les deux bâtimens couraient l'un à l'est, l'autre au sud. Le temps, par grains et par raffales, que les Portugais nomment *agoaçeiro,* nous servait à souhait; en quelques heures nous eûmes perdu de vue *la Constancia*. Le lendemain nous vîmes beaucoup de navires que nous évitions toujours. Le 30 juin des goëmons flottans et d'autres indices nous annoncèrent le voisinage des côtes d'Europe. Un de ces goëmons ressemble à un large ruban; les navigateurs portugais lui ont donné le nom de *Curiolas*.

A deux heures après midi le cri de « terre! terre! » se fit entendre du haut du grand mât et nous remplit d'allégresse. Bientôt nous aperçûmes dans un lointain brumeux le cap da Roca sur la côte de Portugal; sa pointe se montrait à nos yeux comme une île doucement arrondie; la côte ne tarda pas à se développer plus distinctement à nos regards, malgré les nuages qui obscurcissaient un peu la beauté de la perspective. Des bâtimens de différentes nations paraissaient au loin; plusieurs bateaux pêcheurs s'étant approchés, on leur fit entendre en hissant un pavillon que nous désirions un pilote. Vers le soir un muleta, bateau pêcheur d'une construction singulière, ayant le pavillon des pilotes, nous accosta. Il nous apportait une grande quantité d'excellent poisson, et amenait un pilote de Cascaes qui monta tout de suite à bord. Le jour était trop avancé pour que l'on pût entrer dans le Tage; on louvoya jusqu'au lendemain matin.

Le 1^er^ juillet au point du jour nous étions tous sur le pont, pour saluer les côtes d'Europe. Par malheur le temps n'était pas assez beau pour que nous pussions bien distinguer la terre. Notre route se dirigeait vers l'embouchure du Tage, formée au nord par le Cabo da Roca, au sud par le cap d'Espichel; ce dernier, qui s'avance beaucoup en mer, est moins élevé que l'autre. La mer avait la même couleur d'un vert clair que le long des côtes du Brésil. A 9 heures *la Carlota* passa la barre; la mer y brise avec violence à droite et à gauche sur des rochers. Des muletas, des bareiros et d'autres bateaux pêcheurs de forme bizarre et des navires espagnols se croisaient dans tous les sens et faisaient route avec nous.

Sur ces entrefaites le brouillard s'était dissipé. Nous apercevions les deux rives du fleuve qui s'élevaient en pentes douces; elles étaient couvertes de villages, de maisons de campagne, d'églises. Malgré sa largeur on distinguait la couleur blanche des maisons, et les champs déjà dépouillés de moissons. Nous laissâmes à droite le fort de Torre de Bujio, et à gauche le fort Saint-Julien. Le Tage se rétrécissait un peu plus. Nous passâmes devant deux frégates françaises qui étaient mouillées et qu'une bombarde portugaise visitait.

Vers midi *la Carlota* laissa tomber l'ancre à la rive septentrionale du Tage, devant Belem, qui fait le commencement de la ville de Lisbonne. Les maisons continuent ensuite sans interruption jusqu'à cette capitale. L'après-midi nous subîmes la visite de santé. On ne put quitter le bâtiment qu'après que tous les passe-ports eurent été rigoureusement examinés. Deux vaisseaux de ligne qui étaient à l'ancre près de la ville, et qui devaient sous peu de jours aller prendre à Livourne l'archiduchesse Léopoldine d'Autriche pour la conduire à Rio de Janeiro, envoyèrent à notre bord un officier avec un détachement afin d'y choisir un certain nombre de nos matelots, parcequ'ils manquaient de monde. Nous fûmes bientôt, faute de vent, obligés de mouiller de nouveau. Dès le soir et pendant la nuit un grand nombre de soldats s'établirent sur notre bord pour veiller sur les matelots; ils tiraient à balle sur tous les bateaux qui s'approchaient.

Le 2 juillet nous nous remîmes en route pour Lisbonne. L'aspect de cette grande ville est magnifique; elle s'étend le long du Tage sur des collines qui s'élèvent par une pente douce. On aperçoit au milieu de ses maisons blanches, couvertes de tuiles rougeâtres, de grands édifices et des palais considérables, entre autres celui d'Ajuda qui n'est pas encore achevé, des églises d'une masse imposante, etc. Entre les bâtimens s'élèvent des bocages toujours verts de lauriers, d'orangers, de citronniers, mêlés de cyprès et de pins; leur teinte sombre forme le contraste le plus agréable avec le vert clair des oliviers. On remarque surtout au milieu de ces touffes d'arbres le jardin de la reine. Mais toute cette perspective a quelque chose de sévère, d'inanimé, de nu; on y cherche vainement de la verdure fraîche; les yeux sont frappés seulement de la couleur brûlée du sol, de la blancheur des maisons, et de la teinte rembrunie des groupes d'arbres.

Vers midi nous laissâmes tomber l'ancre devant le quai du sud (*Sodré*) et la statue du roi Jean Ier, que l'on désigne ordinairement par le nom de *Memoria*; nous étions entre deux grands navires à trois mâts, revenus comme nous de voyages lointains.

Le vue du fleuve en cet endroit est très-belle. Du côté de terre il ressemble à une mer, car ses rives extrêmement basses sont si écartées qu'on ne les aperçoit pas. Des bâtimens de toutes les grandeurs, chargés de productions des cantons voisins, se croisent à chaque instant; le fleuve offre ainsi un tableau mouvant qui est du plus grand intérêt. Le thermomètre à bord du vaisseau se tenait à midi à 19 degrés; mais la chaleur était beaucoup plus forte dans les rues. Il faisait un temps superbe.

Lisbonne vue du Tage plaît beaucoup plus à l'œil que lorsque l'on a pénétré dans son intérieur. Le sol en est montueux, inégal; les maisons sont éparses et mal entretenues, les rues sales. Elle occupe une étendue considérable le long de la rive septentrionale du Tage. Ce n'est que sur le bord de ce fleuve que l'on trouve réellement une ville régulière avec de longues rues, dont quelques-unes sont larges. Dans les parties hautes de la ville les maisons sont séparées les unes des autres par des jardins et même par des champs. La plupart des rues sont étroites, malpropres, et par conséquent exhalent une odeur extrêmement désagréable dans les grandes chaleurs. Les maisons sont en pierre, généralement à plusieurs étages; toutes ont des balcons d'où l'on jouit de la vue du fleuve et du beau pays qu'il baigne. Le nombre des églises et des couvens est prodigieux, et l'on rencontre des moines de toutes les couleurs.

Cette capitale a plusieurs édifices publics. On remarque entre autres l'arsenal avec les chantiers, la maison des Indes avec la douane (*alfandega*) et la bourse qui sont réunies dans un même bâtiment, près de la belle et grande place du Commerce (*praza do Commercio*), où l'on a érigé la statue de Jean I^er^.

Lisbonne a un Opéra et deux autres salles de spectacle. Les quais, notamment le quai Sodré, devant lequel mouillent les gros bâtimens de l'Inde, sont très-fréquentés; le soir surtout ils servent de promenade aux habitans qui viennent y respirer le frais. On dit qu'auparavant l'affluence des promeneurs et des négocians était beaucoup plus considérable dans cette partie de la ville située près du fleuve, qu'elle ne l'est aujourd'hui, le commerce ayant infiniment perdu de son importance. Les Portugais accusent le gouvernement britannique de cette décadence de leur prospérité; et voilà pourquoi les Anglais ne sont pas aimés généralement. Le commerce est plus considérable avec les Indes orientales qu'avec le Brésil; les Anglais ont absolument ruiné celui-ci.

Le Portugal est à plusieurs égards beaucoup en arrière des autres pays de l'Europe. La capitale même manque de plusieurs établissemens utiles que l'on trouve dans presque toutes les petites villes des états civilisés de l'Europe. Tout y est cher, les voitures (*seichas*) et les auberges y sont extrêmement mauvaises. Le petit nombre de celles que tiennent des étrangers vaut un peu mieux. Les rues ne sont pas éclairées pendant la nuit : les grands chemins ne sont pas bien entretenus ; la poste aux lettres pour Madrid ne va qu'à cheval : il n'y a pas de gardes qui pendant la nuit veillent à la sûreté des rues; mais actuellement on rencontre partout des postes militaires, surtout depuis le soulèvement qui a eu lieu assez récemment.

Cette capitale d'un pays méridional frappe par plusieurs particularités un habitant du nord de l'Europe. L'eau qu'amène des montagnes de Cintra, éloignées de quatre legoas, un bel aquéduc en pierres de taille, est portée dans toute la ville par des hommes qui la vendent en petits barils. Ces porteurs d'eau, qui appartiennent à la classe du peuple la plus grossière, sont en bandes nombreuses à toutes les fontaines. Tous les matins au point du jour on promène dans les rues des vaches et des chèvres avec une sonnette au cou; on les trait devant les portes des personnes qui veulent acheter du lait. On rencontre dans les rues une foule de jardiniers, de paysans, de meuniers, qui conduisent des troupes de mulets et d'ânes chargés de fruits, d'herbes potagères, de légumes, de farine, etc., qu'ils vendent à tout venant. On apporte surtout dans cette ville une grande quantité de fruits.

On voit à Lisbonne plusieurs grands jardins où de beaux arbres touffus attirent les promeneurs. Mais les Portugais sont aussi en arrière des autres nations dans l'art des jardins. On trouve encore partout des arbres taillés dans l'ancien goût français, et défigurés par les formes bizarres et ridicules qu'on leur fait prendre. Le jardin de la reine est à Belem, partie inférieure de la ville, tout auprès de la ménagerie, aujourd'hui complétement vide : il consiste en un bosquet composé de grands arbres de différentes espèces, entre autres de peupliers argentés, de lauriers, de caroubiers et d'autres, propres aux climats méridionaux; ils forment des allées entourées de haies taillées au ciseau : une multitude d'oiseaux animent ce bocage par leurs chants. Le jardin public (*passeo publico)*, situé au milieu de la ville, est sur le même plan : cette promenade quoique petite fait grand plaisir par la fraîcheur qu'elle répand au centre des rues échauffées par le soleil. Parmi les arbres de ce pays on observe avec plaisir des gainiers très-beaux.

Le palais du roi, édifice d'une grandeur médiocre, est à peu de distance de la promenade publique. On en construit à Belem un autre nommé *palatio da ajuda*, mais il y a encore beaucoup à faire pour le finir. Les étrangers voient avec plus d'intérêt le cabinet d'histoire naturelle qui n'en est pas éloigné, il est contigu au jardin de botanique. On dit que le premier était beaucoup plus riche ; cependant il renferme encore beaucoup de choses curieuses venues des possessions portugaises dans les différentes parties du monde. Napoléon, qui déclarait de bonne prise tous les objets sur lesquels il pouvait mettre la main, s'est acquis un renom impérissable chez les Portugais par le pillage de ce cabinet : car il a été le premier des conquérans qui n'ait pas épargné même les établissemens relatifs aux sciences chez les différens peuples qu'il dépouillait. Il y avait autrefois dans ces salles une collection considérable d'animaux du Brésil. A présent on ne l'y voit plus : elle est à Paris. Toutes les autres nations ont au moins obtenu par le traité de paix de 1815 une grande partie des curiosités qui leur avaient été enlevées : les Portugais n'ont pas été si heureux, ils pleurent encore leur perte ; elle serait facile à réparer, si un ordre du roi chargeait des naturalistes de parcourir les différentes provinces du Brésil, et de préparer les objets remarquables pour le muséum de Lisbonne. Cependant il possède encore plusieurs morceaux très-remarquables, entre autres une collection d'armes, de meubles et de parures en plumes de différens peuples du Brésil, surtout de ceux du Maragnon : les couleurs de ces ornemens sont magnifiques, puisqu'ils sont faits de plumes d'araras, d'ararunos, de toucans, de guarubas et d'autres beaux oiseaux. Il y a aussi parmi les raretés de ce cabinet deux lamentins qui ont de six à sept pieds de long.

Le jardin de botanique ne vaut guère la peine d'être cité : il consiste en carrés entourés de haies basses et taillées au ciseau, et où végètent à demi sauvages quelques plantes communes. Deux petites serres sont à peu près vides ; on aperçoit à côté des groupes de cactus très-forts, et un dragonnier (*dracœna draco*) dont les fruits étaient mûrs. L'étude de la nature ne paraissant pas avoir beaucoup d'amateurs en Portugal, et même les productions indigènes du pays étant en grande partie examinées par des naturalistes étrangers, on ne doit pas être très-surpris que la recherche des objets d'histoire naturelle des colonies de ce royaume soit négligée.

Le spectacle des choses défectueuses qui ont encore besoin d'être améliorées et perfectionnées, en Portugal, est compensé par l'aspect des beautés naturelles de cette contrée, surtout au printemps; mais à l'époque où je m'y trouvais, l'ardeur de l'été avait dépouillé la campagne de tous ses attraits. Je désirais donc d'autant plus vivement de regagner un pays plus septentrional, et d'y chercher dans son climat plus tempéré un moyen sûr de me remettre des fatigues de mon long voyage.

Les paquebots anglais, dont plusieurs partent de Falmouth dans les premiers jours de chaque mois, sont un des établissemens les plus agréables pour les étrangers. Toutes les semaines Lisbonne présente une occasion semblable de passer en Angleterre. J'en profitai, et je m'embarquai sur le paquebot le *Duc de Kent*, commandé par le capitaine Lawrence.

Le 12 juillet à midi nous partîmes par un vent frais; nous eûmes bientôt descendu le

Tage; une fois en mer, nous perdîmes de vue le Portugal le même jour. Le lendemain le vent fraîchit, la mer fut un peu agitée. Quelques passagers eurent le mal de mer. Malgré des vents assez souvent contraires et des calmes que nous eûmes jusqu'à la hauteur du cap Finistère sur la côte d'Espagne, nous arrivâmes heureusement à Falmouth au bout de dix jours. Les paquebots anglais méritent les éloges sincères des voyageurs : ils sont très-propres et très-commodes; on y est bien servi, la nourriture y est bonne; les matelots sont de braves gens. En temps de guerre un de ces bâtimens, pour lesquels on choisit toujours des brigs de guerre très-légers, très-solides, et fins voiliers autant qu'il est possible, est monté de huit canons et de trente-un hommes; en temps de paix l'équipage n'est que de vingt-un hommes.

Le 21 juillet à midi nous eûmes connaissance des îles Sorlingues, et nous fîmes route pour entrer dans la Manche. Vers le soir le cap Lézard s'éleva du sein de l'Océan. Quelle joie j'éprouvai, après un intervalle de deux ans et vingt-neuf jours, de me retrouver au même point où j'étais alors. La nuit arriva au moment où nous venions de nous engager dans la Manche. Nous aperçûmes avec plaisir plusieurs phares briller subitement à la côte d'Angleterre. Le lendemain matin, étant montés sur le pont, nous reconnûmes que nous étions mouillés tranquillement dans le port de Falmouth.

C'est une jolie petite ville à l'embouchure du Fal; le port, qui est entièrement entouré par les terres, est beau et sûr. De toutes parts on voit les campagnes couvertes de verdure et de belles prairies; de grands arbres s'élèvent près de la ville.

Ayant débarqué et fait viser nos passeports, nous restâmes encore quelques jours à Falmouth, où nous fûmes reçus de la manière la plus amicale dans la maison de M. Lawrence notre capitaine. Je parcourus les environs de la ville que je trouvai très-rians; on jouit surtout d'une belle vue quand on grimpe au fort Pendenis.

Je partis pour Londres le 24 juillet. Ce voyage fut très-agréable. Les grandes routes sont on ne peut mieux entretenues dans ce beau et riche pays; l'établissement de la poste aux chevaux y a une perfection que l'on ne trouve dans aucun autre état. Les chevaux sont très-beaux, très-bons, tous de race choisie. L'on est servi, à chaque relais, avec une promptitude qui ne laisse rien à désirer.

L'aspect de la province de Cornouailles, dans laquelle Falmouth est situé, plaît moins à l'œil que celui des autres comtés que l'on traverse dans ce voyage; elle renferme beaucoup de bruyères où paissent des bœufs et des moutons; beaucoup de prairies marécageuses remplies de joncs et de roseaux; mais aussi plusieurs cantons rians. Elle est surtout connue par ses mines, dont plusieurs voyageurs ont donné la description.

Le caractère âpre qui indique un terrain peu fertile, et que l'on trouve dans plusieurs parties du Cornouailles, disparaît dans le Devonshire; alors le voyageur ne rencontre plus que des cantons d'une fertilité ravissante : des prairies et des bocages de la plus riche verdure, des pâturages couverts de chevaux, de bœufs, de moutons, s'étendent de tous côtés sur des collines doucement arrondies. Tout est cultivé et animé. Nulle part on ne voit un coin nu ou inculte partout des villages très-propres ou de jolies fermes; des villes, dont les maisons bien bâties et bien tenues annoncent un bien-être que n'offrent pas si fréquemment d'autres pays. Dans plusieurs endroits la campagne ressemble à un parc naturel ; ailleurs l'art en a créé, et l'œil découvre sur de vastes prairies, arrosées par des rivières limpides, des bocages de chênes, et auprès la maison du propriétaire, vaste bâtiment plein de goût.

On compte quatre-vingt-quatre milles anglais de Falmouth à Exeter, une des plus jolies villes de l'Angleterre. Elle est régulièrement bâtie et située sur la petite rivière d'Ex ; sa population est de 18, 000 âmes. Ses environs dans cette belle saison ressemblaient à un jardin dont la vue cause au voyageur une distraction agréable.

Je passai par Salisbury. Je traversai le Willshire, le Hampshire et d'autres provinces, parcourant sans cesse des pays charmans. La distance d'Exeter à Londres est de cent soixante-seize milles anglais. Je ne m'arrêtai que peu de jours dans cette grande capitale. Je partis pour Douvres, où je m'embarquai pour Ostende. Ma traversée fut heureuse. Nous quittâmes la côte d'Angleterre l'après-midi; avant minuit nous étions le long de la côte de Flandre. Au point du jour nous entrâmes dans le port. Je pris aussitôt ma route par Gand, Bruxelles et Louvain, pour Aix-la-Chapelle. Ce fut dans cette ville que je commençai à entendre de nouveau parler allemand. Bientôt j'arrivai dans ma patrie, sur les bords du Rhin.

APPENDICE

I.

Observations sur quelques accidens causés par la morsure des serpens au Brésil.

Entre plusieurs accidens dont j'ai été témoin, je me contenterai d'en citer un seul. Un Chinois, qui habitait près de Caravellas dans une fazenda où je me trouvais, fut mordu par un serpent. Comme il était déjà tard et que je n'avais aucun autre moyen à ma disposition, je serrai le pied au-dessus de la plaie, sur laquelle on voyait deux gouttes de sang très-petites; je la scarifiai, puis la suçai long-temps, car personne n'osait le faire. Ensuite je brûlai la plaie avec de la poudre de chasse, puis j'y appliquai des compresses de sel et j'en fis prendre aussi intérieurement avec de l'eau-de-vie.

Le malade, de même que tous ceux qui ont été mordus par des serpens, ressentait de fortes douleurs dans le pied; il craignait beaucoup pour sa vie, surtout parce que plusieurs vieillards se montraient mécontens de la manière dont il avait été traité; ils lui donnèrent une infusion de plantes que je ne vis pas. Le lendemain matin les douleurs disparurent; adieu les inquiétudes; malheureusement on ne put pas bien déterminer l'espèce du serpent, parce qu'il n'avait pas été tué.

M. Sellow me fit part d'un accident plus grave. Le jeune Poury que M. Freyreiss avait acheté à San-Fidelis, fut, étant à la chasse, mordu au pied par une vipère, au mois d'octobre 1816. La jambe était un peu enflée lorsqu'il revint à la maison, une demi-heure après; on serra le pied, on scarifia la plaie et on la suça à plusieurs reprises; comme on n'avait pas d'autre sudorifique, on donna de l'eau-de-vie au malade; on brûla la blessure plusieurs fois avec de la poudre à tirer, puis on le coucha dans un hamac, et on saupoudra la plaie de poudre de cantharide. Le pied gonfla prodigieusement. Un mineiro qui se trouvait là apporta deux racines dont il vanta les vertus; l'une était spongieuse et insipide, ce qui la fit rejeter; on fit au contraire une forte infusion de l'autre qui était très-amère et paraissait être celle de l'*aristolochia ringens*. Il est difficile de décider si l'évacuation qui suivit provenait de l'infusion, de l'eau-de-vie, ou de la morsure. La nuit fut assez tranquille; le lendemain le pied et la jambe étaient gonflés du double de leur grosseur ordinaire. Le malade éprouvait un tel degré d'irritation qu'au moindre bruit il se mettait à crier et à pleurer. Le mineiro ayant assuré qu'un malade dans cet état ne pouvait regarder aucune femme, le jeune Indien, entendant parler une fille qui se trouvait là, lui dit : « *Maria, cala a boca* ». (Marie, tais-toi.)

Comme le sang sortait de la bouche, on ne donna plus de médicamens, on appliqua sur le pied des feuilles probablement de *plumeria obovata*; le malade avoua qu'il en éprouvait un grand soulagement. On répandit dans la plaie de la racine de cette plante réduite en poudre; le malade ne tarda pas à guérir.

Dans un petit voyage que M. Sellow fit aux environs de Rio-de-Janeiro, il trouva un nègre qui, ayant été mordu par un serpent, était étendu à terre, et paraissait être extrêmement mal : il avait le visage tiré, il respirait avec violence, et rendait le sang par la bouche, le nez et les oreilles. On lui donna la graisse d'un gros teiu ou lézard (*lacerta teguixin*). C'est un médicament qui se rencontre toujours dans la maison des paysans du Brésil. Auparavant on lui avait fait prendre intérieurement et extérieurement une infusion d'une espèce de verveine nommée *verbena virgata* par M. Sellow; on dit que c'est un puissant sudorifique. Quoique M. Sellow n'ait pas pu attendre la fin de la cure, ce que l'on vient de raconter suffit pour donner une idée de la manière dont les habitans de la campagne au Brésil traitent ces sortes de maladies. C'est tout comme chez nous : chacun connaît un remède qui est beaucoup meilleur que celui des autres; ensuite on recommande de plus un certain nombre de *pater*, *d'ave Maria*, etc.

Un chien mordu d'un serpent éprouva un accident tout différent, ce qui était dû peut-être à l'espèce de l'animal. C'était un de mes chiens de chasse, il fut mordu au cou par une vipère, dans les halliers sablonneux le long de la côte. Le cou s'enfla aussitôt, de même que la tête, et ces deux parties devinrent si monstrueuses que l'on pouvait à peine distinguer l'œil. Au bout de trois jours, pendant lesquels on fut obligé de lui faire avaler de la nourriture liquide, l'enflure disparut ainsi que la maladie;

cependant la peau du cou resta toujours lâche et pendante. Au contraire la chienne dont j'ai parlé précédemment dans ma relation fut mordue à l'épaule près de Villa-Viçoza ; son corps enfla beaucoup, et après qu'elle eut hurlé pendant toute la nuit, elle mourut le lendemain à dix heures du matin.

II.

Notice sur la manière d'entreprendre, dans le Brésil, des voyages relatifs à l'histoire naturelle.

J'ESPÈRE que les naturalistes auront la bonté d'accueillir favorablement les résultats de l'expérience d'un voyageur relativement à la manière la plus convenable de former des collections dans les climats équinoxiaux ; ils pourront, par ce que je dirai, juger des obstacles que l'on y rencontre dans l'exécution de ces sortes de projets. Quoique toutes les contrées de la zone torride se ressemblent assez généralement à cet égard, toutefois chacune se distingue d'une autre par quelque particularité ; c'est pourquoi je traiterai spécialement du Brésil ; mais les conseils que je donnerai pourront, avec quelques modifications, être mis à profit dans toutes les régions des tropiques.

Le Brésil, pays immense, généralement montagneux ou montueux, encore peu cultivé, présente au naruraliste de grandes difficultés, car on n'y a nullement songé à la commodité de ceux qui le parcourent. En Europe un voyage est une affaire de plaisir et de distraction, car on s'y est occupé de tout ce qui peut être utile ou agréable au voyageur ; on y trouve facilement à satisfaire à tous les besoins que l'on peut éprouver dans une position semblable.

Le Brésil au contraire a été jusqu'à présent au degré le plus bas de la civilisation. Il n'y a qu'un petit nombre de routes, et pas un seul grand chemin : le voyageur ne peut même trouver qu'en très-peu d'endroits un toit pour s'y mettre à l'abri, des ponts pour passer les rivières et les ruisseaux, même les provisions les plus strictement nécessaires. Il est souvent obligé de se pourvoir de beaucoup de choses auxquelles il ne peut songer s'il n'est pas instruit par l'expérience. On ne connaît pas au Brésil le moyen si facile et si commode de transporter des marchandises par des rouliers. On n'y emploie que des mulets, dont le caractère rétif augmente souvent les embarras du transport; leur charge n'est pas forte, et ils coûtent beaucoup. Il est vrai que dans certains cantons très-montagneux l'usage des bêtes de somme est très-avantageux, néanmoins ce moyen de transport ne peut se comparer au roulage tel qu'il existe en Europe ; mais jusqu'à présent il est le seul praticable, puisque dans ce pays il n'y a pas de grandes routes.

Si l'on veut parcourir l'intérieur du Brésil, il faut d'abord se procurer de bons mulets. Ils sont à bas prix à Minas-Geraës, à Saint-Paul, à Rio-Grande, et au contraire très-chers dans d'autres provinces (1). A Rio-Janeïro on peut acheter à un mineiro toute sa troupe de mulets pour vingt-trois à vingt-cinq mille reis la pièce (150 fr.). Dans la capitainerie de Bahia on les achète à villa da Cachoëira de Peruaçu. Les étrangers n'entendent rien au traitement de ces animaux ; ils ne savent ni les panser ni les soigner quand ils sont malades. C'est pourquoi il est bon de prendre à son service un tropeïro ou arrieïro. Ce sont des gens qui dès leur jeunesse ont fait métier de transporter des marchandises avec leurs mulets. Sept animaux chargés forment ce que l'on appelle un lot; ce nombre exige un tropeïro. Habitués à tout ce qui concerne les courses dans l'intérieur, ces hommes connaissent parfaitement les moindres détails de leur besogne; ils sont endurcis à la fatigue et sobres comme tous les Brésiliens, dorment sur la terre nue quand l'occasion l'exige, marchent à côté de leurs mulets ou bien en montent un de la troupe, suivant l'accord que l'on a conclu avec eux. Si l'on a eu le bonheur de rencontrer un bon tropeïro, on est venu à bout du point le plus important de son affaire; on peut espérer que le voyage réussira. Tous les matins il charge les mulets, le soir il les décharge, et après qu'ils ont pâturé pendant la nuit, il les rassemble le lendemain matin lorsqu'on veut partir. Il est souvent obligé de courir après ces animaux pour les retrouver, mais il connaît si bien leurs traces et leur manière de vivre qu'il finit par les découvrir.

---

(1) *Voyez* Eschwége, *Journal von Brasilien*, tom. I, pag. 76.

La manière dont on charge les mulets au Brésil étant ingénieuse et simple, mérite qu'on en fasse mention. Un bon mulet porte huit arrobes ou deux cents livres, quelquefois on pousse la charge jusqu'à douze arrobes. On met d'abord sur le dos du mulet un bât ou *cangalha* ; il est en bois, et a aux deux bouts de sa partie supérieure un fort rebord vertical ; on y suspend de chaque côté les caisses. Afin de diminuer la pression de ce bât, on le double intérieurement d'une herbe sèche qui a de longues feuilles étroites et qui est étalée très-uniformément ; on met par-dessus ce paquet d'herbes ou calpin un coussin d'esteira ou natte de roseau, et on le recouvre d'une toile de coton. Le bât ainsi rembourré est garni par-dessus d'une peau de bœuf coupée carrément ; sa surface supérieure est percée de deux trous pour donner passage aux prolongemens du bât auxquels sont suspendus les coffres. On attache devant ce bât une large courroie, et derrière une longe : ces deux pièces sont indispensables quand on monte ou que l'on descend les montagnes. Une bande de peau de bœuf crue, serrée fortement et attachée à un lacet, fait le tour du bât et le tient solidement fixé. L'animal n'a pour bride qu'un licou ou *cabresto* de peau de bœuf crue, ou de crins de cheval très-fortement tressés, qui passe derrière les oreilles et laisse à la bouche de l'animal toute liberté pour pâturer et pour boire. La courroie qui tient au licou et avec laquelle on l'attache, dès que le mulet est chargé, est nouée au bât; les choses ainsi arrangées on laisse les animaux marcher librement les uns derrière les autres.

La charge consiste en deux coffres de grandeur égale; on en suspend un de chaque côté du bât; il faut qu'ils ne soient ni trop grands ni trop petits. La longueur convenable est de vingt pouces du Rhin; on les fait en bois de cachet qui est léger; ils ont un couvercle qui déborde, et sont revêtus de peau de bœuf avec le poil en dehors. A chacune de leurs extrémités il y a une poignée en fer; on fait passer par-dessous deux courroies de peau de bœuf, qui se croisent pour les mieux tenir, et on fait entrer dans chaque poignée une anse en peau de bœuf qui sert à les suspendre aux prolongemens du bât.

Quand le tropeïro veut charger, il prend le coffre sur son épaule et l'attache au bât, et il a soin que l'équilibre de la charge soit bien établi de chaque côté, afin que l'animal ne soit pas gêné; si les coffres n'ont pas chacun un poids égal, on met sur le plus léger d'autres objets pour le rendre plus lourd. La charge bien posée et bien assurée, on la couvre d'une grande peau de bœuf sèche, avec le poil en dehors, que l'on assujettit avec une longue courroie de peau de bœuf; cet usage lui a fait donner le nom de *sobre-corga*. A une extrémité elle a un crochet en fer, avec lequel on tire à soi l'autre bout pourvu d'une grosse cheville de bois, jusqu'à ce que la courroie soit assez serrée pour que la pointe du crochet y entre pour la tenir ferme, et on lui fait faire plusieurs tours. Afin d'empêcher que la charge ne glisse pas en avant ou en arrière sur le bât, on y fait passer aux deux bouts encore une courroie qui assujettit davantage les caisses. L'animal ainsi chargé au point convenable, on le laisse aller librement, et paître jusqu'à ce que toute la troupe étant prête on puisse se mettre en mouvement. A la fin de la journée, on donne aux mulets, après les avoir débarrassés de leur charge, une ration de maïs: elle est mise, comme pour les chevaux de cavalerie en campagne, dans un petit sac qu'on leur suspend au cou, ou étalée sur des peaux de bœuf. Cette nourriture est très-substantielle et surtout nécessaire dans les voyages fatigans.

Les coffres que l'on emploie pour charger ainsi les mulets ne se trouvent jusqu'à présent que dans certaines villes, telles que Rio-de-Janeiro, Villa-Rica et Bahia : ils sont assez bien faits, mais très-chers. Dans toutes les petites villes et les bourgades de l'intérieur du Brésil et même de la côte, on n'a pas l'occasion de se procurer de ces coffres qui soient bons et durables, puisqu'il n'y a pas de menuisiers, et que l'on y rencontre au plus des charpentiers. Les coffres qu'ils font sont trop massifs et trop lourds; les diverses parties ne tiennent ensemble que par des clous; ils ne peuvent nullement servir pour les voyages. Il est donc indispensable de se pourvoir dans les grandes villes des coffres dont on a besoin.

Afin de pouvoir, au milieu d'un pays étranger, conserver les objets d'histoire naturelle dans ces coffres, il faut les arranger en dedans d'une manière particulière. On y dispose plusieurs fonds minces en bois de cachet l'un au-dessus l'autre; ils sont séparés par des intervalles de dimensions inégales afin que l'on puisse y placer des morceaux de grosseurs différentes : on fait fixer aux quatre coins de petits tasseaux debout sur lesquels posent les fonds. Dans les coffres destinés aux mammifères et aux oiseaux, ces fonds restent nus, mais dans ceux où l'on compte placer des insectes, on les couvre d'une couche de pitta épaisse de cinq à six lignes, qui remplace parfaitement le liége d'Europe, et qui même vaut peut-être mieux que cette substance. C'est la moelle des hampes florales de *l'agave fœtida,* plante très-commune au Brésil. Cependant on ne la trouve pas dans toutes ses parties. Les environs de Rio-de-Janeiro et d'autres cantons en fournissent une quantité suffisante. Comme les morceaux de cette moelle n'ont pas beaucoup de largeur, on la fixe en petites plaques sur la planche.

On se sert, pour empaqueter les objets d'histoire naturelle, de coton qui est à très-bon marché partout, et surtout dans les endroits éloignés de la côte. L'arrobe de vingt-cinq livres ne m'a coûté que deux à trois pataques, ou à peu près sept francs, le long de la côte que j'ai parcourue. Il est plus cher dans le voisinage des grandes villes, où les négocians le recherchent. Même dans le Sertam de Bahia il valait 4,000 reis (25 francs) et à Bahia 8,000 et jusqu'à 10, 000 reis l'arrobe. Le coton bien battu et bien épluché est sans contredit la meilleure chose que l'on puisse employer pour empaqueter les objets d'histoire naturelle; il les garantit même de l'humidité. Le voyageur pouvant toujours savoir d'avance, avec une espèce de certitude, s'il doit passer dans des cantons où il ne trouvera pas cette substance si nécessaire, il en met alors une provision suffisante dans ses coffres vides.

Si l'on veut recueillir des mammifères et des oiseaux, on envoie en avant ses chasseurs bien munis de plomb de toutes les dimensions, et on leur donne ordre de tirer sans distinction sur tout ce qu'ils voient. On fait de petites journées, pour arriver de bonne heure à l'endroit où l'on a formé le dessein de s'arrêter, et avoir le temps de préparer les animaux que l'on a tués. On s'informe aussitôt quels sont les meilleurs chasseurs du lieu, on les fait venir, on conclut un accord avec eux, on leur donne de la poudre et du plomb que l'on a eu la précaution d'apporter d'Europe; car bien que dans les grandes villes du Brésil ces munitions ne manquent pas et soient de bonne qualité; il faut les payer extrêmement cher; on en trouve aussi, de même que de la grosse dragée, dans l'intérieur du pays, mais elles y sont mauvaises. On donne aux chasseurs les instructions nécessaires sur la manière de traiter les animaux qu'ils tuent : ils chassent avec assiduité ; on les paie à raison de trois cent vingt reis ou deux francs par jour. On fait préparer à l'instant les peaux des animaux qui ont été tués ; mais, sans y mettre de fil de fer, et après avoir placé les ailes dans leur position, et bien rangé en ordre toutes les plumes, on pose les oiseaux sur une planche ; en cas de besoin, le fond de la caisse en peut servir. Cette planche est couverte de coton ; les animaux restent ainsi quelques jours exposés au soleil. Si l'on veut aller plus loin avant que les peaux soient complétement sèches, il suffit de les envelopper de coton afin qu'elles se maintiennent dans la position où on les a mises. On attache à chacune une étiquette sur laquelle on écrit le nom de l'espèce à laquelle appartient l'oiseau ; il est par conséquent utile d'avoir une quantité de ces étiquettes prêtes d'avance.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut d'abord frotter les peaux d'un bon savon arsénical, comme le meilleur moyen de les conserver. Le soleil au Brésil sèche avec une promptitude extraordinaire, surtout dans la saison chaude, toutes les peaux d'animaux ; il ne faut que peu de jours à celles des plus grands quadrupèdes pour devenir dures comme du bois.

Il en est autrement dans le temps des pluies. La grande humidité de l'air s'oppose alors à ce que rien puisse sécher, et comme il est en même temps très-chaud, les pieds des grands oiseaux, notamment des oiseaux de proie, des hérons et des gros gallinacées, se gâtent souvent en deux ou trois jours jusqu'au talon. Pour parer à cet inconvénient, M. Freyreiss, qui a beaucoup d'habileté et d'expérience pour préparer tous les objets d'histoire naturelle, avait inventé une boîte en fer-blanc, dans laquelle les oiseaux placés convenablement sur le coton sont suspendus au-dessus d'un feu doux : on la retourne de temps en temps pour empêcher qu'ils ne soient brûlés, et les sécher également. La couverture de la boîte reste un peu ouverte, afin que l'humidité puisse s'évaporer. En un jour ou deux les peaux sont suffisamment sèches. Souvent cette méthode fait perdre aux plus beaux oiseaux une partie de la vivacité de leurs couleurs, la graisse des oiseaux aquatiques fond quelquefois et se répand sur les plumes ; cependant on ne connaît pas jusqu'à présent de meilleur moyen que le voyageur puisse employer pour préserver de la corruption des objets intéressans dans des forêts souvent touffues et humides, où le soleil ne pénètre jamais, et où l'on est obligé de coucher en plein air.

Mais il est bien plus incommode et plus pénible de recueillir des reptiles. Ce n'est que dans peu d'endroits que l'on peut trouver de l'eau-de-vie pure et forte; dans tous les lieux habités on en rencontre de mauvaise. Le tafia ou l'eau-de-vie de sucre ordinaire (*agoa ardente de canna*) est très-faible; elle a besoin d'être souvent renouvelée dans les bocaux où l'on met les reptiles; sans cette précaution, ils ne se conserveraient pas. L'eau-de-vie forte du Brésil (*cachassa*) est beaucoup plus utile dans ces cas-là. Cependant la principale difficulté vient du manque de vaisseaux convenables, et souvent il n'y a pas moyen d'y remédier. On ne trouve jamais dans l'intérieur du pays des bouteilles ou des flacons avec un col un peu large; on ne peut donc faire entrer que des serpens minces dans les bouteilles. En outre le transport des vaisseaux de verre est très-chanceux; un mulet dans un moment de pétulance jette sa charge à terre, et toute la collection de reptiles est perdue. Il arrive encore que l'eau-de-vie pénètre dans d'autres objets, et les gâte. Des vaisseaux en terre bien vernis dans l'intérieur ne valent rien pour cette opération; ils ne tiennent pas long-temps l'eau-de-vie; leur emploi m'a fait perdre plusieurs curiosités. D'ailleurs on ne peut se procurer de ces vaisseaux que dans les villes; ils ne sont pas moins fragiles que ceux de verre, et sont plus lourds.

Je me suis toujours très-bien trouvé d'avoir mis les petits animaux dans des bouteilles que je plaçais séparément dans des coffres remplis de coton. Pour les gros reptiles, j'avais un petit baril excellent, fabriqué en Europe; il faisait la moitié de la charge d'un mulet. Il était en bois de chêne qui malheureusement fut bientôt percé par les vers. Je remédiai passablement à cet inconvénient, en faisant enduire le baril d'une forte couche de goudron, et l'on passa par-dessus une enveloppe de toile à voile: il avait à sa partie supérieure un gros bondon qui, entouré de linge, s'adaptait parfaitement à l'ouverture: celle-ci était si large que l'on pouvait avec la main atteindre jusqu'au fond du baril. Il était rempli d'eau-de-vie très-forte et contenait plusieurs reptiles ; avant de les y plonger, je les faisais couvrir de coton. Pour le suspendre au bât du mulet, on l'avait comme emmailloté de courroies de cuir de bœuf qui à chaque extrémité formaient une ganse Il est bon d'observer que toutes les fois qu'on en a l'occasion, il faut tâcher de se débarrasser de la collection d'amphibies, et de l'envoyer à sa destination, ce qui offre souvent beaucoup de difficultés. En voyageant le long des côtes on a l'avantage de trouver des navires dont on peut profiter pour faire passer les objets recueillis dans un endroit que l'on choisit pour être le dépôt commun. Dans l'intérieur, ces occasions d'expédier sont plus rares ; alors on prend plusieurs mulets pour les charger de ce que l'on rassemble ; et il faut fréquemment renouveler l'eau-de-vie, ce qui coûte fort cher. Il n'est possible d'empailler parmi les reptiles que quelques lézards et quelques tortues : encore faut-il y procéder avec beaucoup de précautions ; car autrement il en résulte trop facilement des erreurs et de fausses descriptions dans les systèmes d'histoire naturelle.

Pour faire au Brésil de bons barils, il faut prendre du bois de vinhatico ; mais il n'est pas aisé de rencontrer un tonnelier habile. Le naturaliste doit toujours décrire les reptiles quand ils viennent d'être tués, parce que dans ces climats ardens l'eau-de-vie fait éprouver des altérations aux couleurs de ces animaux avec une promptitude incroyable.

On peut appliquer en général aux poissons les avis qui précèdent; ils sont ordinairement trop gros pour que l'on puisse les mettre dans l'eau-de-vie, il faut donc se borner à les rembourrer; leur couleur ne se conserve pas. On ne peut pas se servir de savon d'arsenic pour les poissons ni pour les reptiles, nous l'avons remplacé avantageusement par du tabac en poudre.

Quand on veut rassembler des insectes il faut faire une grande provision d'aiguilles qui ne doivent pas être toutes d'acier, parce que la rouille le détruit en peu de temps. On peut au lieu de liége faire usage de pitta. Les insectes que l'on vient de percer sont tués promptement par la chaleur du feu; on rembourre de coton les grosses araignées, cette méthode est aussi très-bonne pour les grands papillons; mais elle exige plus de précaution et d'habitude. Les insectes tués depuis peu de temps, ou même ceux qui sont déjà secs, sont sujets, au Brésil, à être attaqués par une quantité innombrable de très-petites fourmis qui les dévorent en peu de temps; elles pénètrent même dans les caisses fermées qui ne joignent pas bien exactement. Le meilleur moyen de se préserver de ces ennemis est de répandre du tabac en poudre sur les insectes; on l'enlève ensuite très-aisément en soufflant dessus. Pour prendre les insectes au vol, il faut absolument avoir des filets adaptés au bout de longs bâtons, plusieurs papillons volant très-haut et très-vite.

Quant aux vers et aux mollusques, j'ai, en pleine mer, mis dans l'esprit de vin des physalides et des méduses qui s'y sont assez bien conservées, surtout les dernières. Les tentacules de la physalide s'y sont consumées; la vessie seule n'éprouva pas de changement. Faire une collection de tous ces animaux, est une entreprise mêlée de beaucoup de difficultés et très-dispendieuse; on ne peut jamais la rendre complète. Les objets qu'ils est bon dans ce cas de porter d'Europe au Brésil se bornent à des couteaux, des ciseaux et d'autres instrumens de bonne qualité, et à une bonne recette pour faire du savon arsenical qui se prépare à Bahia et à Rio-de-Janeiro.

Pour faire des collections de végétaux, on ne peut pas employer avantageusement le papier de maculature non collé; il est trop mou et se sèche difficilement une fois qu'il a été mouillé. Les plantes des pays chauds sont généralement plus succulentes que celles des climats tempérés; par conséquent il n'est guère possible de sécher lentement, comme chez nous, les plantes à l'air, parce qu'elles se pourrissent. On ne peut se servir dans ces contrées que de papier fort et collé, que l'on met tous les jours devant le feu, puis on y place les plantes quand il est encore chaud, opération très-embarrassante à cause de la chaleur et de la fumée.

Quand les plantes sont sèches, on peut les mettre dans du papier non collé, puis les envoyer. On plonge les plantes succulentes pendant huit à dix minutes dans l'eau bouillante, de manière pourtant que la vapeur n'atteigne pas les fleurs; ensuite on presse les feuilles à l'ordinaire, et elles perdent leur suc. Après de longues pluies, il est nécessaire d'exposer au soleil les objets recueillis, de frotter la moiteur qui se manifeste à la surface des plantes, et de présenter de nouveau au soleil les parties nettoyées.

Les collections de minéralogie sont les plus faciles à se procurer et à conserver; mais leur transport est sujet à de grandes difficultés. On ne tarde pas à rassembler assez de minéraux pour faire la charge d'un mulet, et l'on augmente ainsi considérablement le nombre des hommes et des animaux dont on a besoin, ce qui occasionne de grandes dépenses. Souvent il n'est pas possible de se procurer de nouveaux animaux, et d'ailleurs il faut toujours supposer d'avance qu'il pourra s'en échapper quelques-uns. J'avais formé dans les forêts une collection des différentes roches que j'y rencontrais, je fus obligé de jeter ces échantillons, parce qu'il ne s'offrit plus d'occasion d'acheter des mulets.

On ne peut renfermer que peu de choses dans les petites caisses; d'un autre côté les grands coffres sont tout aussi incommodes; car leur largeur les rend aussi embarrassans dans les sentiers étroits des forêts, que leur pesanteur sur le dos du mulet. Je croyais avoir mis mes coffres parfaitement à l'abri de l'humidité de la pluie en les faisant doubler de fer blanc dans l'intérieur, mais ils devinrent si pesans qu'il fallut bientôt renoncer à ce moyen. Si les pluies ne durent pas trop long-temps, la peau de bœuf étendue sur les coffres les en préserve suffisamment. On fait bien dans les temps de pluie continue de suspendre le voyage; quand il n'y a pas d'habitation humaine dans le voisinage, on se construit une cabane ou au moins un abri (*rancho*). Les forêts offrent des matériaux suffisans aux tropas, et l'on se sert à cet effet, ainsi qu'on l'a vu dans la relation de mon voyage, soit des grandes feuilles des palmiers, ou de l'écorce de différens arbres, tels que les bignonia, les lecythis, etc. Durant ces périodes de pluies constantes on rapproche, autant qu'il est possible, les coffres les uns des autres, on place au-dessous des morceaux de bois, afin qu'ils ne soient pas en contact avec la terre mouillée, et on les couvre des peaux de bœuf qui ont servi pour les charges des mulets.

Enfin je recommande aux voyageurs qui voudront parcourir le Brésil de remettre à des navires sûrs les objets d'histoire naturelle renfermés dans des caisses bien conditionnées et bien fermées; ils doivent, s'ils le peuvent, les partager en plusieurs envois, afin que si un navire vient à périr, tout ne soit pas perdu. Lorsque les caisses sont fermées, on les fait revêtir de peau de bœuf avec le poil en dehors. Ces peaux sont à très-bon marché au Brésil; on les laisse tremper dans l'eau, et quand elles ont été ramollies on les étend sur la caisse avec des petits clous, puis on les fixe solidement par de plus gros clous. La peau en séchant devient dure comme du bois, et protége la caisse contre tous les ennemis extérieurs, surtout contre l'humidité de l'air de la mer qui produit facilement de la moisissure sur les objets d'histoire naturelle.

III.

Vocabulaires des peuples indigènes du Brésil dont il est fait mention dans cette relation de voyage.

L'HOMME qui cherche à découvrir l'origine et l'histoire primitive des peuples indigènes du Brésil oriental, ne trouve, ainsi que je l'ai dit plus haut, ni hiéroglyphes ni aucun genre de monumens qui puissent lui servir de fil pour le guider dans sa marche, puisque dans ces forêts vierges l'espèce humaine ne s'est pas encore élevée au-dessus de l'état de grossièreté qui partout a marqué son existence primitive. Il ne reste donc, pour entreprendre des recherches de cette nature, d'autres ressources que l'examen attentif et la comparaison soignée des langues, le premier produit brut de la raison humaine. Leur connaissance répandra sur l'espace immense des temps anciens une faible lueur pour se guider dans le sentier si difficile à trouver, et à l'aide de laquelle, dans les temps modernes, des savans distingués ont tâché de parvenir à des découvertes importantes. S'il est extrêmement difficile d'acquérir une idée exacte des langues et des idiomes innombrables que l'on parle dans un pays aussi vaste que le Brésil, du moins on est récompensé de cette peine, puisque c'est le seul moyen de pouvoir juger de l'origine et de l'affinité de peuples épars, séparés et quelquefois transportés à de grandes distances les uns des autres. La dissemblance totale des langues parlées par des peuples souvent contigus les uns aux autres est réellement un objet du plus haut intérêt pour l'homme qui réfléchit, et à cet égard aucune partie du monde n'égale l'Amérique. On a compté dans le Nouveau-Monde quinze cents à deux mille langages et idiomes différens. Les recherches de Sévérin Vater sur ce point, dans le *Mithridates*(1), sont extrêmement précieuses. Il pense que leur nombre s'élève au plus à cinq cents, et que celles de l'Amérique septentrionale diffèrent de celles de la méridionale. Un long séjour dans ces pays peut seul conduire à la notion précise de ces langues. Le voyageur qui ne voit ces peuplades qu'en passant, n'a l'occasion que d'être frappé de la pauvreté de leurs idiomes, et de leur affinité plus ou moins grande entre eux. Je ne puis par conséquent promettre de fournir des secours considérables pour connaître la grammaire de ces langues; et je dois me borner à donner des fragmens de vocabulaires qui pourront néanmoins servir à juger de leurs rapports plus ou moins grands entre elles.

La langue qui paraît la plus étendue dans l'Amérique méridionale est celle des peuples Toupis ou la Lingoa Géral, à laquelle appartient aussi celle des Guaranys. Elle est connue depuis long-temps, plusieurs écrivains en ayant parlé, et Jean de Léry ainsi que Marcgraf en ayant publié des exemples nombreux qui servent à éclaircir ce sujet; je la passerai donc sous silence et je me bornerai à offrir des vocabulaires des diverses tribus de Tapouyas avec lesquelles j'ai eu des rapports; on verra que le langage qu'ils parlent diffère totalement de ceux de leurs voisins immédiats avec lesquels ils sont toujours en guerre. La peuplade des Kariris ou Kiriris, qui est aujourd'hui civilisée et habite dans les environs de Bahia, se distingue aussi par un langage particulier; j'ai dit plus haut que le jésuite Mamiani en avait donné une grammaire imprimée à Lisbonne en 1699; ainsi, quoique j'aie aussi vu cette tribu, je n'en parlerai pas, pour éviter les répétitions. Une partie des langues des Tapouyas diffèrent beaucoup entre elles, et cependant on y trouve un grand nombre de noms et de mots que quelques-unes ont de communs; par exemple celui de *toupan* ou *toupa* qui sert à désigner l'être suprême.

---

(1) *Mithridates*, tom. III, partie 2, pag. 370, etc.

Pour présenter au lecteur des vocabulaires de toutes les peuplades d'Indiens que j'ai visitées, j'avais dessein d'extraire de l'ouvrage de M. d'Eschwége sur le Brésil ceux des Pourys, des Coroados et des Coropos, parce que le nombre de mots de ces trois tribus que j'ai rassemblés est un peu mince; mais j'ai pensé ensuite que je devais m'en abstenir et ne publier que ce que j'ai recueilli moi-même.

Tous les indigènes du Brésil n'ont pas la même prononciation. Les uns prononcent la fin des mots à la manière des Allemands, d'autres comme les Français. Une tribu parle du nez, une autre du gosier, une troisième du nez et du gosier à la fois; chez une quatrième ces sons manquent entièrement. La plupart des mots de diverses langues des Tapouyas sont riches en voyelles; leurs terminaisons se prononcent en partie comme en français, en partie comme en allemand.

Les vocabulaires que je donne des Botocoudys sont les plus nombreux, parce que le jeune Quêck m'a fourni la possibilité de les étendre; mais je n'ai pu obtenir de lui des renseignemens satisfaisans sur la structure même de la langue. Le voyageur qui veut noter les mots des idiomes d'un peuple doit les faire prononcer par un individu qui appartienne à ce peuple; car s'il les reçoit d'une tierce personne qui soit d'une autre nation, il les écrira inexactement; c'est une observation que mon expérience m'a mis à portée de faire. Les mots botocoudys que j'écrivais d'après la prononciation des Portugais, étaient incorrects, parce que cette nation fait entendre à la fin des mots un son qui se rapproche de l'*i;* par exemple le mot *kerengcat* qui en botocoudy signifie *tête,* est toujours prononcé *kerengcati* par les Portugais du Brésil; et un Européen l'écrirait de cette manière. C'est sans doute pourquoi l'on voit les mots de la langue du même peuple écrits avec des variations par les voyageurs qui en ont publié des vocabulaires; elles doivent naturellement être très-grandes chez des hommes de nations différentes; ils s'accordent néanmoins sur les objets principaux, et sous ce point de vue les simples listes de mots sont utiles au savant qui s'occupe de l'étude des langues.

Souvent il est difficile de faire répéter plusieurs fois à des sauvages le nom des divers objets, ce qui est cependant absolument nécessaire si l'on veut rendre avec exactitude des sons barbares. Ils s'imaginent qu'on veut se moquer d'eux, et alors il n'y a plus moyen de les amener à ce que l'on désire, même en leur faisant les plus belles promesses.

J'aurais pu donner des phrases entières de quelques-unes des langues du Brésil; mais elles seraient moins authentiques que de simples mots, la même expression ayant souvent plusieurs significations; d'ailleurs on peut bien deviner le sens de la phrase, mais non pas celui de ses diverses parties, quand on n'a passé que peu de temps parmi ces hommes.

VOCABULAIRE BOTOCOUDY.

Observations. Le son nasal est fréquent dans la langue des Botocoudys; elle n'a pas de son guttural; elle abonde en voyelles; souvent le son des différentes consonnes est très-confus et ne se distingue pas, ce qui la rend quelquefois inintelligible, mais pourtant elle l'est moins que d'autres langues des Tapouyas.

N précédé d'une voyelle a le son nasal comme en français.

R ne se prononce que du bout de la langue; souvent cette lettre a le son d'une *l.*

G se fait sentir à la fin des mots.

Quand au commencement d'un mot une consonne est précédée d'une autre comme *nn*, *mn*, *mb*, *np*, *nd*, etc., la première ne se prononce presque pas; on a des exemples fréquens de ces mots dans les langues d'Amérique, par exemple *mbaya*, *mborébi*, *ndaid*, *mbaracaya*, etc.

Si l'on remarque quelque différence entre la manière dont les mots sont écrits dans le cours de l'ouvrage et dans le vocabulaire, c'est cette dernière qu'il faut préférer.

A.

FRANÇAIS.	BOTOCOUDY.
Acheter.	Compra. (Mot emp. du Portugais.)
Agouti.	Maniakenoung.
Aiguiser.	Ampe-ot.
Aile.	Bacan-gnimaak.
Allumer.	Noumprouck.
Amer.	Niangcorock.
Anacan (espèce de perroquet).	Hatarat-coudji.
Ananas.	Manan.
Anhima (oiseau).	Ohi.
Appeler.	Kilia-kilit.
Araignée.	Angcori.
Arara (espèce de perroquet).	Hatarat.
Arbre.	Tchoon.
Arc.	Neem.
Argile.	Naak.
Asseoir (s').	Niep.
Avare.	King.
— (très).	King-gikaram.
Aveugle (l'œil est).	Ketom-entja-gemeng.

B.

Bâiller.	Mpêhêck.
Bander l'arc.	Neem-gita-merong-ong.
Barbe.	Giakiiot.
Bâton.	Tchoon.
Battre.	Hang.
Battre des mains.	Po ampang.
Beau.	Ae-reha.
Beaucoup.	Gikaram. Ourouhou.
Bec.	Iioun.
— (long).	Iioun oron.
Bégayer.	Te-ong-ton-ton.
Blanc.	Niom.
Blanc (un).	Pa-i.
Blanche (une).	Pa-i-iokounang.
Bœuf.	Bocling-gipakiou.
— (corne de).	Kran-tiouem.
Boire.	Ioopon-iop.
Bois, arbre.	Tchoon.
Bois qui brûle.	Tchoon-kèrong.
Bon.	Ae-reha.
Botocoudy.	Engerêck-moung.
Bouche.	Gnima *ou* Kigaak.
— (plaque de).	Gnima to.
Bouillir.	Hê-mot *ou* ê-mot.
Boyau.	Couang-oron.
Bras.	Kgiporock.

Brave.	Iakiiam-gicaram.
Broche.	Tchoon merap.
Brûler (se).	Iiot.
Brun.	Npourouck *ou* nprouck.

C.

Cabiai.	Niimpon.
Cadavre.	Couem.
Calebasse.	Amiaknon.
Canard musqué.	Catapmouag.
Canot. Pirogue.	Tiongcat.
Capouèrè (espèce de perdrix).	Hatarat.
Cela est bon.	Ae-reha.
Cela n'est pas bon.	Ton-ton.
Cela bout.	Hê-mot *ou* ae-mot.
Cela fait mal.	Hê-ingeroung.
Cendre.	Tiaco.
Cerf.	Po-cling.
— (bois de).	Kran-tiouem.
Cerveau.	Maniack.
Chair.	Bacan-gnick.
Chanter.	Ong-ong.
Charogne.	Ouvam.
Chasser.	Nio-kna.
— de loin.	Nio-kna-amorong.
Chaud.	Kigitia.
Chauve.	Kram-niom.
Chauve-souris.	Niakenat.
Cheval.	Bacal niangcorock, *ou* pomokenam.

Cheveux.	Kéran-ka.
— rouges.	Kéran-npourouck.
— noirs.	Kéran-ka-him.
— blonds.	Kéran-ka-niom.
— (couper les).	Kéran-mang.
Cheville du pied.	Po-nimh-nong.
Chien.	Engcong.
Chou-palmiste.	Pontiack-ata.
Chouette.	Hou-knoung.
Cil.	Ketom-ha.
Cire.	Pokékat.
Ciseaux.	Keprotam.
Clair.	Amtchiou.
Clignoter.	Merêh.
Cochon.	Courack-gipakiou.
Coco.	Pontiac.
— (autre espèce de).	Ororo.
Cœur.	Hatoung.
Colibri.	Morocknioung.
Collier, chapelet.	Po-it *ou* pouit.
Combat singulier au bâton.	Giacaououa.
Construire (une cabane).	Kjem-tarat.
Corde de l'arc.	Neem-gita.
Corne.	Kran-tiouem.
Côte.	Taï.
Coton.	Angnovang.
Cou.	Kgipouck.
Coude.	Ningcreniot-nom.
Coui (écale de calebasse).	Pock-ndjouvin.
Cougouar.	Kouparack-nimpourouck.

Coup.	Noup-maoun.
Couper.	Nout-nah.
Courir.	Emporock.
— très-vite.	Emporock-ourouhou.
— très-loin.	Emporock-morong.
Couteau.	Karacké.
Cracher.	Noupiou.
Crâne.	Kéran-hong.
Creuser la terre.	Naak-ntchack.
Crier.	Ong-mérong,
Crochu.	Ntang.
Croître.	Maknot-knot.
Cru.	Tiip,
Cuisse.	Mekn-djopock.

D.

Danser.	Ntack.
Déchirer.	Noung-niong.
Dégoutter.	Magnan-knin.
Dent.	Kiioun.
— (mal aux).	Kiioum-ingeroung.
Dérober.	Ming-kack.
Dessous.	Paouin.
Diable.	Iantchong.
Doigt.	Po.
— pouce.	Po-ê-rack.
— index.	Po-io pou.
— du milieu.	Po-coupa niem.
— annulaire.	Po-coupa-courouck.
— (petit).	Po-coudji *ou* po-crouck.

Donner.	Oup.
Dormir.	Koukjoun.
Dos.	Houkniak
Doux.	Coui.
Droit.	Tah-toh.
Dur.	Merong.

E.

Eau.	Magnan.
— chaude.	Magnan igitia.
— froide.	Magnan niimtiak.
— (va chercher de l').	Magnan ah.
Eau-de-vie.	Magnan-corock.
Echanger.	Oup.
Eclair.	Tarou-te-méran,
Ecorce.	Tchoon-cat.
Écume.	Korop.
Enfant.	Courouck-nin.
Engoulevent.	Niimpantioun.
Enfuir (s').	Amack.
Enterrer un mort.	Mèram.
En avant marche.	Moung-mérong.
Envelopper.	Nourat.
Epaule.	Coron.
Epine.	Tacan.
Essuyer.	Noumaoun.
Eteindre.	Noucou.
Eternuer.	Nakgning.

Etoile.	Nioré-at.
Eveiller	Mèrat.
Excrément.	Gniin-kou.

F.

Faible.	Engeniock.
Faim.	Tou.
Fatigué.	Niimpérong.
Femme.	Iòkounang.
Feu.	Ghompeck.
— (appareil pour faire du). .	Nom-nam.
Feuille.	Iiam.
Fille.	Ioknang *ou* iokounang.
Flairer.	Coui.
Flèche.	Ouagikè.
— barbelée.	Ouagikè-nigmèrang.
— pour les petits oiseaux. . .	Ouagikè-bacan-noumock.
— à pointe de roseau. . . .	Ouagikè-com.
— (tirer une).	Ouagikè-noung-gring.
— (tuer d'un coup de). . .	Ouagikè-nouta.
Flûte. Tuyau.	Ou-ah.
Forêt.	Tchoon-ourouhou.
Fort. Force.	Mèrong.
Fosse pour une sépulture. . .	Mak-mah.
Fouiller la terre.	Naak-aourit.
Fouler.	Tang.
Fourmi.	Pelick-neck-neck.
Fourmilier (grand). . . .	Couian.
— (petit).	Couian-coudji.
Frère.	Kgiparack.

Frissonner.	Aé-ra.
Froid.	Ampourou.
Front.	Can.
Fumée.	Tchoon-gikaka.
Fusil.	Poung.
— à deux coups.	Poung-ourouhou.

G.

Gaine pour couvrir sa nudité.	Gioucan.
Généreux.	Kan.
Genou.	Nakerinjam.
Glousse (le hocco).	Contchang-hè-hing.
Grand.	Gipakiou.
Gras de jambe.	Maak-agnik.
Gratter. Démanger.	Kiagentjèp.
Grenouille. Crapaud.	Nouang.
Grognement d'un chien.	Mporompong.
Gros (il est).	Ae-réêk.
Grossesse.	Couang-a-rack.
Guariba (singe).	Coupilik.
Guêpe.	Pangnoniou.
Guerre. Combat.	Kiakiiem *ou* jiakiiam.

H.

Hache.	Carapock *ou* carapo.
Hameçon.	Moutong.
Hanche.	Keprotan.
Haricot noir.	Èra-him.

Haut.	Oron.
Homme.	Ouaha.
Humide.	Kniat.

I.

Iapou. (oiseau)	Ikeraioum *ou* tiakéraïoum.
— (Touffe de plumes jaunes ou queue d').	Noucangean *ou* iarekéiounioka.
Il. Elle. Ce.	Hê *ou* ê
Il pleure.	Hê-pouck.
Il a dérobé et s'est enfui; je l'ai vu.	Niingkêck-kigick-pip.

J.

Jacaré (espèce de crocodile).	Aeha
Jacuntingua (oiseau).	Po-coling.
Jaguar.	Kouparack-gipakion.
— noir.	Kouparack-him.
Jambe.	Maak.
Jarretière.	Merouckhignim.
Jaune.	Nniack.
— d'œuf.	Nnack *ou* nniack.
Je, moi.	Kgick *ou* kigick.
Joli.	Ae-reha.
Joue.	Njimpong.

L.

Laid.	Ton-ton.
Lait.	Po-cling-perack.
Lancer une pierre.	Caratoung-ang-grikg.

Langue.	Kjitiock.
Large (il est).	Ae-rack.
Laver.	Kiioum.
Lécher.	Noumèrang.
Léger.	Mah.
Lent.	Negnock.
Limaçon.	Gnocouack.
Loin.	Amorong.
Long.	Oron.
Loucher.	Kètom-ioiack.
Lourd.	Mokarang.
Lune.	Tarou.
— (pleine).	Tarou-gipakiou.
— (croissant).	Tarou-carapock-coudji.
— (quartier).	Tarou-carapock.
— (nouvelle).	Tarou-him.

M.

Machacali (peuple).	Mavong.
Mâcher.	Miah.
Macouca (oiseau).	Angcovock.
Maigre.	Knian.
Main.	Po.
Maïs.	Iadniroun.
Maison.	Kjiem.
Malade.	Maoun-maoun.
Manger.	Noung-cout.
Marcher.	Moung.
Marier (se).	Kjiem-ah.
Maringouin.	Peutang.

Mauvais.	Ton-ton.
Membre viril.	Kjouck
Mentir.	Iapaouin.
Menton.	Kngip-mah.
Mer.	Magnan-ê-rack.
Mère.	Kiopou.
Miel.	Mah-ra.
Mince.	Nnin.
Miriki (singe).	Keupo.
Monter. Grimper.	Moukiop.
Mordre.	Corop.
Mou.	Gneuiock.
Mouette.	Naak-naak.
Mourir.	Kouem.
Mountoung (oiseau).	Contchang.
Muet.	Ong-nouck.
Museau.	Kigin-gnoreng.

N.

Nager.	Kiioum.
Narine.	Kigin-mah.
Nègre.	Engora.
Nez.	Kigin.
— recourbé.	Kigin-n'ang.
— droit.	Kigin-tah-toh.
Nid.	Bacan-tiem.
Noir.	Him.
Nombril.	Gnick-na-gnick.
Non.	Amnoup *ou* amnouck.

Noyau.	Iiam.
Nuée. Nuage.	Tarou-niom.
Nuit.	Târou-té-tou.

O.

OEil.	Ketom.
— (ouvrir l').	Ketom-amang.
OEuf.	Bacan-ningcou.
Oiseau (grand).	Bacan-ê-rack.
— (petit).	Bacan-coudji.
Ongle.	Po-crang-kenat.
Oreille.	Kniaknon.
— (lobe de l').	Nou-mê.
— (trou de l').	Kniaknot-mah.
Orteil.	Po.
Ortie.	Giakou-tack-tack.
Os.	Kiiêck.
— (moelle des).	Kiiêck-iotom.
— de la jambe.	Ketom-io-iêck.
Oui.	He-é.

P.

Paca (animal).	Acoron.
Papaye.	Pattaring-gipakiou.
Papillon.	Kîakou-kêck-kêck.
Paresseux.	Camnouck.
Paresseux (animal).	Iho.
Parler.	Ong.
Passer à gué.	Moung-magnan-mah.

Patacho ou Coutacho (peuple).	Nampourouck *ou* naknpourouck.
Patate.	Gnounana.
Paupière.	Kétom-kat.
Peau.	Cat.
— blanche.	Cat-niom.
— brune.	Cat-nprouck.
— noire.	Cat-him.
Peau d'un animal.	Bacan-cat.
Pecari (animal).	Courack-nigmantiocou-niom.
Pêcher.	Impock-avouck.
Peindre. Barbouiller.	Novoung.
Père.	Kgikan.
Petit.	Coudji *ou* pmack.
Peu.	Amnoup.
Pic (oiseau).	Aeng-aing.
Pigeon.	Koouem.
Pied.	Po.
— malade.	Maak-gitia-gikaram.
— (plante du).	Po-pnim.
Pierre. Rocher.	Caratoung.
Piment.	Toum-ihâk *ou* tchoon-jeck.
Piquer.	Noungcoro.
Plein.	Mât.
Pleurer. Se lamenter.	Pouck.
Pleurs.	Ketom-magnan.
Plonger.	Moukarack.
Pluie.	Magnan-ipo.
Plume.	Gni-maak.
Pointu.	Mèrêp.
Poisson.	Impock.

— (œufs de).	Impock-giping.
— (tuer des poissons à coups de flèche).	Impock atê.
Poitrine.	Mim.
— (mal de).	Mim ingèroung.
Porc-épic.	Acoro-io.
Pot.	Nat-neck.
Pot qui bout.	Nat-neck ê-mot *ou* i-mot.
Poudre à tirer.	Poung-gningcou.
Poule.	Capouca.
Pousser.	Noutick.
Près.	Nahrang.
Prêtre.	Paï-toupan.
Profond.	Meut.
Propre.	Kouring.
Prunelle.	Ketom-him.
Puer.	Ouvam.

Q.

Queue d'un oiseau.	Ioka.
— d'un quadrupède.	Iiouck.

R.

Racine.	Kigitang.
Rassasier.	Couang-gipakiou-gikaram.
Remuer.	Ncouroug.
Rire.	Hâng.
Rivière.	Taïack.
— très-haute.	Taïack-ngimpoung.

Rivière est profonde.	Taïack-motgikaram.
— est très-basse.	Taïack-motgikaram.
Riz.	Iakpenim.
Roseau.	Com.
Rôtir.	Op.
Rouge.	Tjongkran.
Rougir.	Hê-rang.
Rugissement du jaguar.	Hou.
Rugit (le jaguar).	Couparack-hê-hou.

S.

Sable.	Gnoumiang.
Sac.	Tang.
Saignée (après que le malade a été frappé avec la plante *giakou ack t ack*)	Kiakatong.
Sale.	Ton-ton.
Salive.	Gni-ma kniot.
Sang.	Comtjack.
Sarigue.	Ntjountjou.
Sauter.	Nahang.
Sécher.	Niimtcha.
Sentier. Chemin.	Emporong.
Serpent.	Engcarang.
— (grand) d'eau.	Ketom-eniop.
— (le plus grand) de terre.	Couong-couong-gipakiou.
— (morsure de).	Encarang-corop.
Siffler.	Ouah.
Singe.	Hièrang.
Sobre.	Couang-c-mah.

Sœur.	Kgi-couta.
Soir.	Tarou-te-moung.
Soleil.	Tarou-di-po.
— (lever du).	Tarou-te-ning.
— (à midi).	Tarou-niep.
— (coucher du).	Tarou-te-moung.
Sommeil.	Po-cling-coudji.
Soufflet.	Noupmaoun.
Soupirer.	Nohon.
Sourcil.	Kan-ka.
Sucer.	Kiaka-êck.
Suer. Sueur.	Coucang-eiou.

T.

Tabac à fumer.	Gnin-nang.
Tapir.	Hokhmereng.
Tatou.	Kountchoung.
— (grand).	Kountchoung-cocan.
Terre. Pays.	Naak.
Tête.	Kérang-cat.
— (mal de).	Kérang-ingèroung.
— (faire signe de la).	Can-apmah.
Tirer.	Nountchorot.
— un coup de fusil.	Poung-apoung.
Tondre.	
Tomber.	Gnarack.
Tonnerre.	Tarou-te-couong.
Torche.	Karantam.
Tortue.	Corotjock.
Tousser.	Ouhoum.

Trace. Vestige.	Po-niep.
Tranchant.	Merêp.
— (le couteau est).	Carack-e-gikarammerêp.
Tumeur. Bosse.	Gniong.

U.

Un.	Mokenam.
Urine.	Niim-kiang.

V.

Vaisseau en roseau pour l'eau.	Kack-rock.
Variole.	Nnikhmang-kouck.
Vautour-ouroubou.	Ampeou.
Veine.	Ponim-gnit.
Vent.	Tarou-tè-kouhou.
— fort.	Tarou-tè-kouhou-pmèrong.
— (pas de).	Tarou-tè-kouhou-amnoup.
Ventre.	Couang.
— (mal de).	Couang-ingèroung.
Verrue.	Ki-ang.
Vide.	Mah.
Vider un animal.	Couang-avo.
Viens.	Ning.
Vieux.	Makniam.
Village.	Kjiem-ourouhou.
Viser.	Jagiutchi.
Voir.	Piep.
Voler.	Moung.
Vrai. Vérité.	Iapaouin-amnoup, c. à d., il n'y a pas de mensonge.

J'ai en partie écrit ce vocabulaire botocoudy lorsque j'étais sur les bords du Rio-Grande de Belmonte : je l'ai augmenté à mesure que le jeune Quêck a fait des progrès dans la langue allemande. J'ai ensuite eu l'occasion de faire examiner ce botocoudy par M. Gœtling, savant doué d'une pénétration singulière pour l'étude approfondie des langues. Cet homme docte a bien voulu me communiquer le résultat de ses recherches sur la langue des Botocoudys. Il n'est pas douteux que lorsque Quêck possédera encore mieux l'allemand, il ne soit possible de faire des additions importantes à cet essai; mais tel qu'il est en ce moment, il suffira pour donner une idée exacte de la langue de ces sauvages; c'est pourquoi je le publie textuellement tel que M. Gœtling me l'a remis.

DE LA LANGUE DES BOTOCOUDYS.

Cette langue est par elle-même très-simple; on reconnaît dans sa formation l'enfance de la raison humaine. Cependant il n'est pas sans intérêt d'exposer ces formes de langages, aussi bien qu'il est possible, d'après les matériaux peu nombreux que l'on a la facilité de se procurer, parce que la manière dont les mots sont formés et composés donne lieu de tirer des conclusions sur les idées des sauvages et sur leur intelligence. Ces formes de langage se rencontrent en beaucoup de points avec la manière de voir des peuples les plus civilisés, la nature humaine se retrouvant toujours même dans son état le plus grossier.

La langue des Botocoudys est très-riche en onomotapées, c'est-à-dire en mots qui imitent un son propre à une chose, en employant le son ou le mouvement de la chose que l'on veut désigner. Voilà pourquoi la racine est souvent redoublée, ce qui arrive aussi chez les autres nations quand elles forment des mots semblables. Ainsi le Botocoudy nomme une mouette *nack-nack*; un pic, *eng-eng*, pour indiquer le cri de ces oiseaux; par la même raison une espèce d'ortie se nomme *giacour tack-tack*; un papillon, *kiacou keck-keck*; une fourmi, *plick neck-neck*; le plus grand serpent terrestre, *encarang coucng-couong gipakiou*; ces redoublemens se retrouvent aussi dans *ton-ton*, mauvais, dans *maoun-maoun*, malade; au contraire *noup-maoun* signifie coup. C'est ainsi que parler s'exprime par *ong*, chanter par *ong-ong*, fusil par *poung*; tirer un coup de fusil par *poung-è-poung*, imitation du bruit. Ces mots composés sont formés comme ποϱφύϱεος ou πορφυϱα en grec du redoublement de πύϱ; car c'est proprement ποϱπήϱεος ou comme nos mots enfantins de *pa-pa*, *ma-man*, *bon-bon*. Ils sont communs à tous les peuples, quoique moins nombreux que chez les Botocoudys. Tous les redoublemens des langues anciennes appartiennent à cette catégorie.

Dans leurs substantifs et leurs adjectifs, les Botocoudys ne connaissent pas la distinction des genres; tous ces mots sont par conséquent neutres, de même que dans chaque langue, même les plus riches, les noms des choses sont les plus anciens et ainsi les moins susceptibles de flexion. Mais il est très-remarquable que ces sauvages connaissent deux cas, ce qui leur donne les moyens de représenter le rapport du sujet à l'objet, ils ont un cas subjectif, en prenant ici ce mot dans le sens de dénominateur ou cas direct, et un cas objectif. Le premier n'a pas de caractère extérieur, et le second ne s'emploie que dans le rapprochement de deux substantifs, desquels le second est alors objet.

Ce rapport, qui leur tient lieu de génitif, de datif et d'accusatif, se produit par la syllabe *té* ou *ti*, ou *dé*, qui est mise devant le second mot. D'ailleurs le sauvage n'est pas strictement astreint à l'observation de cette loi, et dans la vivacité du discours, il peut y manquer; tandis que dans la composition des substantifs qui doivent exprimer une force cachée, ou quelque chose de divin, par une sorte de respect timide ce *té* n'est jamais oublié. C'est ce que l'on reconnaît surtout dans le mot de *tarou*. Ce mot, extrêmement remarquable, ne désigne originairement que la lune, vraisemblablement aussi le soleil, puis par un rapprochement d'idées très-naturel, il signifie aussi le temps. La lune a sans doute eu plus d'importance aux yeux du Botocoudy pour l'idée du temps, parce qu'elle lui donnait un moyen plus facile d'avoir un signe extérieur précis pour le diviser; c'est probablement par cette raison que le soleil a reçu seulemeut le nom de *tarou-ti-po*. *Po* signifie *pied*; ainsi la dénomination du soleil équivaut à celle de *coureur dans le ciel*. Elle répond entièrement à celles d'υπεριων (*qui marche en haut dans le ciel*) et λὺκὰϐας, *qui se hâte dans sa carrière lumineuse*), qui désigna d'abord le soleil puis l'année chez les Grecs. Il est évident que *tarou* est aussi le nom du soleil, puisque *tarou-té-ning* signifie *lever du soleil;* et *tarou té moung, coucher du soleil. Ning* venir, et *moung* s'en aller, sont des verbes dont les infinitifs sont ici employés comme substantifs; mais dans ce cas *té* peut être omis, comme dans *tarou-niep*, midi, de *niep* s'asseoir, parce qu'alors le soleil paraît fixement assis. La liaison de l'idée du temps avec le mot *tarou* sert à expliquer les mots de *tarou-té-tou*, la nuit (mot à mot le temps où l'on n'a pas à manger) dénomination à laquelle le grand appétit des Botocoudys fournit une interprétation facile. *Tou* signifie faim; *tarou té couong*, le tonnerre, proprement *quand il rugit*, car *couong* doit imiter le bruit du tonnerre; *tarou-té-meran*, l'éclair, proprement quand il faut remuer les paupières, *merah* signifiant clignoter : *tarou té couhou*, le vent, c'est-à-dire *quand il mugit; couhou* imite le mugissement du vent.

Ce *té* se trouve aussi dans d'autres compositions de mots, par exemple dans *po-t'ingéroung* (mal au pied); mais lorsque dans ces compositions le mot qui précède se termine par une consonne, on laisse le *té* de côté : *maak ingé-*

roung (mal à la jambe); *kéran ingéroung* (mal à la tête). Dans la jonction avec l'adjectif, ce *té* ne se rencontre jamais. Ainsi l'on dit *tarou him* (nouvelle lune), *him* signifie noir; *kétom him* (la prunelle de l'œil), parce que tous les Botocoudys ont les yeux noirs : *tarou niom* (ciel couvert), nuages, *niom* signifie blanc.

Les Botocoudys forment le pluriel en ajoutant le mot *rouhou* ou *ourouhou* (plusieurs, beaucoup); par exemple : *poung ourouhou*, (deux fusils, un fusil à deux coups, en général beaucoup de fusils); *tchoon ourouhou* (plusieurs arbres), forêt; *kjiem ourouhou* (plusieurs maisons), village.

Les diminutifs sont formés par l'addition du mot *njin* (petit), qui est un adjectif abrégé; ainsi *krouck nin* (petit enfant, petit garçon). *magnang-nin* (une goutte, petite eau).

Une règle rigoureuse, c'est que l'adjectif ne soit pas placé devant le substantif auquel il se rapporte, il doit le suivre; par exemple : *ouahah* ou *vahah oron* (homme gros et grand), *ouahaha pmack* (petit homme). Les degrés de comparaison de l'adjectif sont produits de la manière suivante : 1° le comparatif par l'addition d'*ourouh* (ou *ourouhou*, le même mot qui forme le pluriel) ; par exemple : *am ourouh* (plus aigu, c'est-à-dire froid); *ampe ot* signifie aiguiser; 2° le superlatif par l'addition de l'adverbe *jikaram*, (très) par exemple : *couang mah jikaram* (très-affamé); proprement, le ventre est très-vide.

Le pronom substantif *kjick* (je) est toujours placé devant; par exemple : *kjick ioop* (je bois); *kjick piep* (je l'ai vu). De tous les pronoms possessifs, les Botocoudys semblent ne connaître que *kjack* (mon); par exemple : *kjick kjouck magnan-ioop* (je bois mon eau). Cependant il paraît que le pronom possessif ne diffère pas beaucoup du substantif pronominal de la première personne; car Quêck dit : *kjick maak* (ma jambe) aussi bien que *kjouck maak*. La variation de l'*ou* en *i* dans *kjick* et *kjouck* ne doit pas surprendre; on dit de même *kouem* (mort) et *ouamm* (charogne).

Les verbes sont tous à l'infinitif et au participe, et leur forme ne paraît pas différer de celle des substantifs. Il est très-remarquable qu'une grande quantité de ces mots commencent par une *n* qui paraît être mobile, ou finissent par un *p*. Cette particularité a peut-être une cause : du reste l'*n* paraît surtout destinée à marquer l'infinitif; j'en citerai plus bas quelques exemples. La troisième personne du verbe est formée d'une manière qui est fondée sur l'essence de la langue et l'origine du verbe. Le verbe substantif *être* consiste proprement dans le mot *het* (lui, elle, ce); mais il est ordinairement abrégé par *he*; et même simplement par *e*, et alors il précède le verbe, par exemple: *hé mot*, cela bout; *hé moung*, il est parti; *het nohoun*, il soupire; *he ning*, il vient; *e reha* ou *é rehâ*, c'est bon. Ce mot *hé* est répété, d'après le mode botocoudy, dans *hé e e* ou *hé e* qui signifie oui, c'est-à-dire cela est ainsi; *hé kjoum mrong*, il nage bien. Dans le mot *ampe ot*, aiguiser, on croit reconnaître une terminaison particulière qui s'est conservée dans la syllabe *ot*; car *amp* signifie par lui-même *aigu*, de là *amp ourouh*, froid; peut-être cette syllabe *ot* provient-elle du verbe substantif *het*; il semble qu'il en est de même du mot *i-ot*, se brûler. Cette manière de composer ainsi des verbes avec le verbe substantif est très-naturelle; par exemple: *il boit* se décompose aisément en *il est buvant*; seulement ce qui chez nous paraît propre aux verbes intransitifs s'étend chez les Botocoudys à tous les verbes.

Pour faire connaître la manière simple dont les Botocoudys expriment leurs idées, il suffira de citer les exemples suivans :

Ils trouvent le miel produit par les abeilles sauvages dans des trous de grands arbres, en conséquence ils nomment cette substance *mahra* ou *mah reha*, c'est-à-dire un trou doux, ou un bon trou.

La principale occupation des hommes est la chasse, *njokna*; c'est pourquoi, leur dos n'ayant pas été courbé par l'exercice d'un métier, ils désignent le travail par *iopeck*; les femmes n'allant pas à la chasse sont obligées de rester à la maison; ainsi la femme est nommée *ioknang*, mot qui a vraisemblablement de l'affinité avec *njokna*, car *n* paraît marquer l'indicatif; ainsi *noungering*, tirer, se rapproche d'*angering*, lancer, et *ioop* de *njoop*, boire; *ng* ou *nck* est sans doute une contraction d'*amnoup* ou *d'amnouck* (rien); dans la composition des mots, c'est ordinairement *nouck*, comme *cam nouck* fainéant.

L'index se nomme *po iopou*; *iopou d'iop*, boire, et primitivement sucer; ainsi *po iopou*, le doigt avec lequel on suce; c'est effectivement le plus commode pour cette opération; par une raison semblable l'index se nomme en grec λικανος.

Le feu se nomme *tchoom pêck*. En réfléchissant à la manière dont les Botocoudys produisent du feu, qui est de frotter avec vivacité deux morceaux de bois l'un contre l'autre, l'étymologie de ce mot, dérivé de *tchoon*, arbre, et d'*éopeck*, se mouvoir avec vitesse, est évidente.

L'idée de vérité et de bonté morale est exprimée chez ces sauvages d'une manière très-claire, c'est-à-dire négativement. Ainsi *njinkêck* est un voleur, un fripon; *njinkêck amnoup* un brave homme, c'est-à-dire un homme qui n'est pas fripon; *iapaouin* désigne le mensonge, et *iapaouin amnoup* la vérité.

VOCABULAIRE MACHACALI.

Cette langue a le son nazal ; elle manque de son guttural ; elle a comme celle des Botocoudys beaucoup de mots et de syllabes qui se prononcent d'une manière singulière dans le palais.

Arbre.	Abaaï.
Arc.	Tsayê.
Aller (allons).	Niamamou.
Beau.	Epaï
Blanc (un).	Creban.
Bois..	Ke.
Botocoudy.	Idcoussain.
Bras.	Nipnoï
Canot. Pirogue.	Abascoï.
Chair.	Tioungin.
Chien.	Tchouckchaouam.
Dieu.	Toupa.
Doigt.	Egnipketakam, *ou* nibcoutoung.
Eau.	Counaam.
Eclair.	Teinjanam.
Epine.	Minniam.
Femme.	Atitiom, *ou* Etiatoun.
Feu.	Kecham.
Frère.	Idnoï.
Fusil.	Bibcoï.

Hache.	Piim.
Herbe.	Chioui.
Homme.	Idpin.
Jacaré.	Maaï.
Main.	Agnibktain.
Maison.	Beêr.
Manger.	Tigman.
Montagne.	Agnina.
Nègre.	Tapagnon.
Oeil.	Idcaï.
Oeuf.	Niptim.
Or.	Tagniba.
Pied.	Idpata.
Poisson.	Maam.
Poitrine.	Itkèmatám.
Poule.	Tsoucacacan.
Rivière.	Itacoï.
Sang.	Idkêng.
Singe.	Kechniong.
Tapir.	Tchaa.
Tatou.	Coïm.
Tonnerre.	Têtina.
Ventre.	Inion.
Visage.	Nicagnin.

VOCABULAIRE PATACHO.

Cette langue a beaucoup de mots dont le son est confus, et qui se prononcent en partie dans le palais; les sons intermédiaires entre *é*, *u* et *eu* sont fréquens.

Ami. Camarade.	Itioï.
Arbre.	Mniomipticaio.
Arc.	Poïtang.
Bœuf.	Iouctan.
Bon.	Nomaïson.
Bras.	Agnipcaton.
Briller.	Niongnitchinga.
Calebasse. Coui.	Totsa.
Canot. Pirogue.	Mibcoï.
C'est bon.	Nomaïsom.
Ce n'est pas bon.	Mayoghéna.
Chair.	Ouniim.
Chanter.	Soumniata.
Cheveu.	Epotoï.
Cheval.	Amachep.
Chien.	Kokê.
Cochon.	Cheum.
Corne.	Niotchokaptchoï.
Cou.	Maï.
Courir.	Topakaoutchi.
Court.	Nionham-ketom.

Couteau.	Amanaï.
Cuisse.	Tchakepketon.
Dieu.	Niamissoum.
Doigt.	Gnipketô.
Dormir.	Somnaï mohon.
Enfant.	Tchaouaoum.
Ennemi. Se battre.	Nionaïkikepa.
Epine.	Mihiam.
Fils.	Nioaactchoun.
Fille.	Nactamanian.
Flèche.	Pohoï.
Foie.	Akiopkanaï.
Frère.	Eketannoï.
Froid.	Nouptchaaptangmang.
Fusil.	Kehekoui.
Grand.	Nioketoïnê.
Gras.	Tomaïsom.
Grenouille.	Maouâ.
Hache.	Cachou.
Hameçon.	Koutiam.
Homme.	Nionnactim.
Jambe.	Patê.
Lit.	Miptchap.
Long.	Miptoï.
Maïs.	Patchon.
Malade.	Aktchopètam.
Manger.	Oknikènang.
Manioc.	Cohom.
Mère.	Ateun.
Montagne.	Eugnetopné.
Mordre.	Kaangtchaha.

Mourir.	Nokchoon.
Nègre.	Tomeningna.
Nez.	Insicap.
Non.	Tapetapocpaï
Nuit.	Temenieïpetan.
OEil.	Angoua.
OEuf.	Petetiêng.
Ongle.	Nion-menan.
Oui.	Han.
Paca.	Tchapa.
Paresseux.	Noktiokpetam.
Paresseux (animal).	Gneouï.
Patience	Niaisto.
Peindre.	Noïtanatchê.
Petit.	Kenetketo.
Pierre.	Micaï.
Plume.	Potoïtan.
Poisson.	Maham.
Poitrine.	Ekêp
Pouce.	Niip-keto.
Poule.	Tchouctacaco.
Puer.	Niounghachingoua.
Rivière.	Kekatê.
Rouge.	Eoato.
Sang.	Enghêm.
Sœur.	Ehê.
Soleil.	Mayon.
Souffler.	Ekepoho.
Tapir.	Amakhi.
Terre. Pays.	Aham.
Tête.	Atpatoï.

Un. Seul.	Apetniêeam.
Ventre.	Etê.
Viens.	Nanê.
Vieux.	Hitap.
Village (beaucoup de monde).	Canan-patachi.
Vomir.	Tchaha.

VOCABULAIRE MALALI.

Cette langue a le son nasal et guttural ; la plupart des mots se prononcent d'une manière confuse, ce qui les rend très-difficiles à écrire.

Aller.	Akehegé.
Arbre.	Me.
Arc.	Soïhé.
Barbe.	Esekeu.
Beau.	Époï.
Beaucoup.	Akgnonak.
Bœuf.	Tapiet.
Bois.	Me.
Botocoudy.	Epcoseck (grande oreille).
Bouche.	Aïetoco.
Bras.	Nïem.
C'est bon.	Époï.
Ce n'est pas bon.	Iangmingbos.
Chair.	Iounie.
Chaleur.	Eié.
Chanter	Niamekae.

Chat	Iongaet.
Chemin	Paao.
Chemise	Aguchicke.
Cheveu	Aeu.
Chien	Voco.
Ciel	Iamepêoïmé.
Cochon	Iaouem.
Corne	Manaïtke.
Cou	Aiemio.
Couteau	Haak.
Cuisse	Ekemnen.
Dent	Aio.
Dessus	Iamemaouen.
Dieu	Amieto.
Doigt	Aniemko.
Donne	Naposnom.
Dormir	Niemâhono.
Eau	Keché.
Enfant	Ako.
Epine	Mimiam.
Femme	Aiente.
Feu	Couia.
Fille	Ekokaha.
Fils	Hako.
Flèche	Poï.
Fourmillier	Bakéé.
Froid	Kapêgnomingming.
Front	Haké.
Fusil	Poo.
Hache	Pé.
Haut	Amsettoï.

Herbe.	Achena.
Hier.	Hahem.
Hocco.	Iahais.
Homme.	Atenpiep.
Jacaré.	Aé.
Jacutinga.	Pigna.
Jaguar.	Io.
Je. Moi.	Peu.
Laid.	Evouourn.
Lait.	Poio.
Long.	Echeem.
Lune.	Aïé.
Main.	Aiimké.
Maïs.	Manaia.
Maison.	Ieo.
Manger.	Pomamenmeng.
Manioc.	Counié.
Mère.	Até.
Mordre.	Niamanoma.
Mourir.	Hepoho.
Moustique.	Kepnê.
Nègre.	Tapagnon.
Nez.	Aseié.
Noir.	Ekheemtom.
Non.	Atepomnock.
Nuit.	Aptom.
OEil.	Keto.
OEuf.	Souckakakier.
Oiseau.	Poignan.
Or.	Toioa.
Oreille.	Aiepco.

Os.	Akem.
Oui.	Hoó.
Père.	Tanatemon.
Petit.	Agna.
Pied.	Apao.
Pierre.	Haak.
Pluie.	Chaab.
Plume.	Peué.
Poisson.	Maop.
Poitrine.	Aniokhe.
Poule.	Soucaca.
Racine.	Mimimiaê.
Rouge.	Pocata.
Sable.	Natho.
Sang.	Akemje.
Serpent.	Khekheem.
Singe.	Kouchnio.
Soleil.	Hapem.
Tapir.	Amajeu.
Tatou.	Couib.
Terre.	Am.
Tête.	Akeu.
Tomber.	Oma.
Tonnerre	Scapé.
Un.	Aposé.
Vent.	Acokhé.
Ventre	Aigno.
Viens.	Io.
Visage	Tieto.
Vite.	Aïoïhamoï.

VOCABULAIRE MACONI.

Aller	Iamon.
Arbre	Abooï.
Arc	Paniam.
Aujourd'hui	Ohnan.
Banane	Atemta.
Barbe	Aguedhurn.
Beau, joli	Epoïnan.
Beaucoup	Agnounaïtam.
Bouche	Inicoï.
Bœuf	Manaïti.
Bois	Cou.
Bras	Agnim.
Broche	Mouchi.
Calebasse	Counata.
C'est bon	Epoï.
Chair	Tioungin.
Chaleur	Abcoïcan.
Chanter	Niamoungkêtê.
Chat	Koumangnang.
Chemin	Pataan.
Chemise	Toupickchaï.
Cheval	Camato.
Cheveu	Endaen.
Chien	Poco.
Ciel	Bécoï.
Cochon	Tiaketin.

Cœur	Inkikha.
Corne	Ecüm.
Couteau	Patitaï.
Cuisse.	Incaijhe.
Dents.	Etioï.
Dessus	Pavipam.
Dieu	Toupa.
Doigt.	Agnipcouto.
Donne	Aponenom.
Dormir	Niamonnon.
Eau	Counaan.
Eclair.	Agnamam.
Enfant	Idcouto.
Epine.	Bimniam.
Femme	Ati.
Feu	Coën.
Filet	Mapkepê.
Fille	Atinang.
Fils	Incouto.
Flèche	Paan.
Fourmillier	Potoignan.
Froid	Khaam.
Front.	Incui.
Fusil	Bibcoï.
Hache	Biim.
Hameçon.	Cagnagnam.
Haut	Ecouptan.
Herbe.	Cheui.
Hocco.	Tchajijé.
Homme	Icubtan.
Jacaré	Maaï.

Jacutinga	Macata.
Jaguar	Couman.
Jambe	Idcajé.
Je, moi	Aï.
Laid	Niaam.
Lait	Atiedacun.
Long	Etoïtam.
Lune	Pouaan.
Main	Inhimancoï.
Maïs	Pounadhiam.
Maison	Baan.
Manger	Ouptoumang.
Manioc	Coon.
Mère	Ahain.
Montagne	Aptien.
Mordre	Couptoumang.
Moustique	Kemniam.
Mourir	Oumniangming.
Nègre.	Tapagnon.
Noir.	Imnictam.
Non.	Poe.
Nuit.	Aptamnam.
Oeil.	Idcaaï.
Oeuf.	Amnientin.
Oiseau	Petoignang.
Or.	Taioua.
Oreille.	Inipcoï.
Os.	Ecobioï.
Oui.	(On se borne à retenir l'haleine.
Père.	Tata.
Petit.	Capignan.

Pied.	Ingpata.
Pierre.	Comtaï.
Pluie.	Taeng.
Plume.	Potegnemang *ou* angemang.
Poisson.	Maam.
Poitrine.	Inkematan.
Poule.	Tioucacan.
Racine.	Agnibtchaten.
Rouge.	Oupkênghehêng.
Ruisseau.	Ecoïnan
Sable.	Avoon.
Saint.	Toupa.
Sang.	Inkeu.
Serpent.	Cagna.
Singe.	Kegno.
Soleil.	Abcaaï.
Tapir.	Tia.
Tatou.	Coim.
Terre.	Aam.
Tête.	Epotoï.
Tomber.	Omnan.
Tonnerre.	Ouptatina.
Un.	Epokhenan.
Vent.	Thiam.
Ventre.	Agniohn.
Viens.	Aboui.
Vieux.	Idkatoen.
Visage.	Incaaï.
Vite.	Moakhikhman.

VOCABULAIRE DES CAMACANS CIVILISÉS DE BELMONTE, NOMMÉS MENIENGS PAR LES PORTUGAIS.

Cette langue a beaucoup de sons de la gorge et du palais.

Agouti.	Oncho.
Aller vite.	Ni.
Allons.	Niamou.
Arbre.	Hi.
Arc.	Houan.
Aujourd'hui.	Inou.
Banane.	Incron.
Barbe.	Ioghé.
Beau.	Ingoté.
Blanc (un).	Paï.
Bois.	Hinta.
Bouche.	Iniatago.
Bras.	Ighia.
Ce n'est pas bon.	Saou.
Chair.	Kiona.
Chaleur	Aniounggou.
Chat.	Intan.
Chemin	Cha.
Cheveu.	Iningé.
Chien.	Iaké.
Cochon	Couia.

Cœur	Nirochi.
Cou.	Inkio.
Couteau	Keaio.
Cuisse.	Achi.
Dents.	Io.
Dormir.	Ioundoun.
Eau.	Sin.
Enfant.	Canaiou.
Epine.	Incha.
Etoile.	Pinia.
Femme.	Achoun.
Feu.	Iarou.
Fils.	Camaio.
Flèche.	Haïn.
Forêt.	Anto.
Fourmillier (grand).	Tamandoua.
Frère.	Ato.
Gens. Hommes.	Touii.
Haut.	Inché.
Herbe.	Asso.
Homme.	Cahé.
Jacaré.	Oué.
Jaguar.	Koukiamou.
Laid.	Saou.
Lait.	Aniou.
Long.	Inché.
Lune.	Ié.
Main.	Incrou.
Maïs.	Kcho.
Maison.	Touvoua.
Manger.	Ioucoua.

Manioc.	Kaiou.
Mordre.	Imbro.
Mort.	Cha-ouia.
Mourir.	Iouni.
Nègre.	Coata.
Nez.	Inchivo.
Noir.	Couata.
Nuit.	Outa.
OEil.	Imgouto.
OEuf.	Sacré.
Oiseau.	Sata.
Oreille.	Incoga.
Oui.	Inou.
Petit.	Intan.
Pluie.	Si.
Plume	Inghé.
Poisson.	Ha.
Poule.	Sacha.
Racine.	Kiaii.
Rivière.	Sin.
Sable.	Ae.
Sang.	Iso.
Sarigue.	Canché.
Sel.	Chouki.
Serpent.	Ti.
Singe.	Caoun.
Soleil.	Chioii.
Tapir.	Eré.
Tatou.	Pâ.
Terre.	È.
Tête.	Inro.

Tigelle (espèce d'assiette). .	Enan.
Un.	Veto.
Vent.	Ioua.
Ventre.	Ioundou.
Viens.	Ni.
Vieux.	Choeo.

VOCABULAIRE DES CAMACANS OU MONGOYOS DE LA CAPITAINERIE DE BAHIA.

Langue singulière qui a un grand nombre de mots longs et barbares et beaucoup de sons gutturaux; ces particularités la distinguent de toutes les précédentes. La fin des mots se prononce d'une manière bizarre et fort brève: quelquefois on entend en même temps des sons du nez, du palais, et du gosier. L'*e* se prononce ordinairement très-bref : les mots se terminent ordinairement en *a* et en *o*, ces voyelles sont coupées brusquement dans le discours; on dirait que celui qui parle cesse tout à coup son discours.

Agouti.	Hohion.
Air.	Ankhoro.
Aller.	Man.
Aller chercher.	Ihanê.
Arara.	Tchoka.

Arbre.	Haouoiiè.
Arc.	Couan.
Beau.	Cho-ho.
Beaucoup.	Eouhiêhiê.
Blanc.	Inkohèro.
Blanc (un).	Hoa-ï
Blessure.	Andeuhui.
Bœuf.	Herero.
Bois.	Hoinda.
Bon.	Koïki.
Botoque	Diapê.
Botocoudy	Kouanikokhiê.
Bouche	Hêrêko.
Bras	Nikhoua.
Broche	Ohindio.
Brûler	Oundsedo.
Cabane. Maison	Dea.
Calebasse	Kerêkhka.
Canot. Pirogue.	Hoinaka.
Cendre	Aekhkeia.
Cerf	Henê.
Chaleur	Chahadio.
Chanter	Hekegnahékouekhkê.
Chat-Tigre	Kouikhona-kan.
Chemin	Hia.
Cheval.	Cavaro.
Cheveu	Kê.
Cire	Hioï.
Cochon	Koua-hirokhda.
Cou	Ninkhedio.
Coucher	Koïnouï.

Cougonor	Iaké-koura.
Courir	Niani.
Couteau	Kediaado.
Croître	Imaïchthané.
Danser	Ecoïn.
Dents	Dio.
Dessus	Hoekhoa.
Doigt (premier)	Inhindio.
— (Second)	Ndiakhhia.
— (Troisième)	Ndiaeno.
— (Quatrième)	Ndioégra.
Donne	Nekho.
Donner	Adkho.
Dormir	Hakegnehodokhko.
Eau	Sa.
Eclair	Tsahokhko.
Enfant	Koïnin.
Epine	Hohiê.
Etoile	Peo.
Femme	Krokhediora.
Feu	Diakhké.
Feuille	Eré.
Filet	Houerakhkahka.
Fille	Kiakhkrara.
Fils	Kediêgrê.
Flèche	Hoaï.
— à pointe de roseau (taboca.)	Knêniêouê.
— barbelée — (periaque)	Hoahiê-hiê.
- pour les petits oiseaux (virotà).	Houagrè.
Fleur	Houanhindo.
Forêt	Dokhodiê.

Fourmillier (grand)	Pera.
— (Petit)	Fedara.
Frère	Kiakhkoadan.
Froid	Chahadioïn.
Front	Aké.
Fruit	Kérênê.
Fusil	Kiako.
Grand	Iro-oro.
Hache	Iakédokhko.
Hameçon	Kediahaïé.
Hanche	Kadse.
Haricot	Kegnê.
Haut	Hoïnia.
Herbe	Kaï.
Hoco	Chakhéda.
Homme	Hiiemâ.
Ile	Kahoï.
Jacupemba	Chaheia.
Jacutinga	Chanenseu.
Jaguar	Iaké deré.
— (Noir)	Iaké-hia.
— (Petit)	Kouikhoua.
Jambe	Takhketsé.
Je, moi	Ekhkha.
Jeune	Crenên.
Joue	Dìahia.
Jour	Ari.
Laver	Hakegnêhêroakhka.
Langue	Diakhêrê.
Lumière	Ikhké.
Lune	Hêdia.

Main	Ninkré.
Manger	Nioukoua.
Mensonge	Nekhionên.
Menton	Nikhkaran.
Mer	Sonhia.
Montagne.	Kere.
Mort	Endiene.
Mourir	Endiênê.
Mulâtre	Kadiakhka.
Nager.	Sandeda.
Nègre	Khohada.
Nez.	Nihieko.
Noir.	Koakhéda.
Non.	Mochi.
Nuit.	Houerakhka.
OEil.	Kedo.
Oiseau.	Chaua.
Oreille.	Nikhko.
Oui.	Koki.
Paca.	Cavi.
Papillon	Chakréré.
Parler.	Chakréré.
Pecari.	Koua-hia.
Peindre	Indêrê.
Père.	Kéanda.
Petit.	Krahado.
Pied.	Ouadê.
Pierre.	Kea.
Pluie	Tsorakhka.
Poisson.	Houa.
Poitrine.	Kniokhéré.

Pont	Hondia.
Pouce	Nédé.
Racine	Kasé.
Rine	Hatchhoho.
Rivière	Kedokhhia.
Rouge	Cohira.
Ruisseau	Sanhoa.
Sable	Aedêengaranê.
Sang	Kedio.
Sel	Echké.
Serpent corail	Didéra.
—liboya	Kta-hiê.
—Jararacca	Dha-hiê.
Singe	Caoun.
Sœur	Ikhedora.
Soleil	Hioseu.
Souffler	Chki.
Talon	Hoak.
Tapir	Herê.
Tatou	Panka-hiê.
Terre. Sol	E.
Tête	Hero.
Tomber	Kogherakhka.
Tonnerre	Sankoraï.
Tousser	Cogherê.
Trou	Aeko.
Tuer	Hendekhedaou.
Vent	Hedjekhké.
Ventre	Kniooptekh.
Vieux	Stahié.
Voler	Hohindokh.

NOTICE SUR LA PETITE CARTE JOINTE A LA RELATION.

Cette carte montre mon voyage à travers les grandes forêts pour gagner le Sertam, au milieu duquel je passai ensuite pour aller à Bahia; elle commence au sud au Rio de Santa-Cruz et indique avec assez d'exactitude la côte jusqu'au Rio-Itahype; c'est-à-dire que j'ai cherché à rectifier d'après mon expérience tous les points marqués sur les cartes de Faden et d'Arrowsmith, les meilleures que je connusse à l'époque de mon voyage. J'ai pu m'occuper de cette rectification, parce que, dans mes différentes courses, je notais toujours soigneusement le nombre de légoas dont un lieu était éloigné d'un autre. Il était plus difficile de déterminer exactement les points des cantons de l'intérieur, n'ayant ni le temps ni les instrumens nécessaires pour des observations astronomiques; je me consolais de cet inconvénient par les promesses que me firent le ministre comte de Barca et plus tard le comte dos Arcos de me communiquer une carte de ces pays; la mort du premier fit évanouir mon espoir à cet égard. J'ai par conséquent pris pour base principale la carte d'Arrowsmith ; mais on ne doit compter que sur la route que j'ai parcourue, et qui est marquée par une ligne, car je ne puis nullement juger de la justesse de la position de tous les autres points situés de chaque côté, et je crois même pouvoir les regarder en général comme mal placés.

Le cours du Rio-Pardo est marqué sur cette carte d'une manière un peu différente de celle que présente l'autre carte ; dans celle-ci je n'ai pas eu de point de contact avec son cours dans l'intérieur du pays. Il a fallu ensuite le changer ; ayant atteint les bords de cette rivière sur la route du lieutenant-colonel Filisberto Gomès da Sylva, et l'ayant côtoyée jusqu'à Barra da Vareda où je la quittai. Valo sur les limites de Minas Geraës est le point de l'intérieur le plus éloigné de la côte où je sois allé : il est à 18 légoas de distance de l'arrayal do Rio-Pardo bâti sur la rive de ce fleuve, marqué sous son véritable nom sur la carte de Faden, et désigné sur celle d'Arrowsmith par la dénomination d'*Extrema*. Ce point est aussi indiqué sur ma carte ; mais Arrowsmith s'étant trompé sur sa position, il faut aussi que sur ma carte elle soit changée.

Le chemin ouvert par M. Filisberto da Sylva à travers les forêts suit assez exactement la rive droite de l'Ilheos ou Rio da Cachoeïra : bientôt cependant il s'en éloigne et va joindre le Rio-Pardo, ce qui indique naturellement un changement de cours de cette dernière rivière. On m'avait promis à Bahia une carte exacte et spéciale de cette route ; je ne l'ai pas encore reçue. J'ai d'après mon experience marqué les ruisseaux, les torrens, les rivières, les montagnes les plus remarquables, les lieux où nous avons campé pendant la nuit, et tous les autres points dignes d'attention ; on pourra par conséquent suivre très-exactement le journal de ma marche dans les forêts. Mon voyage de Vareda à Bahia passe assez près des bords du Rio dos Ilheos et forme un angle très-aigu avec son cours, puisque la distance de Barra da Vareda à Arrayal da Conquista, ou la ligne qui coupe tranversalement les deux routes, n'est que de deux journées de route.

Sur la route de Bom Jesus à Corta Mao, j'ai oublié quelques petites rivières qui sont à peu près de la force du Jiquiriça au dernier de ces endroits; mais je ne puis déterminer si ces rivières n'étaient pas des sinuosités du Jiquiriça. De même entre Laje et Adea, mon emprisonnement m'a empêché de donner l'attention convenable à la position et à la nature des lieux. Le ruisseau de Bom Jesus, tout près de la fazenda de ce nom, a été laissé entièrement de côté à cause de son volume peu considérable. La côte depuis l'embouchure de l'Itahype jusqu'à celle du Reconcavs, ou à l'entrée de la baie de Tous-les-Saints, est très-inexacte sur la carte d'Arrowsmith, et par conséquent sur la mienne, parce que je n'ai pas fait ce voyage. Il faut sur ces points consulter la *Corografia Brasilica*, tom. II. p. 103, etc.

La limite de la capitainerie de Bahia est notée par une ligne ponctuée.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

P. 18. l. 5. *Adra os olhos :* il faut lire *abra os olhos.*

44. l. 2. Effacez *ou* après le mot *uassu.*

61. l. 8. *Salvia Splendens.* M. Nees von Esenbeck, professeur de botanique caractérise ainsi cette belle plante : « *Salvia ; calycibus campanulatis, trilobis, coloratis, verticillis trifloris subnudis, foliis deltoidibis acuminatis, serratis.* »

Ibid. l. 19. *Oiseau-mouche à gorge bleue.* Cet oiseau, que j'ai rencontré le long de la côte orientale du Brésil, semble différer un peu de celui qui a été figuré par Audebert et Vieillot; cependant je doute que l'on doive le considérer comme une espèce distincte, les dissemblances n'étant peut-être qu'un effet de l'âge ; néanmoins j'ai toujours trouvé le mâle marqué de la même manière. Son collier n'est pas d'un brun rouge, les plumes sont blanches à pointe verte, ce qui lui donne une collerette de cette couleur.

67. l. 17. On a eu beau corriger les épreuves, les imprimeurs se sont obstinés à estropier le nom de M. de Humboldt ; ils ont persisté à mettre Humbold ; mais il n'est pas de lecteur qui ne reconnaisse le nom de l'illustre savant cité fréquemment dans le cours du voyage.

69. l. 7. Le perroquet à front rouge (*psittacus dufresnianus*) de Le Vaillant est un bel oiseau, très-docile. Le nom de *camatoenga* vient de la lingoa géral ou langue

toupinamba dans laquelle ce perroquet est appelé *aiouru amatounga*.

P. 70. l. 15. Les noms des savans allemands jouent de malheur; une syllabe superflue a, malgré les corrections, été conservée à la fin de celui de M. Freyreiss; c'est ainsi qu'il faut lire.

Ibid. l. dernière. Le perroquet que je regarde comme le *psittacus makavuanna* de Linné me semble être une espèce réellement différente. MM. Temninck et Kuhl l'ont nommé *psittacus Illigeri*. Azara qui le premier a décrit cet oiseau lui a donné le nom de *maracana fardé*. (Voyage. tom IV. p. 55.) On peut consulter à ce sujet le *Conspectus psittacorum* de M. Kuhl dans les *Verhandlungen der kaiserlichen Léopold. Carol. Academien*, tom. 10. p. 19. Il faut donc substituer le nom spécifique d'Illigeri à celui de Makavuanna.

89. l. 8. C'est bien réellement le *papilio idoncœus* de Fabricius que j'ai vu dans cet endroit; car la description donnée par ce savant entomologiste lui convient parfaitement; il en est de même de la figure de Seba, tom. IV. p. l. 31. fig. 3. et 4.

95. l. 17. Le coco de Guriri, dont il est question dans cet endroit et ailleurs, a été nommé par M. Nees von Esenbeck *Allagoptera pumila*, et caractérisé de la manière suivante : *Spadix simplex, flores masculi et fœminei quincunciatim positi. Masi calix triphyllus, corolla tripetala, filamenta quatuordecim basi connata; antheræ liberæ : fœmina; calix et corolla maris, ampliores, stigma cuneiforme trifidum, drupa monosperma* (*classis Linnéana*. monœcia monadelphia; *familia naturalis*; cicadeæ.) M. Martius, pro-

fesseur de botanique, insérera dans son ouvrage sur les palmiers, qui doit bientôt paraître, la description de celui-ci faite par M. Nees von Esenbeck d'après l'échantillon que j'ai apporté.

p. 104. l. 7 Le cobra coral ou coraes, dont je parle en cet endroit, est un *élaps*, et non, comme je l'avais d'abord supposé, le *coluber fulvius* de Linné (Merrem. *Versuch eines Systems der Amphibien*, p. 144; et le tom. X, p. 103, des *Verhandlungen der kaiserl. Leop. Carol. Academien*, dans lequel j'ai donné une figure de ce beau reptile.)

108. l. 3. et note. Suivant M. Temninck, *l'hirundo collaris* est un *cypselus*. (*Manuel d'ornithologie*, nouvelle édition, première partie, p. 39.) Je n'avais pas séparé cet oiseau des hirondelles, parce qu'il a trois doigts en avant et un en arrière; *l'hirundo pelasgia* présente absolument la même forme. L'hirundo collaris habite dans les rochers autour de Rio de Janeiro et ailleurs, même dans des endroits entièrement plats, pourvu qu'il se trouve des rochers dans les environs; par exemple près des lacs de Marica, de Sagoarema, etc. Comme objet avec contraste cette grande hirondelle, je rencontrai près de Rio de Janeiro une autre espèce plus petite; je pense qu'elle n'a pas été décrite, et je vais en conséquence en dire quelques mots : *hirundo minuta* : longueur, quatre pouces trois lignes; envergure des ailes, huit pouces quatre lignes; bec noir; pieds brun foncé; doigt du milieu plus long de près de deux lignes que les autres; talon nu; toutes les parties supérieures noires, bleu d'acier, chatoyantes; queue peu fourchue et plumes rectrices non cha-

toyantes; ventre, gorge et poitrine tout blancs; plumes rectrices de la queue inférieure brunâtres noires, souvent chatoyantes ou verdâtres; barbe antérieure des ailes bordée d'un peu de blanc; les jeunes ont du blanc au front et au bas du dos. Cet oiseau niche fréquemment dans les bâtimens de la ville.

p. 122. l. 12. *Herva moïra do Sertam. Canella axillaris, floribus axillaribus nutantibus, decandris.* M. Nees von Esenbeck, qui a ainsi défini cet arbre aromatique, en doit donner une description complète dans les *Mémoires de l'académie impériale Léopoldo Caroline.*

124. l. 3. *Deux Andromedes fructescentes.* M. Schrader a donné sur ces plantes quelques détails dans l'excellent journal intitulé *Gœttingische gehehrte Anzeigen*, n° 72, p. 709.

126. l. 14. *Nigaud gris brun.* Cet oiseau me semble, malgré quelques différences, être le *petit fou de Cayenne* de Buffon; c'est surtout par la grosseur et la couleur qu'il s'éloigne de celui-ci. Buffon ne donne à son oiseau qu'un pied et demi ou dix-huit pouces de longueur; tandis que celui que j'ai observé est long de vingt-huit pouces; de plus, il n'est pas noirâtre, et sa couleur est gris brun. La différence de dimension vient peut-être de ce que Buffon n'a mesuré qu'un oiseau empaillé, ou sa peau; la dissemblance de couleur n'est pas non plus assez considérable pour séparer ces deux oiseaux. Celui que j'ai vu vivant habite dans les environs du port de Rio de Janeiro; le soir on le voit quitter la mer en troupes nombreuses, se former sur deux lignes disposées en angle comme celles des grues et des oies sauvages, puis rasant la surface de l'eau, voler avec

la rapidité de la flèche vers le lieu où il va passer la nuit.

p. 126. l. 14. *Et un autre oiseau qui ressemble beaucoup à notre cormoran.* Ce cormoran est sûrement l'oiseau représenté par Buffon dans les *planches enluminées* n° 974. Etant jeune son plumage ressemble beaucoup à celui du *carbo graculus* ou cormoran nigaud d'Europe ; M. Temninck les regarde même comme ne faisant qu'une seule espèce ; mais voici quelques petites différences qu'il est bon de noter. L'oiseau d'Europe a l'iris gris brun ; celui de l'oiseau du Brésil est à tous les âges d'un beau bleu ; la longueur du premier est de vingt-trois à vingt-quatre pouces : celle du plus grand individu de l'autre que j'aie mesuré est de vingt-six pouces huit lignes. Le plumage de celui-ci ne m'a pas offert de variétés. Les différences que je viens de relever me font supposer que l'espèce de l'Amérique méridionale peut être séparée de la nôtre.

130. l. 12. Le *lacerta ameiva* de Dandin. C'est le *lacerta litterata* des nouveaux ouvrages d'histoire naturelle. M. Kuhl a donné une description de ce lézard, p. 116 de ses *Beytrage zur Zoologie*. Le lézard du Brésil dont il est question ici et dans d'autres endroits de mon voyage, m'a offert beaucoup de variations dans sa couleur. Des individus jeunes avaient la partie antérieure du dos marquée quelquefois de points plus foncés ; chez les vieux, au contraire, elle était d'un vert clair sans aucune taché ; les côtés du cou sont marqués de deux longues raies brunes noires et parallèles ; les côtés du corps sont vert bleu sur les bords du ventre, et ornés de taches perpendiculaires arron-

dies, jaunes, entourées de noir. Tel est le caractère constant de ce lézard que j'ai rencontré fréquemment. Les figures de Seba, pl. 90. et 88, citées par M. Kuhl, si elles appartiennent à cet animal, sont inexactes. Sloane paraît avoir représenté notre lézard pl. 273. fig. 3.

p. 134. l. 4. *Ce genre de quadrupèdes n'existe pas, comme on le sait, dans le Nouveau-Monde.*

L'opinion suivant laquelle les antilopes sont des animaux étrangers au Nouveau-Monde a été combattüe dans ces derniers temps par M. Leach et M. Blainville; toutefois nous ne l'abandonnerons que lorsque l'on aura prouvé d'une manière satisfaisante l'existence des véritables antilopes en Amérique.

136. *Des aigrettes blanches.* Deux espèces de héron complétement blanches habitent le Brésil, le grand et le petit. Azara nomme le premier *petit héron blanc* à manteau (Voyages tom. IV. p. 200), et le second *grand héron blanc* (*ibid.* p. 201). Le premier ressemble beaucoup à la garzetta ou garsette d'Europe, cependant c'est un oiseau différent; le second est *l'ardea leuce* du musée de Berlin.

Ibid. l. 19. Les orangers sauvages dont il est question ici ont poussé par hasard dans cette forêt; ils doivent leur origine à une fazenda qui se trouvait autrefois dans ce lieu; on en voit encore les ruines.

157. l. 8. Arbre haut de huit à dix pieds qui parut être le *bonnetia palustris.* C'est le *wikstrœmia fructicosa* de Schrader, l. c. p. 710. On trouve réunie à cette plante une autre qui lui ressemble, et qui est le *kieseria stricta* de M. Nees von Esenbeck. Voici ses caractères : *Corolla pentapetala, petalis integris. Calix quinque-*

partitus bracteatus, antheræ erectæ liberæ, germen triloculare, septis simplicibus, loculis monospermis. (Polyandria polyginia de Linné. Familia naturalis, guttiferarum.)

p. 157. l. 11. Une belle espèce d'*evolvulus*. Schrader l'a nommée *evolvulus phylicoïdes*, l. c. p. 707.

Ibid. *Ibid.* Une casse à fleur jaune. C'est la *cassia uniflora*.

Ibid. 12. Une *asclepiadéa* nouvelle. *Echites variegata* de Schrader. l. c. p. 709.

Ibid. l. 13. Une *andromeda* à fleurs rouges. *Andromeda cacuzea* de Schrader, l. c. 709.

158. l. 15. Huîtriers du Brésil. J'ai fréquemment observé sur les côtes du Brésil cet oiseau précédemment inconnu des naturalistes, et je l'ai désigné par le nom de *Hæmatopus brasiliensis.* Il est plus petit que l'espèce d'Europe, mais il a le bec plus long. M. Temminck, à qui j'ai communiqué cet oiseau, l'a nommé *hæmatopus palliatus* dans la nouvelle édition de son *Manuel d'ornithologie.*

159. l. 29. Au lieu de *jaçao* il faut lire façao.

160. l. 3. *Stachytarphzta crassifolia.* De Schrader, l. c. p. 709.

191. l. 2. Cléome arborescent. *Cleome arborea* de Schrader, l. c. p. 707.

192. l. 20. *Ardea nicticorax.* Le bihoreau du Brésil offre tous les caractères de celui d'Europe ; les pieds, le bec, l'iris ont la même couleur. Les dimensions présentent seules une petite différence, le bihoreau d'Europe a vingt pouces de longueur, celui du Brésil a vingt-quatre pouces dix lignes. La différence des mesures ne suffit pas pour faire deux espèces de ces deux oi-

seaux ; surtout le bihoreau se trouvant aussi dans l'Amérique septentrionale.

p. 236. l. 18. Le croton voisin des *tridesmys* est *le croton gnaphaloïdes* de Schrader ; l. c p. 708.

241. L'aninga, espèce remarquable de gouet à haute tige ; M. Nees von Esenbeck l'a nommée *caladium liniferum. Caulescens, erectum, foliis sagittatis, lobis acutis, spadice spatham cucullatam ovato-lanceolatam æquante, caule attenuato.*

C'est l'aninga de Pison ; Bras. p. 103. Cette plante paraît différer du *caladium arborescens* de Vantenat.

243. l. 14. Une nouvelle espèce de sophora à fleurs jaunes, *sophora littoralis*, Schrader, l. c. p. 709.

255. l. 7. Une espèce nouvelle de pic fort belle : je l'ai nommée *picus melanopterus*. Azara a décrit cet oiseau sous le nom de *charpentier noir et blanc* (Voyages, t. IV p. 11), mais la description incomplète est si courte qu'il est nécessaire d'y ajouter beaucoup de choses pour qu'elle soit intelligible.

376. l. 18. Curica, dont le nom se prononce kouriké, n'est pas, de l'avis unanime des naturalistes, le *psittacus ochrocephalus* de Linné : c'est le *psittacus æstivus* (Kuhl, *Conspectus psittacorum*) ; mais il faut observer à ce sujet que les descriptions de Linné sont trop vagues, et peuvent par conséquent s'appliquer aux deux oiseaux. Le *psittacus æstivus* (Levaillant, pl. 110) ne varie pas dans sa patrie, je n'ai pas non plus trouvé au moignon antérieur de ses ailes les plumes rouges que l'on y voit chez le *psittacus ochrocephalus*. Il convient donc de substituer, dans le passage de ma relation

concernant ce perroquet, le nom spécifique d'*æstivus* à celui d'*ochrocephalus.*

p. 391. l. 14. La vipère verte. *Cophias bilineatus*; espèce fort belle, nouvelle et non encore décrite. L'individu que je possède a vingt-deux pouces huit lignes de long, y compris la queue dont la longueur est de trois pouces trois lignes ; ce qui fait un septième à peu près de la longueur de l'animal. Plaques abdominales, 210 ; plaques caudales, 66 paires ; forme svelte ; tête cordiforme avec deux grandes plaques brunâtres au-dessus de l'œil, couvertes d'ailleurs, de même que le corps, de petites écailles étroites, allongées, pointues, carinées : le long des plaques abdominales s'étend une ligne d'écailles rhomboïdales et plus grandes, qui sont presque lisses, et n'offrent un petit enfoncement qu'à leur partie supérieure ; anus simple, couvert d'une plaque entière, demi-circulaire ; queue terminée par une pointe cornée, rouge brun, longue d'une ligne. Toutes les parties supérieures d'un vert clair, bleuâtre, marquées de chaque côté d'une ligne jaune de paille pâle, qui est formée par la rangée des grandes écailles d'abord du ventre ; le long du dos règnent deux rangée de petites taches alternativement jaunes, roussâtres souvent disposées par paires, qui sont toujours bordées de noir : depuis l'œil, qui est fendu perpendiculairement, s'étend le long du côté de la tête une raie jaune, rousseâtre, entourée et tachetée de noir : deux bandes semblables sur le derrière de la tête ; bord des mâchoires garnis de taches d'un jaune verdâtre vif, et dont les contours sont noirs ; dessous de la tête et gosier jaune clair vif ; dessous du cou jaune vert clair ;

ventre et côtés inférieurs de la queue blanc jaunâtre, un peu bleu verdâtre à la naissance des plaques verticales; tête et dessus de la partie antérieure du corps marqués de points noirs très-fins et marbrés, sur le fond vert; une raie bleuâtre pâle se prolonge sur la queue. Ce serpent se nomme au Brésil *cobra verde* ou *curucucu* de Patriba.

T. III.

p. 15 l. 6. de la note. *Micos*, espèce de singe non décrite, je l'ai nommée *cebus robustus*; M. Kuhl en a donné une description succincte (Beytrage zur Zoologie, p. 35.).

Ibid. l. 9. *Gattos pintados* (*felis tigrina*), ce chat forme une espèce nouvelle que j'ai nommée *felis macroura*; j'en ai donné une description succincte dans la traduction en allemand du Règne animal de M. Cuvier par M. Schintz.

19. l. 13. L'oitiça. Arruda a décrit cet arbre sous le nom de *pleragina umbrosissima*. (Voyage de Koster, appendice, p. 499, tom. II. p. 507.)

38. l. 6. Jiboya; (*boa constrictor*). L'ouvrage de Seba offre plusieurs figures du *boa constrictor* qui est très-reconnaissable à ses taches allongées, arrondies et festonnées à l'extrémité. Tom. I, pl. 36, fig. 5. (Les fig. 1 de la pl. 53 et 1 de la pl. 62 paraissent en être des variétés.) Tom. II, pl. 101. (Variétés pl. 100, 104 et 108, fig. 3.)

47. l. 3. *Petite espèce de pénélope qui paraît avoir beaucoup d'affinité avec le parraqua.* Je soupçonne à présent que l'aracuang peut aussi être différent du *phasianus garrulus* de M. de Humboldt; cependant je les regarde comme identiques, mais je crois qu'il doit être séparé du parrakua ou parakoua. Nous avons tué

un grand nombre de ces oiseaux; nous n'avons jamais trouvé qu'ils variassent pour la couleur; ils avaient constamment le ventre blanc; je pense donc que M. Temninck se trompe lorsqu'il dit que ce pénélope à ventre blanc est un petit du parraqua.

p. 82. *Le garupu et le méro, deux poissons de mer.* Je n'ai pas décrit ces poissons, n'ayant pas pu en déterminer le genre ni l'espèce parce que je ne les ai vus que salés, desséchés et mutilés. Le garupu de Porto-Seguro est un grand poisson vorace, long de cinq à six empans; l'avant du corps large, avec une grosse tête et de gros yeux et un os maxillaire; son corps se rétrécit vers la queue, et se termine par une nageoire allongée et fourchue. Toutes les écailles du corps sont d'un beau rouge tendre, blanches à leur naissance. Depuis le cou jusqu'à la queue, s'étend une large bande jaune au-dessous de laquelle se trouvent trois longues raies jaunes déliées; la raie jaune du milieu du dos est marquée de taches jaunes irrégulières, allongées; le ventre est blanc. Je n'ai jamais vu le méro, mais c'est vraisemblablement le poisson que Marcgraf décrit sous ce nom, p. 169.

108. l. 9. *Le grand carao* (*numenius guarauna*) et non *carauna*, comme ce nom est écrit par une faute d'impression. C'est le carau d'Azara. (*Voyages* tom. IV. p. 223.) Je le regarderais comme l'*ardea scolopacea* de Linné ou le *courliri* ou *courlan* de Buffon, si l'on ne donnait pas à celui-ci un ongle dentelé au doigt du milieu, ongle qui manque à mon oiseau du Brésil. M. Lichtenstein l'a reconnu avec raison pour le gua-

rauna de Marcgraf (*numenius gigas* du musée de Berlin.)

p. 111. l. 23. *Hirondelle de mer à bec jaune* (*sterna flavirostris*). Elle paraît être le *sterna cayennensis* qui se trouve non-seulement à la Guiane, mais aussi sur les côtes du Brésil. Je l'ai observée au sud jusqu'à Espirito-Santo, peut être va-t-elle plus loin. Elle habite le long des côtes maritimes et sur les lacs; et même plus au nord dans l'intérieur des grandes forêts, sur les bancs de sable des rivières, où avec sa voix forte elle est le premier oiseau qui salue l'arrivée du jour. Les vieux oiseaux ont le bec et les pieds jaune citron; chez les jeunes, ces dernières parties sont noirâtres.

119. l. 7. *Un gamba* (*sarigue*). Il est question du *didelphis cancrivorus* ou *marsupialis*.

121. l. 1. pécari (*dicotyles labiatus*, Cuvier). On a mis en doute si les deux espèces de pécari décrites par Azara étaient réellement distinctes; M. Lichtenstein a aussi élevé cette question dans ses éclaircissemens des descriptions de Marcgraf. Les deux animaux cités par Azara, le tagnicati et le taytetu, existent bien distinctement; je les vois cités dans tous les ouvrages relatifs à l'Amérique. Au Paraguay ils portent les noms que leur donne Azara; dans la partie du Brésil oriental que j'ai parcourue, les Portugais les nomment *porco de queixada branca*, ou *porco do mato verdadeiro*, et *caytetu*; les Botocoudys les désignent par les dénominations de Kourêck et de Hokouêng. Marcgraf n'a fait mention que d'une espèce de taytetu ou caytetu, sous le nom de *taiaçu caaigoura*. Néanmoins il est certain que ces deux espèces de pécaris sont répandues

dans la plus grande partie de l'Amérique méridionale; suivant le témoignage du missionnaire Eckart, ils vivent sur les bords du Maragnon, où la plus petite espèce se nomme *cahucuma*, etc. La plupart des relations de l'Amérique méridionale parlent de deux espèces de pécaris : la *corografia brasilica* en nomme trois; mais ce livre ne fait pas autorité en histoire naturelle, et l'on peut aisément dans ces animaux prendre des différences d'âge pour des différences spécifiques.

p. 136. l. 6. *La chasse nous occupait tous les jours dans les environs du quartel*. Quoique l'île Cachoeirinha soit petite, nous y avons trouvé beaucoup d'oiseaux. Les buissons tout près des bâtimens étaient fréquentés par des troupes nombreuses de pigeons *pomba* de Spelho, *colomba* de Geoffroi et de Temninck); cette espèce mange les graines qui ont été semées. Il en est de même du juruti (*columba jamaïcensis*), du caçaroba (*columba rufina*), du rolla (*columba minuta*), et d'autres espèces de ces jolis oiseaux qui s'approchent moins des lieux habités. Le péga (*oriolus cayennensis*) faisait entendre sa voix dans les bois. Les arbres fruitiers étaient surtout fréquentés par une quantité d'iapous (*cassicus cristatus*) et de guaches (*cassicus hœmorrhous*); l'iapoui (*persicus cassinus*) se juchait sur les branches mortes les plus hautes des arbres des forêts, pour sécher au soleil ses plumes mouillées par la rosée de la nuit. Des troupes innombrables de colibris voltigeaient autour des fleurs des orangers et des payers, notamment les *trochilus mango, auritus, ferrugineus, ater, viridissimus*, et surtout le *sáphirinus*, de même que beaucoup d'autres. Dans les parties les plus hautes des forêts, on entendait le cri des perroquets, tels que les *psittacus severus*, *guiannensis*, *erythrogaster*, *squamosus*, *menstruus*, *dufresnianus*; et la petite perruche verte et bleue (*psittacus passerinus* de Linné) venait en volées nombreuses jusque dans le voisinage des maisons. Les buissons et les touffes épaisses de roseaux qui environnaient l'île étaient habités par le grand batara d'Azara (*Voyages* tom. III. p. 419); je n'ai pas retrouvé cet oiseau ailleurs. Il vit caché dans les bocages les plus touffus et les plus ombragés; quelquefois il s'avance pour se percher sur une branche et faire entendre sa voix singulière.

p. 144. l. 7. Le ciriba, arbrisseau qui ressemble à l'osier. C'est le *sebastiana riparia* de Schrader, l. c. p. 713.

Ibid. l. 16. Arbrisseau à bouquets de fleurs blanches qui exhalent une odeur d'œillet extrêmement suave. *Ocotea angustifolia*. Schrader, l. c. p. 711.

Ibid. l. 17. Une autre plante très-jolie qui paraît avoir de l'affinité avec les scabieuses : *schultesia capitata*. Schrader, l. c. p. 708.

164. l. 12. On s'aperçoit aisément qu'au lieu de *je fis une promenade seu aut*, il faut lire *au saut*. La *corografia brasilica* décrit ainsi cette chute. Le Rio Belmonte, en coupant la chaîne des monts Aymorès, s'ouvre un passage entre deux montagnes de hauteur inégale, et dont celle du nord nommée *monte de San Bruno* est la plus élevée; puis il se précipite dans un abîme qui a plus de cent pieds de profondeur. La vapeur que produit le rejaillissement de l'eau occasionne un nuage continuel; le fracas s'entend quelquefois à qua-

tre legoas de distance. La dernière partie de cette description me semble un peu exagérée.

p. 170. l. 15. *Petrea volubilis.* Schrader a nommé cette plante *petrea denticulata*, l. c. p. 712.

204. l. 16. Le balbuzard (*falro halicetus*) du Brésil semble être en tout semblable à celui d'Europe. Une femelle, qu'un de mes chasseurs tua sur les bords du Rio de Belmonte, avait vingt-deux pouces deux lignes de long.

332. l. dernière. *Le coco de Piaçaba.* Ne pouvant donner comme en ayant été témoin des détails sur l'origine des longues fibres de cet arbre, je vais au moins rapporter ce que M. Freyreiss m'en a dit d'après le récit des Indiens. Ils prétendent que ces filamens naissent dans le voisinage des pétioles des feuilles et du spathe de la fructification ; à chaque pousse ils s'allongent, et quelquefois finissent par s'étendre de la cime de l'arbre jusqu'à terre ; les Indiens s'en aident quelquefois pour y grimper afin d'aller cueillir le fruit. Les cordes que l'on fabrique avec ces filamens sont très-durables ; tous les bâtimens qui naviguent le long de cette partie de la côte en font usage ; cette fabrication est très-profitable. Un esclave qui s'occupe de recueillir ces filamens gagne par jour douze à quatorze vintens (1 fr. 25 c. à 1 fr. 30 c.)

338. l. 3. Posoqueria haut de six à huit pieds. *Posoqueria revoluta* de Schrader. (*Goettingische gelehrten Anzeigen*, N° 72 du 5 mai 1821, p. 14.)

340. l. 11. Calceolaria. *Physidium procumbens* de Schrader, l. c. p. 714.

Ibid. l. 12. Cuphea. *Cuphea fructiculosa* de Schrad., l. c. p. 715.

375. l. 21. Une plante remarquable que je n'avais pas encore

rencontrée et que je n'ai pas non plus revue. *Nematanthus corticola.* Schrader, l. c. p. 718.

Le piau, le piabanha, le traïra, le piau est le *salmo friderici* qui se trouve aussi à Surinam; le piabanha se reconnaît à une tache rouge carmin derrière la nageoire pectorale, et le traïra est probablement le tareira do Rio de Marcgraf (p. 157). Un accident désagréable par lequel une partie de mes papiers fut mouillée, m'a fait perdre beaucoup de descriptions de poissons des rivières du Brésil. Ainsi je ne puis pas déterminer ni décrire un grand nombre de ceux dont je parle. Toutefois j'espère être en état à l'avenir de remplir cette lacune.

T. III.

p. 12. l. 3. Plante à fleur d'un rouge foncé, voisine des Bignonia. *Neowedia speciosa.* Schrader, l. c. p. 706.

32. l. 6. Un grand nombre de fougères intéressantes. J'ai rapporté de mon voyage plus de cent espèces de fougères; M. Schrader en a reconnu à peu près la moitié pour entièrement nouvelles.

38. l. 22. Un *pteris* inconnu. M. Schrader l'a nommé *pteris paradoxa.* Cette plante se distingue principalement parce que les feuilles stériles sont tantôt partagées en cinq lobes inégaux, tantôt sagittées en lance; les feuilles qui portent la fructification sont au contraire pinnatifides à découpures linéaires; les inférieures bifides ou trifides, les autres entières.

53. l. 19. Une jolie plante basse à fleurs tubulées et d'une couleur d'oronge très-vive, *synandra amœna*, de Schrader, l. c. p. 715.

p. 57. l. 21. Au lieu de *tanagra cayennensis*, il faut lire *tanagra flava*.

76. l. dernière. Fleurs orange foncé, assez semblables à celles du maronnier d'Inde. *Cassia excelsa* de Schrader, l. c. p. 717.

78. l. 16. Arbre de la famille des mauves à fleurs écarlates. *Schouwia semiserrata* de Schrader, l. c. p. 717.

Ibid. l. 18. Plantes armenteuse de la diadelphie à fleurs carmin clair. *Clitoria coccinea* de Schrader, l. c. p. 717.

80. note. *Psittacus cactorum.* M. Kuhl a, par mégarde, dans son *Conspectus psittacorum*, p. 82, placé cet oiseau parmi les perroquets à queue courte, tandis qu'il a une longue queue cunéiforme.

91. l. 4. Le criangu, nouvelle espèce d'engoulevent. C'est le nacunda d'Azara. (Voyages, t. 4., p. 119.)

94. l. 1. Belles casses dont les touffes de fleurs orangées répandaient l'odeur la plus suave. *Bactrylobium ferrugineum.* Schrader, l. c. p. 713.

Ibid. l. 4. Plante grimpante à fleurs d'un rouge foncé *ipomœa sidæfolia.* Schrader, l. c. p. 719.

117. l. dernière. *Oiseau mouche cornu.* Pendant que cette dernière partie de ma relation était sous presse, M. Temminck a fait dessiner ce colibri dans son *Nouveau Recueil de planches coloriées d'oiseaux*, et l'a nommé *trochilus bilophus.* C'est moi qui lui ai donné un individu de cette belle espèce, que j'ai le premier trouvé dans les Campos geraes.

120. l. 1. *Chouette du Campo.* Molina, dans sa description, ne parle pas des taches sombres que j'ai remarquées au ventre des oiseaux de cette espèce, que j'ai

trouvés au Brésil. Peut-être a-t-il oublié, dans sa description très-succincte, de faire mention de ce caractère. Il est certain que la chouette que j'ai trouvée est l'urucurea d'Azara.

p. 122. l. 2. Un autre mimosa avec des touffes d'étamines écarlates. M. Nees von Esenbeck a nommé cette plante *acacia asplenioïdes : inermis, foliis bipinnatis, partialibus bi-trijugis,* 12, 15 *jugis, sessilibus, petiolo communi hirsuto, spicis globosis, pedunculatis, terminabilus, corymbosis.*

185. l. 25. Nouvelle espèce de *tagetes* qui exhale une odeur agréable. *Tagetes glandulifera.* Schrank, plant. rar. horti monach., n° 54. C'est peut-être le même que le *tagetes minuta*, du moins la figure que Dillenius a donnée de cette plante, et que Linné a citée, lui convient assez. Schrader, l. c. p. 714.

187. l. 16. Casses à fleurs d'un jaune vif. *Cassia speciosa.* Schrader, l. c. p. 718.

194. l. 11. Nouvelle espèce d'ipomœa à grandes fleurs d'un rouge de feu. *Convolvulus ignens.* Schrader, l. c. p. 716.

199. l. 18. Un arbuste de quatre à cinq pieds de haut avec de grandes fleurs tubulées jaunes, et en dedans tachetées de violet. M. Nees von Esenbeck la décrit ainsi : *Holoregmia viscida. Calyx tubulosus, trilobus, latere infero fissus. Corolla infundibuliformis, limbo quinquefido, subæquali. Nectarium-gynobasicum, magnum, disciforme. Rudimentum filamenti quinti. Capsula bilocularis.* (*Classis didynamia angiospermia Linnæi : familia naturalis bignoniacearum. Locus prope spathodeam et crescentiam.*)

p. 202. l. 9. Un azolla. C'est *l'azolla magellanica* de Villdenow. Schrader, l. c. p. 715.

202. 11. *Potamogeton tenuifolius* de Humboldt et Bonpland. Schrader a nommé cette plante *najas tenera*, l. c. p. 715.

Ibid. l. 13. Nouvelle espèce de *caulinia*. Persoon lui avait donné le nom spécifique de *fluvialis*, M. Nees von Esenbeck l'a nommée *caulinia tenella* : *foliis oppositis linéaribus, argute serratis, flexilibus, caule trichotomo.*

205. l. 12. L'acahé d'Azara (*corvus cyanopogon.*) M. Temminck, dans son bel ouvrage intitulé : *Nouveau Recueil de planches coloriées d'oiseaux*, ouvrage que tous les amateurs de l'ornithologie ont accueilli avec empressement, a donné, pl. 58, une figure de l'acahé d'après laquelle on ne peut pas se faire une idée exacte de cet oiseau : en effet ses parties supérieures ne sont pas absolument bleues comme la figure les présente, elles sont noirâtres; la queue surtout est noire, le haut du cou et la queue sont bleuâtre blanc pâle, passant souvent au violet. Au contraire la belle couleur bleue qui orne cette cinquante-huitième planche appartient entièrement au piampiam bleu à queue blanche, dont j'ai fait mention t. 3, p. 116 de ma Relation. Il est possible qu'en enluminant cette planche on se soit laissé induire en erreur par la description d'Azara ; car je dois observer que ce naturaliste, d'ailleurs si scrupuleux, indique peu exactement ou du moins trop sommairement les couleurs; il appelle souvent la couleur plombée ou cendre bleu de ciel, ou enfin noire avec un teinte noirâtre à peine perceptible, bleu céleste ou bleu.

p. 206. l. 7. Aristoloche à très-grande fleur de forme singulière. *Aristolochia marsupiiflora.* Schrader, l. c. p. 719.

207. l. 22. Diverses espèces de houx. *Celastrus ilicifolia.* Schrader, l. c. p. 719 et 720. *Celastrus quadrangulata.* l. c. p. 716.

FIN.

A